





Library  
of the  
University of Toronto







1

# L'IMAGE

DE LA FRANCE

REPRESENTÉE

A MESSIEURS

DES ESTATS.

*Avec la Refutation d'un Libelle  
intitulé LE CATON FRAN-  
ÇOIS, faict contre ceux qui  
maintiennent la Reli-  
gion & l'Estat.*

Le tout diuisé en trois parties.

Ouid. lib. 5. Trist.

*Si nihil infesti durus vidisset Vlysses,  
Penelope fœlix, sed sine laude foret.*


M. DC. XV.

七男五女

# 中国农民



# PREMIERE PARTIE.


 'IL est vray, MESSIEURS, que la statue d'Apolon pleura pour auoir sçeu la ruine de la ville d'où elle auoit esté apportée, il semble qu'à plus forte raison, nous qui sommes François, sensibles & animez, deuions pleurer aujourd'huy la desolation de la France, puis que semblable à la Cité des Samnites, on peut dire qu'elle ne se trouue, plus dans elle-mesme, tant elle a perdu de son lustre & de sa splendeur. Ce n'est pas toutes-fois qu'en la corruption d'un siecle si miserable, nous n'ayons encores sujet de benir Dieu de la voir aucunement respirer, & de ce qu'apres la perte deplorable de son Restaurateur, le Ciel nous a donné vne grande Royne, qui durant le temps de sa Regence, a si heureusement gouverné, qu'elle a conduy le vaisseau de cette Monarchie sans orages, sans troubles ny guerres ciuiles. Felicité d'autant plus miraculeuse & digne d'eternelle loüange, en ce que iamais aucune Royne n'a veu ses labeurs couronnez d'une si particuliere benediction. Car encores qu'à la veüe du port, l'air ait

*Flor. lib. 1.  
cap. 12.*

semblé se courtir de quelques nuages, ce Soleil neantmoins les a incontinent dissipéz. Et  
 „ comme vn Historien dit qu'il ne sçait si aux  
 „ confusions de sa patrie, il y eut ou plus de  
 „ malheur pour les ruines qui s'en ensuiuirent,  
 „ ou plus de bonne fortune pour les preuues de  
 „ generosité qui y furent renduës, estimant que  
 „ les Dieux enuoyerent cette calamité, comme  
 „ s'ils eussent desiré sçauoir, si la vertu des Ro-  
 „ mains meritoit l'Empire du monde: l'oserois  
 croire aussi que ces derniers mouuemens, sont  
 aduenus pour accroistre la gloire de Celle, qui  
 a fait voir par ses genereuses actions, qu'elle  
 estoit vrayment digne de regner: Mais les  
 grandes ames estans les plus modestes & com-  
 me en meffiance de leur propre vertu, cette  
 sage Princesse a creu que ce seroit le salut du  
 Royaume que de vous conuoquer, à fin que  
 fortifiée & assistée de vos bons aduis, le Roy  
 oyant aussi les plaintes & les remonstrances  
 de ses subjects, il peust dès l'entrée de sa Majorité  
 donner vn si ferme establissement à toutes  
 choses, & appuyer son Trône de tant de ver-  
 tus, qu'il en acquiere les tiltres glorieux d'An-  
 guste, de Debonnaire, de Dieu-donné, de  
 Conquerant, de Sage & de Pere du peuple, tels  
 que les ont eus ses predecesseurs.

Or comme autrefois vn Peintre excellent  
 ayant à représenter Iunon, tira de plusieurs  
 beautez ce qu'il y auoit de rare, à fin qu'en la  
 varieté des objects qui estoient deuant ses  
 yeux, il prist de l'vn ce qui defailloit en l'autre

pour la perfection de son ouvrage: De mesme  
 j'estime que vous, Messieurs, qui estes main-  
 tenant assemblez par l'expres commandement  
 de leurs Majestez, non pour faire vne Iunon  
 Payenne, mais pour proceder à vne vraye &  
 salutaire reformation, sçaurez donner à la  
 France tout le contentement qu'elle en peut  
 esperer. Cette multitude effrenée de regle-  
 mens, dont sont remplies les boutiques de nos  
 Libraires, vous seront comme autant de diuers  
 corps, desquels vous emprunterez ce qu'il y  
 aura de plus iuste & de plus sainct pour la re-  
 stauracion du Royaume. Reglemens, certes,  
 qui ont esté iusqu'à present si mal obseruez,  
 qu'on peut dire que la France est vrayement  
 vne Mere fort fertile à produire beaucoup de  
 Loix: mais tres-mauuaise nourrice, en ce qu'elle  
 ne les entretient nullement, & ne luy ser-  
 uent que de montre, elle seule en ayant plus  
 qu'il n'en faudroit pour regir toutes les autres  
 nations de la Chrestienté. Licurgue au con-  
 traire grand Legislatteur, ne voulut iamais que  
 les loix qu'il dōna aux Lacedemoniens fussent  
 escrites, ains les faisoit apprendre par bon  
 vsage & par frequent exercice. Le malheur  
 qui nous presse auiourd'huy est neantmoins  
 cōme fatal à la pluspart des Estats, quelque vn *Tacit. lib. 3.*  
 disant que le temps auquel la Republique  
 Romaine a esté plus corrompuë, ç'a esté lors  
 qu'elle a eu plus de loix. Tout ainsi donc que  
 quand on veut escrire de nouueau sur des ta-  
 blettes on efface ce qu'il y auoit auparauant:

L'estime aussi qu'en voulant passer l'éponge sur le tableau & mettre la main à l'œuvre pour reformer nos abus, il faut nettoyer le corps de cet Estat de ses vices & de ses mauvaises coutumes, à fin qu'il soit comme vne toison blanche qu'on iette dans la teinture.

Premierement, ce qui regarde le salut de l'ame estât preferable aux choses simplement politiques & temporelles, ie vous diray que vous Messieurs du Clergé, que l'Ecriture appelle la lumiere du monde, & le sel de la terre, vous, qui tenez l'encensoir à la main, & qui seruez à l'Autel, estes obligez de montrer l'exemple d'une vie si innocente, que chacun y forme la sienne comme sur vn moule public. C'est ce qui nous fait esperer que Dieu vous touchera tellement le cœur en cette solennelle assemblée, que rendant à l'Espouse du Fils de Dieu sa premiere beauté, vous la nettoyez de ces deux lepres la Symonie & l'ignorance, n'admettans aux Ordres sacrez que personnes capables, y en ayans aujourdhuy si peu de telles, qu'on les trouueroit aussi à peine qu'on feroit vne ligne droite parmy vn milion de courbes. Pourtant le deuoir de vos charges vous oblige de pouruoir à leur entretenement, à fin que la mendicité, ou le trafic d'un gain mercenaire ne rende leur robe & leur ministere moins venerables. Faisans reluire le Sacerdoce en toute piété, en toute sainteté de vie & de mœurs vous rendrez l'heresie confuse, laquelle n'a sçeu

prendre aucun pretexte plus specieux de son diuorſe, que le ſcandale des mauuais Pasteurs, leſquels auſſi pour cette playe dans le ſein de leur mere, ont attiré ſur eux l'ire du Ciel. Ce qui leur fut reproché par les illuſtres Legats de ſa Saincteté à l'ouerture du ſacré Concile de Trente, où ils diſoient en ces termes : Comme ainſi ſoit que l'Egliſe depuis ſi long temps, ſoit vexée & agitée de tant de calamitez, regardons d'où c'eſt qu'elles ont pris leur ſource, & conſiderons ſi nous ne leur auons pas donné commencement, & ſi meſmes nous ne les auons pas fomentées. Premièrement examinons l'origine des hereſies qui ſont pullulées par tout de noſtre temps, auſquelles ſi nous voulons nier que nous ne leur ayons pas donné commencement, pource que nous ne ſommes point autheurs d'aucune hereſie; neantmoins tout ainſi que les mauuiſes opinions de la Foy ſont comme ronces & eſpines qui ſont creuës au champ du Seigneur, qui nous a eſté baillé à cultiuer, combien qu'elles ſoient venuës d'elles-mesmes, comme ont de couſtume devenir les mauuiſes herbes: toutesfois celuy qui n'a pas labouré la terre comme il deuoit, qui ne l'a pas enſemencée, qui n'a pas eu ſoin d'extirper & arracher incontinent les herbes qui viennent d'elles-mesmes, on peut dire qu'il ne leur a pas donné moins de commencement que ſ'il les euſt ſemées luy-meſme, veu que tout cela prend ſa naiſſance & ſon accroiſſement de la negligence du

„ laboureur. Que ceux donc ausquels est com-  
 „ mise la terre du Seigneur, s'examinent eux-  
 „ mesmes sur cela, & qu'ils interrogent leur cō-  
 „ science, comment ils se sont acquitez de la cul-  
 „ tiuer & de l'ensemencer, estans si peu qui en  
 „ ayent fait leur deuoir, que les autres sont com-  
 „ me coupables des heresies qui pullulent au-  
 „ jourd'huy en la Chrestienté.

Cette graue exhortation, Messieurs, ne  
 s'adressant seulement aux Peres du Concile,  
 vous peut estre maintenant appliquée, veu la  
 nonchalance de quelques-vns, qui n'appro-  
 chās reueremment du Sanctuaire, le polluent,  
 le profanent & seruent de scandale au public.  
 Scandale, dy-je, qu'ils apportent, pour ne  
 „ considerer pas que tout ainsi que la nature a  
 „ voulu que la main, qui est le symbole de l'a-  
 „ ction, soit plus large que la langue: aussi, dit  
 „ vn Ancien, la vie des Ecclesiastiques, doit  
 „ non seulement esgaler, mais surpasser de beau-  
 „ coup leurs paroles, faisans plus de bien qu'ils  
 „ n'en preschent & disent de bouche, à fin que  
 l'exemple & la doctrine soient conjointement  
 à edification à leurs oüailles, ne ressemblans  
 pas à ces statuës de Mercure, qui monstroient  
 bien le chemin du doigt, mais n'y condui-  
 „ soient point. Car l'Escripture tesmoigne, Qu'il  
 „ y a peché à celuy qui sçait faire le bien & ne le  
 „ fait point.

*Epist. Pet.,*

„ Mondifiens ainsi, comme dit le Prophete,  
 ceux qui porrent les vaisseaux du Seigneur,  
 vous serez tous inspirez de mesme zele à la  
 manu-



manutention glorieuse de la Hierarchie de l'Eglise, sous le mouuement & la direction de son Chef visible, la conseruation de l'autorité supereminente duquel est tout vostre appuy, tout vostre support; comme aussi son mespris & sa decadence seroit vostre ruine, & l'entiere subuersion de la Foy Catholique. Toutes les lumieres de l'antiquité, & mesmes celles que vous voyez auourd'huy reluire deuant vos yeux, en cette assemblée, vous montrent comme elles se sont tousiours rapportées à ce centre commun de la Chrestienté, hors l'inuiolable communion duquel il y auroit autant de Religions, ou pour mieux dire autant d'opinions qu'il y a de Royaumes & de Republiques. Car le moindre Potentat s'en forgeroit vne en son cerueau, comme les nations Payennes formoient de leurs mains l'Idole qu'elles vouloient adorer. Pourtant puissent à iamais fleurir & prosperer ceux d'entre vous qui maintiennent constamment l'autorité du saint Siege Apostolique, lequel comme songent ses ennemis, n'est pas incompatible avec les puissances souueraines de la terre, ains au contraire, nous voyons que Dieu maintient en force & en splendeur les Estats, qui ne se separent iamais de sa communion ny de son obeissance.

La conference & mutuelle dilection que les Pasteurs ont les vns avec les autres, estant grandement vtile pour s'opposer aux rauages que les loups font dans la bergerie de nostre

Seigneur, fait esperer à la France, qu'à l'imitation de vos bons Peres vous remettrez sus l'ancienne discipline de l'Eglise, & que sous le bon plaisir du Roy, celebrans vne fois l'année les Conciles Prouvinciaux, ce seront autant de machines dressées contre l'erreur, contre le vice & l'impieté. Car par ces entreueüs comme par vn esprit vital, vous conseruerez la chaleur du corps de l'Eglise. Et si ses ennemis ne profitent au mal que par les frequentes communications qu'ils ont ensemble en leurs Colloques & Synodes, vous auancerez le bien & releuerez par ce seul moyen vos dignitez mourantes. Et si pour le peu de respect que la corruption du siecle porte à vn Prelat particulier, l'ordre & la reformation qu'il tasche d'apporter dans son Diocese & parmi son Clergé est moins autorisée, vous rendrez vos reglemens bien plus solennels & moins exposez au calcul & à la censure d'autrui, quand vous les aurez concertez en plein Concile, & que vous aurez pour garand de vos actions le saint Esprit, qui presidera au milieu de vous.

Estant aussi chose deplorable & comme honteuse, que toute la Chrestienté recoiue aujourdhuy le sacré Concile de Trente, & que la France seule se priue volontairement de la discipline Ecclesiastique dictée par le mesme saint Esprit, il me semble, Messieurs, que vous auez à en requerir tres-humblement la publication au Roy, & le supplier d'imiter

en cela le zele & la bonne intention du feu Roy son pere d'immortelle memoire, lequel receuant son absolution du saint Siege, promist solennellement d'admettre ce Concile en son Royaume. Les fruiçts en seront tres-grands, la pieté en sera restaurée, l'honneur des Autels releué, & l'heresie confonduë par le bon exemple que les Pasteurs feront reluire en leur doctrine & en leurs mœurs: Mais si on rebat encores cette vieille plainte qu'il y a dás ce Concile, des choses qui repugnent aux libertez de l'Eglise Gallicane, vous pourrez en ce cas y apporter vn tel temperament. que cedans à l'interest de quelques particuliers, tout le public ne soit pas priué d'vn bien commun à l'Eglise Catholique. Le Concile mesme dit en termes expres, qu'il est expedient pour le bien public, de relascher quelquesfois le lien de la loy, à fin de satisfaire pour l'vtilité commune aux cas & necessitez qui aduiennent, &c. S'il y a eu aussi au mesme Concile quelque chose à desirer sur le rang des Ambassadeurs, cela ne preiudicie nullement à leurs Maistres, comme il est porté au decret des indulgences. Le saint Concile declare que du lieu qui a esté assigné aux Ambassadeurs, tant Ecclesiastiques que seculiers, en estans assis, où en marchant, ou en autre action quelconque, il n'a esté fait aucun preiudice à pas vn d'eux, ains que tous lez droictz & prerogatiues d'eux, de l'Empereur, Rois, Republicques, & de leurs Princes, demeurent

„ *Seß. 9.*  
„ *Can. 18.*

*Pie IV. qui  
confirma le  
Concile de-  
clara que le  
premier rang  
apres l'Em-  
pereur e-  
stoit des  
au Roy de  
France.*

entiers & sauues & au mesme estat qu'elles estoient deuant le Concile. Y ayant aussi deux sortes de gens qui reiettent ce Concile, à scauoir les Heretiques, à cause de la saine doctrine qui destruit leurs erreurs, & quelques Catholiques, qui sous couleur de proteger les droicts de la Royauté, priuent l'Eglise de la reformation dont elle a si grande soif, & apres laquelle elle souspire si ardamment, prenans pour pretexte, que le Concile excommunie & despoüille de leur temporel les Souuerains, dans les terres desquels les duels se permettent. Mais la response est facile à cela, d'autant que cette commination ne touche queles Princes qui sont feudataires de l'Eglise : ce qu'on ne peut pas dire des Rois de France, qui ne tiennent leur couronne que de Dieu & de l'espée. Le Concile le marque en ces mots. Que les Empereurs, Rois, Ducs, Marquis, Comtes & Seigneurs temporels, qui auront baillé en leurs terres entre les Chrestiens lieux pour combattre seul à seul, par celle mesme soient excommuniez & soient priuez de la iurisdiction & seigneurie de la Cité, Chasteau ou place qu'ils ont de l'Eglise, ausquels ils auront permis le duel, & s'ils sont feudaux, ils soient acquis aux Seigneurs directs. C'est donc chose digne de commiseration, que de voir qu'on ait iusques à present esblouy ainsi les yeux de la France, pour ne considerer pas le fruit qu'elle perd en ne receuant ce saint Concile, nul ne s'estant mon-

Seß. 9.

Can. 19.

stré ennemy iuré de la publication d'iceluy,  
 qui en fin n'en ait eu repentance. L'histoire  
 nous tesmoigne que le Iuriconsulte du Mou-  
 lin, qui auoit tant declamé en ses escrits con-  
 tre ce Concile, recogneut sa faute, & pleura  
 son peché sur la fin de ses iours. Quand il vit,  
*dit Monsieur le President de Thou*, que la re- Lib. 18.  
 formation qu'il desiroit si fort en la Religion  
 s'estoit changée en desbordemens & en fa-  
 ctions il en eut vn extreme regret, & promet-  
 toit religieusement que si Dieu luy faisoit la  
 grace de viure, que par son exemple & par ses  
 escrits il retireroit beaucoup de gens de l'er-  
 reur qui pulluloit çà & là : mais il mourut sur  
 ce dessein. Et comme l'aveuglement du sie-  
 cle porte que l'Histoire de France soit pour la  
 pluspart composée par des Heretiques, ou par  
 des fauteurs d'Heretiques, qui par complai-  
 sance les flattent, ou deguisent les matieres  
 comme il leur plaist, sur tout en ce qui regar-  
 del'Estat de l'Eglise, il ne se faut point eston-  
 ner si celuy qui a continué l'Inuentaie du  
 Ministre de Serres, parlant du Concile de  
 Trente, nous conte des fables, en nous vou-  
 lant faire accroire sous le nom d'autrui, que  
 les Ambassadeurs du Roy. audit Concile, de  
 l'aduis des Princes & Officiers de la Couronne  
 furent chargez de requerir entre-autres cho- En la vie  
de Fran-  
çois I.  
 ses, quel'v'sage du Calice fust restitué en son  
 Royaume & terres de son obeissance en tou-  
 tes Communions. Que toute administra-  
 tion des saints Sacremens qui se feroit aux

» Laics fust faite en langue François, & qu'il  
 » fust loisible de chanter en pleine Eglise les  
 » Psalmes en mesme langue. N'eust-ce pas esté  
 la vne belle reformation à la Geneuoise? Eust  
 il pas fait bon ouyr chanter à nos Dames Ca-  
 tholiques, les rithmes de Marot à la Messe?  
 O impudence!

Bref, Messieurs, le Concile de Trente estant  
 rejezté de certaines gens, qui ne scauent bon-  
 nement ce qu'il contient, & se laissent seule-  
 ment mener par le nez à ceux qui abusent de  
 leur credulité, i'estime estre à propos, pour  
 leur oster ce voile de deuant les yeux, de leur  
 représenter quelques periodes d'un docte dis-  
 cours qu'on a inseré à la fin dudit Concile, &  
 lequel on attribué à feu Monsieur Benoist  
 Curé de S. Eustache. Voicy donc comme il  
 parle de l'autorité des Conciles generaux,  
 » Or quand ie dy avec l'Escripture, qu'en doute  
 » & en controuerse de foy & de Religion il  
 » faut chercher & suiure assurement la determi-  
 » nation des Prestres, Pasteurs & Docteurs de  
 » l'Eglise, ien'entens qu'ils soient singuliers &  
 » à part, en laquelle maniere il n'y auroit assu-  
 » rance ny fiance, parce que tous hommes en  
 » particulier peuent errer, ains assemblez en  
 » Concile General, legitiment congrege, où  
 » le saint Esprit enseigne toute verité, assistant  
 » tousiours aux Pasteurs & Prestres de l'Eglise,  
 » selon la promesse que nous en a faite Iesus-  
 » Christ, lequel n'est trompeur ny menteur.  
 » Pourtant puisque le Concile de Trente a esté

tel, ayans esté obserues en iceluy toutes les „  
conditions d'un legitime & general Concile, „  
il ne faut aucunement craindre de s'y assurer, „  
ains il faut oster desormais toute doute de foy „  
& de Religion, & se ranger à l'obeissance de „  
l'Eglise Catholique, conduite par le saint „  
Esprit, considerant que Iesus-Christ a dit, que „  
celuy qui n'escoute l'Eglise est comme vn „  
Ethnique & Publicain. Et parlant des Pa- „  
steurs de l'Eglise, il dit, qui vous oit il m'oit, qui „  
vous desprise il me desprise. Et puis, ils sont „  
assis sur la chaire de Moysé, faites donc ce „  
qu'ils disent. Parquoy ie concluray avec saint „  
Paul, que celuy qui mesprise ces presens de- „  
crets du Concile general de Trente, faits par „  
les Pasteurs & Docteurs de l'Eglise, qui sont „  
les vrais & seuls legitimes Ministres de l'Euan- „  
gile, auxquels il faut croire, & s'arrester à leur „  
determination & à leur resolution, il ne con- „  
temne les hommes, ains Dieu qui a mis son saint „  
Esprit en iceux, selon sa promesse, en laquelle „  
est le fondement de l'assurance, que nous „  
auons aux resolutions & decisions de l'Eglise „  
sainte & Catholique. Demeurons donc fer- „  
mes en cette sainte & certaine doctrine du „  
Concile general de Trente, contre lequel les „  
hommes seduits ne peuvent proposer que des „  
nullitez, c'est à dire choses vaines & nulles, „  
auxquelles n'ont pas esgard les hommes de „  
bon & entier iugement, qui se veulent sauuer „  
en l'obeissance de l'Eglise de Iesus-Christ, „  
chassant au loing toutes les presomptueuses „

„ refueries des charnels Libertins & Ateïstes, qui  
 „ font de toute & de nulle Religion, tousiours  
 „ apprenans fans iamaïs paruenir à la cognoif-  
 „ fance de verité, parce qu'ils font charnels &  
 „ mondains, &c.

Ainsi ce bon Docteur parloit franchement  
 & non à demy-bouche, comme font aujour-  
 d'huy ceux qui au eugles volontaires, ne con-  
 siderent pas que l'autorité des Conciles re-  
 luit en l'Eglise comme vn Soleil qui difsipe  
 toutes tenebres d'erreur. C'est pourquoy  
 Sathan iugeant bien qu'il ne pourroit semer  
 le schisme & la discorde entre les Chrestiens,  
 qu'en renuersant la chaire d'où nostre Sei-  
 gneur par la bouche des hommes, rend les  
 diuins Oracles à la confusion de ses ennemis,  
 il fait que les Heretiques se roidissent touf-  
 jours contre les arrests de ce Tribunal, n'y  
 ayant nul d'eux qui ne foule aux pieds les de-  
 cisions des Conciles, encores que pour tant  
 plus facilement deccuoir les simples, ils fassent  
 contenance d'abord de les desirer, & d'y vou-  
 loir foubmettre l'examen de leur nouuelle  
 doctrine: ce qu'ils eludent neantmoins quand  
 on les y conuie. Luther apres auoir blasphemé  
 contre le saint Concile de Nicée pre-  
 mier, où la diuinité du Fils de Dieu fut si  
 constamment maintenue, par plus de trois  
 cens Euesques, qui s'y trouuerent de toutes les  
 parties du monde: ce bouc infame, dy-je, te-  
 nant les articles de ce Concile pour autant de  
 foin, de chaume, de bois & de paille, adjouste  
 ces



ces mots pour comble de son impieté. Quand  
 bien les decrets de tous les Conciles pour-  
 roient estre mis en ton corps par vn enton-  
 noir, tu ne serois pas encores Chrestien, tant  
 ils sont peu vtils. Kemnitius en son examen  
 du Concile de Trente ne se monstre pas moins  
 imposteur que Luther est impie, nous vou-  
 lant faire accroire que les Peres du Concile  
 disent que le Pape, a sa volonté pour raison  
 de ce qu'il luy plaist, qu'il peut changer la  
 forme des Sacremens baillez par les Apostres,  
 qu'il peut ordonner contre les Epistres de  
 saint Paul, qu'il peut dispenser contre les  
 quatre premiers Conciles & contre les paro-  
 les de l'Euangile. Ainsi les Heretiques sca-  
 uent accortement concilier vne haine publi-  
 que au Pape, & le figurer tout autre qu'il n'est,  
 à fin qu'en le calomniant faullement & impu-  
 demment, ils se persuadent d'estre exempts  
 & deschargez de le recognoistre pour leur  
 Iuge es choses de la Foy. Caluin mesme ne se  
 monstre pas plus Religieux que ses Compag-  
 nons enuers les Conciles, les restreignant  
 à des conditions si inuistes, qu'il seroit du  
 tout impossible d'en pouuoir iamais faire vn  
 à sa poste, ny d'aquiescer à ceux qui ont desia  
 esté tenus, puis qu'il s'en establit comme  
 Censeur & Controlleur, tant en la forme de  
 la conuocation qu'en la doctrine. Toutesfois  
 & quantes, dit-il, qu'on met en auant les  
 decrets de quelque Concile, ie voudrois  
 qu'on pefast diligemment en quel temps il a

*Instit.*  
*lib. 4.*  
*cap. 9.*  
*par. 3.*

*En sa Con-  
fess. 5. poinct.*

„ esté tenu, pour quelle cause, & à quelle fin,  
 „ & quelles gens y ont assisté, puis apres qu'on  
 „ examinast à la regle de l'Escripture le poinct  
 „ dont il est question, &c. Theodore de Beze  
 n'est pas moins ridicule que son Maistre en  
 parlant des Conciles. Car en attribuant la  
 conuocation d'iceux à l'Empereur & aux Rois  
 Chrestiens, il en exclud tous les Prelats, &  
 „ voudroit que sans auoir nul esgard, à ces  
 „ malques qui se couurent faussement du tiltre  
 „ d'Eglise, il fust permis à chacune Eglise de  
 „ choisir & deputer gens de bonne & saine do-  
 „ ctrine, & irreprehensibles en vie, lesquels  
 „ eussent la charge de decider par la parole de  
 „ Dieu, tant les differens esmeus par l'Eglise  
 „ Apostatique Romaine, qu'autres concernans  
 „ le faiect de la Religion & conduite de l'Eglise.  
 Puisque c'est donc le propre des seuls Hereti-  
 ques de blâsmer les saincts Conciles, ce fera  
 chose louable à vn Catholique de desirer la  
 publication de celuy de Trente, avec les re-  
 strictions que les plus sages y voudront ap-  
 porter, encores qu'il semble que si on conce-  
 de que le saint Esprit par l'oigane de plus de  
 deux cens Eueques, a iugé droitement aux  
 choses qui sont de la foy & du salut, il ne doit  
 pas auoir non plus sommeillé aux choses qui  
 regardent les mœurs & la discipline. Saint  
 Augustin, cette grande lumiere & l'ornement  
 de son siecle, n'estoit pas ainsi froid & retenu  
 „ à embrasser les decisions d'vn Concile. Nous  
 „ ne pouuons faillir, *disoit-il*, de ne passer outre

en cela par aucune temerité de iugement, „ *Tom. 7.*  
 d'autant que ces choses là n'ont esté décidées „ *de baptif.*  
 par aucun Concile National ou Occumeni- „ *cont. Do-*  
 que. Ayons aussi soing de soustenir d'une „ *nast. lib.*  
 voix ferme ce qui aura esté authorisé en l'Em- „ *7. cap. 53.*  
 pire de nostre Seigneur & Sauueur Iesus- „  
 Christ, par la confession de l'Eglise vniuer- „  
 selle. Item, ie ne trouue point, *disoit ce saint* „ *Ibid. lib.*  
*Pere*, pourquoy ils reiettent cette coustume, „ *4. cap. 6.*  
 laquelle depuis saint Cyprian a esté confir- „  
 mée par vn plenier Concile de toute la terre „  
 habitable. Item, nous suiuous ce que le Con- „  
 cile general a confirmé. Qui est donc celuy  
 qui portant le nom de Catholique sur le front  
 n'embrassera maintenant de cœur & d'ame le  
 saint Concile de Trente, puis qu'il procede  
 du mesme saint Esprit qui presida aux qua-  
 tre premiers Conciles vniuersels, lesquels  
 saint Gregoire dit qu'il embrasse avec la  
 mesme foy qu'il croit aux quatre Euange-  
 listes? Et sur ce qu'on s'imagine encores, pour  
 rendre ce Concile tousiours plus odieux qu'en  
 le receuant, c'est admettre en France l'inquisi-  
 tion d'Espagne: cela est si ridicule, qu'il se re-  
 fute de soy-mesme. Car l'inquisition & le  
 Concile sont deux pieces destachées l'une de  
 l'autre. l'inquisition ayant esté establie long-  
 temps auant le Concile, pour refrener l'im-  
 pieté des Infideles ennemis du Christianisme,  
 & si depuis on a apporté ce mesme cautere  
 contre l'heresie, pour en empescher le pro-  
 grez en Italie & en Espagne, quel mal y a-il

en cela ? S'ensuit-il qu'on le vueille, & doiue faire en France, où la clemence de nos Rois cedant à la misere du temps, souffre & tolere vn mal qui a ietté de si profondes racines dans l'Estat, qu'on ne le pourroit maintenant arracher qu'en espendant le sang de beaucoup de leurs subjects, lequel ils espargnent, remettans leur conuersion à la misericorde de Dieu & au bon exemple des Pasteurs Catholiques.

D'ailleurs, Messieurs, tout ainsi qu'en tout corps humain il y a des parties plus nobles les vnes que les autres, les pieds n'estans pas ce que sont le yeux & le cœur : De mesme en cette sacrée milice de l'Eglise que vous representez il y a des rangs d'honneur, deus aux vns, que les autres ne peuuent pretendre ny s'attribuer, sans violer l'ordre & estre comme autant de cordes fausses qui rompent l'harmonie, l'vnion & la concorde qui doit estre entre les Prelats. C'est pourquoy laissant l'enueie & l'ambition aux mondains, chacun de vous se sçaura tousiours renfermer dans les limites de sa condition. Et d'autant aussi que nos Rois tres-Chrestiens, & fils aînez de l'Eglise, se sont eternellement monstrez vrais protecteurs d'icelle, ie ne doute point que vostre ordre n'ait tant de soing de la manutention de la grandeur de l'Estat, que i'estimois estre chose superflüe de vous y exhorter par mon discours. C'est aussi ce qui fut sur tout recommandé d'abord aux Euesques par les Legats

de la Sainteté, à l'ouuerture du mesme Con-  
 cile de Trente, les admonestans qu'ils serui-  
 sent leurs Princes avec toute la fidelité & dili-  
 gence qu'il leur est possible: Mais selon qu'il  
 conuient aux Euesques, qu'ils les seruent ainsi  
 que seruiteurs de Dieu, non pas comme serui-  
 teurs des hommes. Ne vueillez estre, dit l'Apo-  
 stre, seruiteur des hommes. Qu'ils seruent pre-  
 mierement à vn Roy Iesus-Christ, à qui Dieu  
 le Pere a donné toute puissance, & puis à tous  
 pour l'amour de luy: Mais principalement aux  
 Princes, en faisant honneur à qui il appartient,  
 & en baillant tribut à qui il le faut bailler. Or  
 nous les exhortons qu'ils seruent les Princes  
 à honneur, ainsi que leurs commandemens  
 portent, és choses esquelles il ne se propose  
 rien qui ne soit vtile au public, &c. Les  
 monstres d'Afrique ne seroient donc pas plus  
 monstres, qu'il seroit prodigieux de voir vn  
 Euesque en France infidele & mal affection-  
 né au seruice de son Roy, y estans tous obli-  
 gez, comme vous estes, par deuoir de naissan-  
 ce, par serment particulier, & mesme par la  
 faueur de la promotion à vn degré si eminent.  
 Finalement, Messieurs, tout ainsi que l'œil ne  
 peut en mesme temps regarder le Ciel & la  
 terre, à peine peut-on auoir aussi son affection  
 attachée aux choses corruptibles ou tempo-  
 relles, & goustier tout ensemble les delices  
 d'un esprit, esleué à l'amour & à la contem-  
 plation des choses diuines. C'est pourquoy  
 chacun de vous s'efforçant de pouuoir veri-

1. Cor. 7.  
 Rom. 13.

I. Cor. 4.

tablement dire avec sainct Paul, *Je ne sens rien en ma conscience*, & meditant rous en vos Conseils & deliberations, ce qui peut auancer la gloire de Dieu, & conseruer l'Estat en splendeur, vous en ferez loüez & celebrez avec la recompense d'un salaire immortel qui vous est reseruë là sus, comme au contraire, si par vne trop grande nonchalance & timidité; vous n'empeschez que l'iuoye n'estouffe la bonne semence, & que le Chef & les membres de l'Eglise ne soient opprimez, vostre memoire en demeurera chargée enuers la posterité, & vos ames en receuront vn iour reproche deuant le tribunal de la Iustice diuine, où à face decouuerte vous rendrez compte de l'administration de vos charges.

Quant à vous, Messieurs de la Noblesse, vous ne pouuez pas ignorer que la valeur ne fust si hereditaire entre les Parthes, qu'on dir que leurs enfans naissoient vne lance emprainte sur la cuisse, pour marque qu'ils ne degeneroient point. A la mienne volonté qu'on en peust dire autant des Gentils-hommes de la France, & que la vertu de leurs Peres fust tellement transformée en eux, qu'ils eussent l'ame teinte de mesme pieté & preud'homie qu'ils auoient la leur, d'autant que,

*La vertu que chacun s'acquiert par nourriture,  
Doit estre au Noble seul acquise par nature.*

Mais ne retenans aujourdhuy rien de des genereux François, qu'une vaine image de

leur gloire, il y a tel de leurs enfans qui croit estre assez noble, & de viure assez noblement quand il nourrit quelque Leurier, ou qu'il y a vn pied de biche attaché à sa porte. Car pour ceste ancienne candeur, pour ceste vraye crainte de Dieu, pour cette grande amour enuers la patrie qui nous rendent le nom & la memoire de vos Ayeux en bonne odeur, à peine enuoit on reluyre la moindre estincelle en leurs successeurs. Il y en a au contraire, qui ont si mal embrassé leur exemple, que courans apres la nouveauté des opinions, ils ont en quittant la Religion de leurs peres, perdu quasi tout ensemble la probité de leurs mœurs. Et de ceux mesmes qui sont demeurez dans le sein de la mere qui les a allaiçtez de la vraye pieté, combien y en a il qui approchent de l'ardeur de ce zele qui faisoit iadis porter les armes de la Frâce iusqu'aux extremitez de l'Orient, pour venger la querelle du Fils de Dieu contre l'ennemy commun du nom Chrestien ? Or tant s'en faut qu'ils ayent le cœur eschauffé d'une semblable deuotion, combien y en a-il qui estans seulement Catholiques de contenance, tiennent pour chose indifferente, de nuire ou de seruir à la Religion ? Certes si tels sont si peu ialoux de la gloire de Dieu, moins se faut-il estonner qu'ils n'imitent non plus la fidelité de leurs deuanciers enuers leur Roy. C'est de ce deffaut que procede l'inconstance de quelque Noblesse mal conseillée, laquelle en retirant ses yeux du vray Pole où elle les doit

auoir dressez, les destournent ailleurs, & attend l'influence & la faueur d'autres Astres, lesquels neantmoins semblables à ces feux deceuans ne les meine qu'à sa ruine, & luy couvre le front d'une reproche si honteuse, que si ses Ancestres se releuoient du tombeau, ils la delauoüeroient, comme indigne de leur extraction. S'il y a donc à redire aux autres Ordres, ie croy, Messieurs, qu'il n'y a nul de vous qui ne iuge en sa conscience que le vostre n'est pas exempt d'abus & de corruption, sans que toutesfois le vice des meschans ternisse ny offusque la vertu des bons, dont il y en a encores qui fleurissent en cest Estat, comme des roses parmy les ronces & les espines. Vous donc estans le sang le plus pur du corps du Royaume, & la force dont nos Rois se sont tousiours seruis pour allonger les bornes de l'Estat, vostre rang, vos tiltres, vos honneurs, ne procedans aussi que de la bien-veillance, & liberalité, dont le Souuerain a tousiours recogneu vos seruices, ne seroit-ce pas ingratitude que de ne maintenir inuiolables les loix de la Majesté? Vos Peres ne la renoient-ils pas pour sacrosaincte, n'estimoient-ils pas qu'il n'y auoit nulles armes iustes, que celles qui se prenoient sous l'adueu, & sous la seule autorité de leur Roy?

Or d'autant que pour destourner quelques vns de leur deuoir, ou leur esblouyr les yeux de l'interest de leurs fortunes particulieres, comme s'ils estoient fort à plaindre de ce qu'on



qu'on ne les employe point, ils auront, s'il leur plaist, à considerer que le mal naist proprement dans eux-mesmes, & non qu'il procede d'aucune mauuaise affection que le Prince porte à l'aduancement de la Noblesse. Car s'ils ne sont aujourd'huy esleuez aux Magistratures du Royaume, qu'ils s'en prennent à eux-mesmes, & au mespris qu'ils ont fait de l'estude des bonnes lettres, ayans par belà ietté la planche à ceux qui à prix d'argent ont rempli les places qu'ils deuoient occuper, la premiere venalite n'estât entrée dans le Temple sacré de la Iustice, que quand la Noblesse en a mesprise l'exercice. Autant en peut-on dire des Ambassades, dont ils se sont rendus si incapables, pour n'estre aucunement nourris aux affaires d'Estat, que ce seroit pitié de les y employer. Il n'est pas encores iusqu'aux charges de la maison du Roy qu'ils n'ayent mesprisées, leurs peres tenans jadis à gloire d'y exercer tel office, qu'ils estiment leur estre aujourd'huy comme à deshonneur, tant en s'esleuans de couraige ils sont neantmoins amoindris de merite & de vertu. Je ne sçay encores si du mestier de la guerre, auquel ils veulent qu'on les croye estre plus propres, il y en auroit beaucoup qui meritassent ce tiltre de Capitaine. Qualité, qu'à peine peuent ils iamais acquerir, auant que d'auoir estudié ce qui se doit apprendre de Theorique, & de pratique pour exceller en cet art militaire. Je voy au contraire, que se laissans

emporter à l'erreur commun ils définissent leur valeur, à sçauoir seulement vanger vne iniure particuliere, laquelle ils fondent le plus souuent sur vn pied de mouche, sur la sonnette d'vn oiseau, & en cet auuglement se vont couper la gorge avec leur voisin, avec leur amy, avec leur parent, tant ils se chatoüillent de ce qui les touche, sans toutesfois que l'intérest de l'Estat, ny la querelle de leur Roy leur soit non plus sensible que ce qui regarde les affaires du grád Turc. Chose qui est vrayement bien esloignée de l'amour que tesmoignerent entiers leur patrie ces trois cens Gentils-hommes Romains de la famille des Fabiens, lesquels moururent & s'immolerent tous pour le salut du public, ne restant qu'un seul de toute leur race, qui pour sa grande ieunesse ne peut aller à la guerre qu'ils entreprendrent à leurs propres despens. Mais qui pis est, il y a tel de nos François qui a si bonne opinion de soy, qu'il croit deuoir estre plustost digne de commander que d'auoir obey, n'imitas pas en cela l'humilité & l'obeissance de leurs peres, qui tenoient à singuliere faueur d'estre quelquefois quatre ou cinq à vne seule place d'Archer aux compagnies d'ordonnance, tant s'en faut qu'ils voulussent estre plustost Capitaines que Soldats. Tellement, Messieurs, que ces gens là prenans auourd'huy comme à prix fait de se rendre inutiles à toutes choses dignes de leur qualité, il leur suffit de courre vn lieure à la campagne, &

d'y exercer vn Empire le baston à la main sur de pauures payfans qu'ils gourmandent comme autant d'esclaués, & pensent estre assez forts pourueu qu'un pont leuis les garantisse des Sergens que leurs enuoyent leurs Creanciers, à qui ils sont obligez iusqu'aux oreilles, pour auoir mal pris leurs mesures, & fait la despenſe plus grande que le reuenu.

Dieu ſçait d'ailleurs quel ſoin ils ont de la nourriture & education de leurs enfans, auxquels à peine ils font apprendre à lire & eſcrire, de peur qu'ils ont que s'ils ſçauoient quelque choſe on ne les priſt pas pour Gentilshommes les eſtimans estre assez honneſtes gens quand ils leurs ont ſeulement mis vn manteau rouge ſur les eſpaules & vn pennache à leur chapeau. Que voulez-vous donc qu'on faſſe des peres & des enfans s'ils ſe rebuttent ainſi eux-mesmes de toute vertu, & qu'ils ne faſſent profeſſion que de vice & d'ignorance? Blaſphemer le nom de Dieu, ſe ſoucier fort peu de ſon ſainct ſeruiſe, ſe proſtituer à tout es ordures de paillardieſes & d'adulteres, s'abandonner à tous ieux de cartes & de dez, rauer le bien d'autrui, ioindre ſon champ à la terre du bon homme, n'eſpargner meſmes les biens ſacrez de l'Autel & deſtinez aux Pasteurs de l'Egliſe, deſirer le trouble du Royaume pour picorer, pour courre apres la vache, ne ſont-ce pas en bonne foy, les plus rares vertus de pluſieurs Gentilshommes que vous cognoiſſez? S'ils viuent ainſi, Meſſieurs, qui

peut trouver estrange qu'on se preuale des despoüilles de la Noblesse, & que chacun en prenne sa part comme d'un arbre renuersé dont on en emporte les branches? Car conseruans si peu soigneusement vn honneur que leurs peres ont acquis au prix de leur sâg, ne voyez vous que les moindres osent se l'attribuer? Combien y a-il de petites gens qui vsurpent à faux tiltre cette qualité de Noble? Combien y en a-il qui se parent de vos armes & de vos blasons, qui estoient jadis les marques de la vraye Noblesse, & qu'on ne prenoit que de la main du Prince pour tesmoignage d'un seruice signalé? N'y a-il pas tel qui porte vn timbre en ses armoiries, qui n'eut iamais qu'une escrutoire pendue à sa ceinture? Ne voit-on pas des simples femmes en des Prouinces de France vendre du sel & de l'huile dans la boutique, portans vn chaperon de velours sur leur teste? A quoy peut-on maintenant discerner & recognoistre la Noblesse d'auec le plebée, puisque ny par son habit ny par sa vertu elle ne differe en rien du commun? Iugez de là, ie vous supplie, quelle force, quelle vigueur, quelle santé il y a au corps d'un Estat, où le sang qui en doit estre le plus pur est si gasté & si corrompu?

Releuez donc Messieurs, releuez l'honneur & la dignité de vostre ordre, soustenez-vous, non d'une vertu empruntée, mais de vostre propre merite, ne vous glorifians pas seulement de la splendeur de vostre extraction,

parce que, comme dit Seneque, nous ne nous  
 pouuons attribuer la gloire de ceux qui ont  
 vescu par le passé, & ce qui a esté deuant nous,  
 n'est pas nostre. C'est l'ame qui nous rend  
 Nobles, c'est l'ame mesme qui nonobstant la  
 condition de nostre naissance peut s'esleuer  
 contre la fortune & en vaincre les efforts.  
 Plutarque vous apprend aussi en la vie de  
 Sylva, que le vice, encores qu'il soit en vn  
 sujet où il y a Noblesse de sang, est tousiours  
 infame, & que la vertu est honorée pour l'a-  
 mour de soy-mesme, & non pour estre jointe  
 à la Noblesse. Si bien qu'un Roturier ver-  
 tueux est tousiours preferable à vn Gentil-  
 homme vicieux.

Beaucoup de reformation estant à desirer  
 au Clergé & à la Noblesse, ie ne voy pas que  
 vous Messieurs du Tiers Estat, soyez non  
 plus exempts de reproche, vostre ordre estant  
 abandonné au mal comme il est. En premier  
 lieu c'est chose deplorable que la Iustice, dont  
 par la tolerance de nos Rois vous auez attiré  
 l'administration, soit auourd'huy entre vous  
 vn commerce, vne marchandise, le droit du  
 pauvre, de la veufue & de l'orphelin n'estans  
 protegez qu'à mesure qu'ils ont de l'argent,  
 pour en faire la poursuite, & dont en fin la  
 longueur & le cher prix les achemine à leur  
 totale ruine, tant il y a de mains, ou pour  
 mieux dire de Harpies qui arrachent leur peu  
 de substance. C'est pourquoy vn de nos plus  
 grands Poëtes remarque, qu'après que tous

*Ronsard en  
 son Hymne  
 de l'er.*

les Dieux eurent à l'enuy monstré ce que chacun auoit de plus precieux, la terre leur mere épointe de douleur & de ialousie, qu'aucun d'eux emportast quelque che separ dessus elle, ouurit soudain son sein, & leur monstra les mines d'or luisantes comme les rayons du Soleil. Les Dieux estonnez confesserent qu'elle estoit vrayement la plus riche, & la flatans, la prierent de leur en faire part pour en orner les Cieux.

*Ce que la terre fit & prodigue honora  
 De son or, ses enfans, & leurs Cieux en dora,  
 Adoncques Jupiter en fit iaunir son Trône,  
 Son sceptre, sa couronne, & Iunon la matrone,  
 Ainsi que son Espoux, s'o beau trosne en forma,  
 Et dedans ses patins par rayons l'enferma.  
 Le Soleil en cressa sa chevelure blonde,  
 Et en dora son char, qui donne iour au monde,  
 Mercure en fit orner sa verge qui n'estoit  
 Aupar auant que dis, & Phœbus qui portoit  
 L'arc de bois & la harpe en fit soudain reluire  
 Les deux bouts de son Arc, & les flancs de sa  
 Lyre,  
 Amour en fit s'o traict, & Pallas qui n'a point  
 La richesse en grād soin, en eut le cœur époint.  
 Si bien qu'elle en dora le groing de sa Gorgone,  
 Et tout le Corselet qui son corps environne,  
 Mars en fit engrauer sa Hache & s'o Boucler,  
 Les Graces en ont fait leur Demi-cein boucler,  
 Et pour l'amour de luy, Venus la Cytherée  
 Tousiours s'est faite appeller la dorée,  
 Et mesme la Iustice à l'œil si renfrongné,*

*Non plus que Iupiter ne l'a point dedaigné:  
Mais soudain cognoissant de cet or l'excellēce  
En fit border sa Robbe, & faire sa Balance.*

Si bien qu'à ce compte il n'y a point de Iustice sans argent. La venalité de nos charges est cause, direz-vous, de ce malheur, & ne pouvons donner gratis ce que nous achetons si cherement. Je l'accorde, & croy que cet abus est la porte par où tant de maux & de calamitez sont entrées dans la Frâce, & y arriueront sans cesse tant qu'elle sera ouuerte: Mais n'y ayant point de vendeurs, s'il n'y auoit point d'acheteurs, ie ne puis que blasmer grandement l'effrenée ambition qui vous porte à ce trafic, dans lequel l'enchere des plus riches estouffe souuent le merite des plus vertueux. Vous voulez en fin à quelque prix que ce soit vous honorer de la robbe d'autrui, vous voulez vous tirer hors du commun & auoir des Offices. Offices que vous pouuez vraiment dire estre vostres, puisque vous les auez achetez, ainsi qu'on reprochoit à ce Romain. L'abus en fut blasme de bonne grace aux derniers Estats de Blois, par vn des Deputez de vostre ordre, representant que l'Asne se voyant mesprisé en l'assemblée des animaux, fut si accort, qu'il se reuestit de la peau d'un Lyon, & par cet ornement emprunté se fit faire place, monta aux premiers rangs, se fit craindre & respecter d'un chacun. Helas combien y en a-il en honneur dans le monde qui n'ont la robbe d'Officier que pour couvrir leur ignorance, n'estans

*En la Harangue du sieur Bernard.*

reueſtus de leurs dignitez que comme plus of-  
frans & derniers encheriſſeurs? Combien y en  
a-il qui ſont ſi enſlez de vaine gloire, & qui  
s'eſpanouiſſans dans la pourpre du Magiſtrat,  
s'imaginent que la reuerence qu'on leur por-  
te ſoit deuë non à leur qualité, mais à leur pro-  
pre perſonne, quoy que rien ne la rende recô-  
mandable que la bourse?

Chacun de vous Meſſieurs, peut deſia  
auoir recogneu le mal qu'apporte l'ambition  
& dont vous meſmes eſtes la cauſe primitiue,  
pour ne vous eſtre pas renfermez dans les li-  
mites, ny dans le ſort de voſtre extraction.  
Car c'eſt choſe toute viſible que le change des  
conditions ruine & deſole les meilleures &  
plus anciennes familles, parce que tel, qui  
eſtoit vn bon & riche Marchand, s'eſtant  
laillé aller à la vanité du ſiecle, aura voulu  
faire eſtudier ſon fils & le faire homme de rob-  
belongue. Cela eſtant, tout ce qu'il y a dans  
la maiſon du pere put à ce fils deuenu Officier.  
Il luy faut des meubles à la moderne, & rien  
qui ſente ſon antiquaille. Il luy faut vn logis  
à porte cochere, & où il n'y ait nulle trace d'e-  
ſcigne ny de boutique. Il ſe faut nourrir, il ſe  
faut veſtir, & s'equiper de tout autre air. Et le  
bon eſt que venât à marier ce fils de Juſtice, il  
luy faut choiſir vne alliance qui n'ait rien de  
mecanique, ains qui ſoit pleine de luſtre &  
d'eſclat. Adieu lors le chapperon de drap de ſa  
grand mere, adieu le ſire Pierre ſon oncle,  
adieu petites gens. Voila donc mon Officier  
fils



filz d'un bon Marchand allié de Noblesse, le voilà marié à une Damoiselle de bon lieu, laquelle il prend, non tant pour les moyens, que pour le support, & laquelle en espousant, si son office est des bons & des plus chers, il ne manquera pas de la faire soudain Dame damee, comme si son mulet & sa sotane l'auoient fait deuenir Cheualier de l'Ordre: Non qu'il n'y ait des tiltres reseruez aux plus eminens Magistrats de la France, mais ils ne doiuent pas estre communs, ny vsurpez par les moindres. Or comme cestui-cy a commencé de ruiner la fortune de ses peres, qui ne s'estoit longuement maintenüe que dedans une vie resserree & par une continuelle espargne, l'enfant qui naistra du mariage de nostre Officier sera celui qui acheuera de peindre le tableau. Car dedaignant la profession du pere il embrassera la Noblesse de la mere, laquelle n'aura pas manqué de l'esleuer en Gentil-homme & avec du courage. Dieu sçait si l'un a fait bon marché des estoifes de la boutique, si l'autre ne le fera pas encore meilleur de la Bibliotheque, de la robe longue & du bonnet carré. C'est proprement ce petit Cavalier de ville, qui l'espee au costé, qui suiuy de Pages & Laquais en renuerse plus, en iouë plus en une heure & en un coup de dé, que ses peres n'en ont acquis en de longues années.

Si ces decadences & mutations arriuent aux familles des gens de Iustice, ie n'en voy pas celles des Financiers exemptes, estat com-

me vn miracle quand elles se maintiennent iusqu'à la troisieme generation. On pourroit faire à quelques-vns de ce mestier, la reproche qu'on fit à Sylla, lequel s'estant fort enrichi en son gouuernement d'Afrique, on luy dit au retour qu'à paine pouuoit-il estre homme de bien, veu que son pere ne luy auoit rien laissé: Aussi ne croioit-on pas en ce temps là qu'un office peust tout ensemble honorer & enrichir vn homme. Ce n'est donc pas de merueilles si quelquesfois on presse l'esponge & qu'on purge la rate, qui s'est trop enflée à la langueur & debilité des autres membres du corps. Je tay ces autres Milors, qui d'un peu de moyens qu'ils ont, pour seruir de montre & de bouchon, scauent en vn instant dresser vne riche banque de l'argent & de la substance d'autrui, plusieurs s'y laissant piper sous les appasts d'un gros interest, qu'ils ne seignent pas de payer d'auance quand on apporte l'argent à leur banque: Mais nous voyons le bon mesnage qui en arriue, tel qu'on voit à midy à la place du Change, estant le lendemain bien loin de là, emportant avec soy tout ce qu'il a de plus beau & de meilleur. Si bien qu'un argent semé en si bon champ ne produit en fin que du safran pour tout reuenue. Car ou tout est perdu, ou en traitant, la moitié au moins y demeure. Il y a encores dans vostre Ordre ceste vermine d'hommes qu'on appelle par honneur vendeurs de fumee, dōneurs d'aduis, partisans, courretiers

& maquignons d'offices & de subſides, qui mettent le peuple à la beſaïſſe, & qui par leurs nouuelles recherches vont furetant tout ce Royaume iuſqu'aux cendres de nos maiſons. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on les cognoiſt. Il y a long temps qu'on declame contre eux. Voſtre Ordre ſ'en pleignit grandement aux Eſtats de Blois, où le ſieur Bernard les depeignit de leurs couleurs. Ils marchoi-*ſoit*ent, *il au Roy Henry III.* orgueilleux & en credit, le Sergent en croupe pour exécuter à leur mot vos ſubiectſ, les euocations en main, pour nous diſtraire & faire venir plaider à vn Conſeil des parties, ainſi proprement appellé, parce que l'on diſoit que quelques vns de nos Iuges eſtoient nos parties meſmes. Ils auoient les iuſſions à leur commandement pour forcer la conſcience des bons, & violenter l'autorité & religion de vos Cours Souueraines par barremens de gages, interdiCTIONS d'entrées & ſeances. I'ay parlé, Sire, de la conſcience des bons, & qu'elle a eſté forcee, parce qu'on a trouué des ames venales & corrompues qui auoient part au butin, eſtoient Iuges & Solliciteurs tout enſemble, & lei-*quels*quels pour vne compoſition premiere du party à dix mille eſcus, en ont tiré par violentes & iniurieufes exécutions plus de cinquante mille. Voſtre pauvre peuple a eſté ſi affligé, leurs biens ſi ſouuent diminuez, leur ſang tant ſuccé par ces voyes extraordinaires, que la pluſpart de vos ſubiectſ croient toutes choſes

„ à l'abandon, en confusion, & reduites au de-  
 „ sordre d'un premier Cahos. Ce pendant s'e-  
 „ stoit chose estrange que telles inuentions se  
 „ souffroient au profit de quelques particuliers,  
 „ qui au milieu de leur luxe & de leur ieu se  
 „ rioient de nos pleurs, se resjouissoient de nos  
 „ miseres & triomphoient de nos despoüilles.  
 „ Ceste oppression, Sire, ne vous regardoit pas  
 „ moins que vos subiects. Car les nerfs du corps  
 „ estans foulez & les membres languides, il faut  
 „ par necessité que le Chef se resente de l'indi-  
 „ sposition, tout ainsi que le Chef malade, les  
 „ membres le sont aussi.

Vous voyez par ce discours, Messieurs,  
 comme le mal s'est enuieilly, & comme ce  
 n'est d'aujourd'huy que le Tiers Estat n'est  
 pas moins detraqué que les autres Ordres.  
 La cause à mon aduis en procede, de ce que  
 nul ne se veut renfermer dans les limites de sa  
 premiere condition. Chacun veut en fin hu-  
 mer sa part des vapeurs du siecle, & de petit  
 compagnon se faire grand s'il peut. Car de  
 toutes les folies nulle n'esgale la demengeai-  
 son que plusieurs ont de faire autre mestier &  
 profession que celle où la nature les appelle, &  
 où leurs peres ont esté nourris & esleuez. Tel  
 enfant seroit tres-bon laboureur & tres-bon  
 marchand qu'on fait estudier. Estude qui ne  
 le rend le plus souuent pas plus homme de  
 bien, ains seulement plus fin, plus rusé &  
 cauteleux pour ronger tout un village de chi-  
 cane & de plaiderie. La Republique a un

notable interest en cest abus, parce que luy  
ostant les deux mamelles qui l'alaiçtent, le  
trafic & le labourage, c'est la conduire com-  
me par la main à sa ruine & subuersion, ne  
plus ne moins que s'il y auoit en vn corps vne  
partie qui tirast toute la substance & l'aliment  
à soy, les autres secheroient de langueur. Car  
depuis qu'en vn Estat il y a des personnes qui  
deuorent tout, & que les autres cessent par  
impuissance de fournir à leur entretenement  
la desolation en est ineuitable. A quoy donc  
ceste effrence multitude d'estudians, qui ne  
sont la pluspart gens de lettres que de robbe  
& de nom, ne les apprenans, & qui pis est, ne  
les voulans sçauoir, que comme vn mestier  
pour attraper du bien, non pour s'en rendre  
plus vertueux, ny plus consommez en la co-  
gnoissance des arts & des sciences. La France  
voit les fruiçts de l'estude de ces gens là, les-  
quels semblables à ces victimes, que dit Plu-  
tarque, n'ont que la langue & le ventre. Cet-  
te legere teinture qu'ils ont des lettres ne les  
fait qu'enorgueillir, tel s'imaginant d'estre  
habile homme en Grec & en Latin, qui ne  
sera pourtant qu'un Butor en François. Cer-  
tes l'Estat vaut moins, & est tant plus foible,  
où il y en a cent pour vn de ceste profession.  
De là vient que les villes se remplissent de luxe,  
d'oisiueté, le labourage des champs, l'ancien  
exercice de vos peres & de tout gaing le plus  
innocent estant abandonné. De là vient en  
fin la ruine des familles, lesquelles exposans  
tout leur auoir à la montre & à l'apparence,

se trouueat enteloppées dans la misere, dans la pauvreté au premier desastre public qui leur tombe sur la teste. Car qu'une petite guerre ciuile, ou seulement vne contagion de six mois suruienne, il faut laisser meubles, habits, bagues & ioyaux pour moitié moins que de ce qu'ils coustent, sans que l'Office qu'ils ont acheté à si haut prix les secoure au besoin. Ietay les ordures & saletez où quelquesfois les familles se prostituent, mesme en pleine paix, pour n'auoir pas dequoy fournir largement à la depense qu'on a commencee. De là on voit la pudicité d'une fille exposee pour en auoir, n'y ayant rien qu'on ne fasse auant que de raualer de train & de depense. De là naissent les paillardises, les adulteres & les cocuages de nostre siecle. De là viennent les banqueroutes, les decrets d'heritage, les fuites honteuses hors du Royaume, ou les miseres d'une prison perpetuelle. Finalement, comme on dit que Pompee estât en chemin pour penetrer iusques au pais de Hyrcanie, fut contraint de s'en retirer arriere pour la grãde multitude de serpens venimeux qu'il y trouua. De mesme la crainte que i'ay qu'au plus ie m'engagerois à depeindre les mœurs d'utiers Estat, tant plus i'y trouuerois de vice & de corruption, fait que i'en quitteray le discours, pour coniurer tout ensemble les trois Ordres de remedier à ceste misere publique, & d'y apporter la reformation que la France se promet d'une assemblee si solennelle qu'est le corps des Estats Generaux.

## S E C O N D E P A R T I E.



E n'ay , MESSIEURS , estendu mon discours iusques icy que sur le mal qui s'est glissé entre vos Ordres, soit par negligence, ou par vn destin commun à toutes Republiques , qui est de ne demeurer iamais en vn mesme degré de perfection , ressemblans à ce lac de Lucanie, duquel l'eau deuient douce & puis salee. Comme on lit aussi qu'un Gymnosophiste ne voulut entrer en propos avec le disciple de Diogenes qu'il n'eust despoüillé ses habillemens, pour ouyr ses paroles tout nud: i'ay de mesme estimé que sans flaterie, il vous falloit représenter naïfvement & tout à nud l'estat des choses, le remede estant bien plus facile là où le mal est visible & cogneu. Ce n'est pas que si i'eusse entrepris de louer ce qu'il y a de louable aux personnes particulieres, que ie n'eusse eu vn champ assez ample, tant il y a aujourd'huy bon nombre en France de personnages rares en pieté, en iustice, en sçauoir, en valeur, en intégrité de vie & de mœurs, lesquels gémissent de voir ceste mesme la France gisante au liest comme

vn malade qui implore le secours du Medecin. Mais puisque vous n'estes assemblez, Messieurs, que pour reformer ce qui est depraué, i'ay creu que vous auez tous l'ame si candide & si genereuse, que vous ne prendrez en nulle mauuaise part, que ie me sois arresté à decrier seulement le vice & l'abus duquel vous sçaurez par vostre prudence & par vos sages aduis si vtilement guerir le corps de l'Estat, comme d'une apostume qui y est suruenüe, qu'on pourra dire en nos iours & à vostre gloire, que des mauuaises mœurs sont néées les bonnes Loix. C'est aussi à cest effect que leurs Maiestez vous ont conuoquez, ayans tousiours recogneu le fruiet que telles assemblées apportent à ce Royaume, vos trois Ordres estant à la France ce que ces trois esprits animaux, vitaux & naturels sont au corps humain. Ceste harmonie est proprement celle qui maintient la vie de l'homme, chacun des trois faisant la fonction à laquelle il est destiné. Aussi encores que vous ne soyez pas tous esgaux en rang ny en qualité, si est-ce que par le temperament qui se fait des trois Ordres, comme de trois Elemens, l'estat en est maintenu sous l'autorité du Roy, qui est vraiment l'ame qui le viuifie, nul membre ne pouuant agir au corps de la republique que sous le mouuement du Chef qui le conduit & regit comme le sage Pilote gouuerne son vaisseau.

C'est là, Messieurs, l'ancienne forme avec laquelle



laquelle cette Monarchie a ietté les premiers fondemens de son gouuernement, & sans laquelle nous tóberions en vn Cahos & en vne confusion deplorable. Arriere donc le fatras des opinions d'un certain Polytique, qui enuieille dans l'heresie, ne peut non plus souffrir de puissance Souueraine aux Roys, que la doctrine de Geneue laisse de pouuoir & de iurisdiction au Pape sur le regime spirituel de nos ames. Car qui voudroit s'arrester aux pernicieuses maximes de ce nouveau reformateur il faudroit tout renuerser, & voir la France reduite à la plus miserable Anarchie qui ait iamais esté au monde. Premièrement il dit que les Ecclesiastiques aux Estats Generaux sont hors de leur element & de leur corps naturel. Item, Nous soustenons que quand ceux du Clergé, venant aux Estats Generaux du Royaume, s'intitulent l'Eglise, c'est vn vice de langage intolerable, aussi bien que c'est vn attentat de faict contre toute raison naturelle & ciuile, & grandement punissable, quãd ils presument sous cetiltre d'y acquerir rang & y faire vn troisieme membre polytique. Item, Nous repliquons donc que tout considéré, les gens du Clergé, entant qu'ils sont Ecclesiastiques, ne sont necessaires ny propres pour auoir rang, presence ny suffrages aux estats Generaux d'un Royaume, ou autre republique ou estat ciuil, ny pour le regard des personnes qui y contiennent & s'y assemblent, ny encores pour les affaires qui

*En la Monarchie Aristodemocratique de Louys de Mayenne Turquet.*

*Lib. 5. fol. 305 in marg.*

*Lib. 5. fol. 307.*

*Lib. 5. fol.*

*313.*

„ s'y examinent & decident, & moins pour leur  
 „ capacité en iceux, parce que là ne se doit mou-  
 „ uoir question de doctrine euangelique, ny de  
 „ la discipline religieuse & immuable de la mai-  
 „ son de Dieu, qui sont matieres appartenantes  
 „ aux Colloques & Synodes ecclesiastiques, &  
 „ que tout ce qui s'y manie est temporel, & ne  
 „ regarde l'eglise que de biais. Item, La diui-  
 „ sion de la Noblesse d'avec le peuple a corrom-  
 „ pu la forme des Estats generaux. Item, Il ne  
 „ faut point dire qu'aux Estats Generaux l'on  
 „ voye des deputez, dont les vns representent la  
 „ Noblesse à part, & les autres le peuple non  
 „ Noble. Cela ne se peut faire sans absurdité:  
 „ quoy qu'il se pratique aujourd'huy là où les  
 „ Estats semblent auoir quelque vlsage, &c.  
 „ Apres auoir aussi dit que l'ordre de Noblesse  
 „ bien prise est pour certain eminent par dessus  
 „ celui du peuple, il ne peut toutesfois luy  
 „ souffrir ce rang aux Estats, disant, que possible  
 „ il y a moins de raison de faire montre de cette  
 „ difference de Noblesse & de Roture aux Estats  
 „ Generaux qu'en autre endroit: ce qui sem-  
 „ blera à plusieurs vn paradoxe fort estrange  
 „ lequel neantmoins est tres-veritable, &c. et  
 „ pour nous faire trouuer tous d'aussi bonne  
 „ maison les vns que les autres, il dit ailleurs  
 „ qu'aux Estats tous paroissent Nobles. De sor-  
 „ te qu'ayant ainsi rauale ces deux premiers Or-  
 „ dres, il nous fait assez voir à quel but il vise,  
 „ qui est d'eneruer & d'affoiblir tant qu'en luy  
 „ est, l'autorité royale, nous voulant faire

Lib. 6. fol.  
 324. in  
 marg.

Lib. 5 fol. 311

Lib. 6 fol. 325

Ibid fol. 325  
 in marg.

accroire que le Souuerain n'est pas absolu. Item, Les rois sont subjects à la censure de leurs estats. Car quoy que sçachent dire au cōtraire les flateurs, ce corps retient tousiours le droict de Souueraineté en propriété & directe Seigneurie, tant qu'il consiste & demeure debout. Il veut aussi que les estats soient vn Senat Souuerain & Iuges absolus avec le roy, lequel il veut bien y presider, mais avec moderation de sa puissance, pour représenter certaine egalité ciuile, &c.

Lib. 1. fol. 39.

in marg.

Lib. 2. fol. 40

Ibid. lib. 5.

fol. 310.

Vous voyez, Messieurs, la bonne doctrine de ce beau Liure, dédié par consequent aux estats du pais bas, que l'Autheur a prins pour Parrains, comme fauorables protecteurs & conseruateurs des Monarchies. Vous voyez, dy-je, comme ce bon escholier a profité en l'eschole de son Maistre Calvin, qui luy a appris que destrois sortes des gouuernement, celle qui tient le peuple en liberté est la plus à priser, & que l'espece de superiorité la plus passable & la plus seure est que plusieurs gouuernent. Ioignez à l'opinion de Calvin la remarque qu'un docte homme & zélé au bien public a faite de quelques-uns de nos Catholiques, qui au preiudice des droicts du roy & de la couronne, tiennent que le gouuernement d'un Senat Aristocratique est le plus doux, le plus libre & le plus parfait estat qui se puisse imaginer. Vn autre de cette trempe dit aussi que le roy n'est par maniere de dire, qu'un simple administrateur du public. Si

,, Instit. lib.

,, 4. cap. 20.

,, sect. 8.

,,

,,

,,

Le sieur des Esclauoles.

Plaid. de la Martelrie.

pag. 36. de la 2. impress.

Pasquier au

Pour parler

du Prince.

*En son Pre-  
sent Royal.*

*Art. 3.*

bien que de toutesces pieces ramassées, il s'en pourroit dresser vn tres-venerable Consistoire à Charenton, où Chauffetiers, Maçons, Diacres, Surueillans & ministres sont peslemelle, & en pareil degré d'honneur: Mais vous, messieurs, qui auez tousiours respiré l'obeissance & la reuerence que les bons François doiuent à la royauté, iugez bien que ces malheureuses & damnables maximes ne visent, comme i'ay desia dit, qu'à l'establissement d'une pure Anarchie, ces ames populaires se promettans d'auoir meilleur marché de la monarchie temporelle des rois & de l'Empire spirituel du Pape, quand ils auront renuersé ces deux colonnes qui les soustiennent, le Clergé & la Noblesse. C'est aussi ce que le Serenissime roy de la grande Bretagne reprochoit aux Caluinistes d'escoffe, *point d'Euesque, point de Roy*, parce que du gouuernement Ecclesiastique ils le tirent en exemple pour l'estat polytique. Le Docteur Richer tient bien aussi contre ce qu'il a appris de ses maistre en Sorbonne, que le regime Aristocratique est le meilleur de tous, & le plus conuenable à la nature.

Puisque vous estes donc maintenant aux pieds du Roy en qualité de tres-humbles subjects & de tres-humbles supplians, pour recevoir ses commandemens sur ce qui regarde la reformation de l'Estat, il ne faut point douter que vous n'ayez tous vn vif ressentiment de l'obligation que la France a à la Royne, de ce

qu'elle a si heureusement gouverné, qu'on luy peut attribuer la louange que Phocion se donnoit, d'auoir si bien conduit sa Republique, que durant son administration les Atheniens n'auoient eü autres sepultures que celles de leurs Peres. Car la France, graces à Dieu, a esté si pacifique durant la Regence de cette grande Princesse, qu'il n'y a eu ny trouble ny guerre, où il se soit espandu vne seule goutte de sang, les corps des François n'ayans esté la pasture des Vautours ny des Corbeaux dans les carnages des batailles. Et qui plus est, comme on lit que Carthage estant debellée, nul ne tint plus à deshonneur d'estre vaincu: De mesme la Royne ayant en ce glorieux voyage rangé à leur deuoir des Prouinces toutes entieres, il ne faut pas craindre qu'il y ait aucun particulier qui ose à l'aduenir, troubler nostre repos. Vous voyez en fin que comme vne seconde Blanche Mere de saint Louys, elle a maintenu l'Estat en sa splendeur. Vous voyez comme elle a continué, voire grandement augmenté les gratifications dont le feu Roy recognoissoit ses seruiteurs, s'estant parforcee autant qu'il luy a esté possible de contenter vn chacun, & de recueillir ceux à qui ce bon Roy n'auoit encores fait sentir que l'esperance de ses biens faicts. Et quoy que sa Maiesté y ait procedé à bonne intention, nous voyons neantmoins qu'elle n'en est pas loüee d'vn chacun: Mais on peut dire à ces esprits chagrins, ce que

l'Orateur Demades respondit à ceux qui le blasmoient de ce qu'il faisoit quelquesfois des choses derogeantes à la dignité de sa ville & contraires à son naturel, dont s'excusant, il leur disoit qu'on luy deuoit pardonner s'il le faisoit ainsi, parce qu'il n'auoit qu'à gouverner les reliques du naufrage de sa patrie: La Royne ayant aussi à regir l'Estat, qui en vne minorité se trouuoit plein de bonnes & mauuaises humeurs, il luy a esté besoin d'une grande prudence pour contenir vn chacun, ayant quelquesfois esté necessaire & comme ineuitable, de donner largement aux vns pour les obliger dauantage à continuer leurs seruices de bien en mieux, & aux autres, pour les retenir de mal faire comme Lyons appriuoisez. Je vous accorde qu'il y a force pensions, & suis avec vous, que tel en a vne bien grosse qui à peine en merite le quart: Mais confidez, ie vous supplie, auquel des deux le peuple eust plus gaigné, ou aux rauages & desolations d'une guerre ciuile, qu'excitent quelquesfois les mal-contens d'un Estat, ou aux pensions excessiues qu'on donne à plusieurs, lesquels par ce moyen viuent en paix dans le Royaume, se contenant en obeissance aupres du prince, fortifient son autorité, & mesme baillent d'une main ce qu'on leur donne de l'autre. Car où va & retourne cét argent que le Roy distribué à ses subiects? Le peuple, l'Artisan, le Marchand ne s'en preualent-ils pas? Pensez-vous qu'il y ait Couttisan qui

au bout de l'an fasse espargne de sa pension? Tel en parle qui ne sçait que c'est. Si vn Gentilhomme qu'on veut obliger d'estre d'ordinaire aupres de leurs Majestez n'a qu'une simple pension pour y viure, asseurez vous qu'il n'y fait que rouler, soit pour la grande depense de la Cour, ou pour la longueur du payement que ces Messieurs de l'Espargne ne baillent iamais par auance. Mesmes si outre le bien-fait du Roy il a quelque chose du sien, croyez qu'il sera estimé fort bon mesnager, si en mangeant sa pension & son reuenu il ne s'engage encores sur son credit.

Or sur ce murmure qu'on fait des pensiõs, & pour satisfaire à certains tribuns du peuple, qui s'imaginent qu'il ny a felicité que pour ceux *Flor. lib. i.* qui en ont, ie leur diray qu'un iour à Rome *cap. 23.* le peuple se mutinant contre les riches, vn bon Citoyen les rendit capables de raison par ceste fable. Vn iour, leur disoit-il, les membres du corps se plainquirent entre eux du bon temps qu'auoit le ventre, disans qu'ils trauiilloient tousiours, mais que luy seul viuoit sans rien faire, & pourtant se resolurent de se separer de luy, & faire bande à part: Mais se voyans puis apres maigres & languissans, sans nourriture quelconque, ils le rechercherent d'amitié, iugeans bien qu'ils n'estoient soustenus que de la substance de la viande dont il les arrousoit, comme par des ruisseaux qui deriuoient de luy. Si le peuple de la France aussi, & notamment celuy de Paris, perdrait le gain que

luy apporte la Noblesse entretenuë de son Roy, i'estime qu'il ne se sentiroit pas fort obligé à ceux qui voudroient apporter vne si seuerre reformation, que le Roy demeurant fort mal accompagné, chacun se retirast en sa maison, sans se soucier d'employer son argent aux bagatelles & babioles de la gallerie du Palais. Ce n'est pas, Messieurs, que le Roy ne desirast tres-volontiers faire du teston ce qu'à peine il fait de l'escu : Mais estant chargé, comme il est, d'une grande depense, soit pour la solde de sa gendarmerie, soit pour la garde & fortification de ses villes de frontiere, soit pour le payement des debtes de la Couronne & gages de ses Officiers, soit pour s'acquiter des rentes qu'il doit à ses pauvres subiects, soit pour entretenir non pas la splendeur, ny le luxe, mais la simple depense de sa maison & de celle de la Roynie, de Monsieur & de Mesdames, soit pour l'entretènement de ses Ambassadeurs ordinaires & extraordinaires vers les princes Estrangers, soit pour recompenser & gratifier les seruiteurs du feu Roy son pere & les siens, soit mesme pour faire quelque peu d'espargne: Il n'est pas possible, Messieurs, de satisfaire à tout cela par de simples souspirs & haussemens d'espaules de la foule & misere du peuple. Car puisque le Souuerain est obligé de proteger l'Estat & de n'espargner sa propre vie pour le salut de ses subiects, eux doiuent aussi mutuellement & au reciproque, contribuer tout ce qu'ils  
peuvent



peuvent de leur labeur & de leur substance, à ce que le Prince ait toujours de quoy vanger l'iniure & l'oppression de son peuple, le maintenant en paix & en tranquillité. Mais, diront quelques Censeurs, on ne leuoit pas autrefois tant d'argent. Cela est vray, autrefois l'argent estoit plus cher en France qu'il n'est pas auourd'huy, & nos Peres faisoient plus d'un Carolus, qu'on ne peut faire maintenant d'un quart d'escu. Autrefois, *remarque nostre Hystoire*, Philippes le Bel ne constituoit par contract de mariage, aux enfans de Louÿs Hutin son fils, que vingt mille liures d'apanage, & Elizabeth de France sa fille, mariée en Angleterre, n'eut que douze mille liures de douaire. Charles V. dit le Sage, n'accorda à Louÿs de France son fils que douze mille liures d'apanage, & quarante mille liures, vne fois payé pour les mettre en Estat. Ce mesme Roy, comprins son Domaine, ne leuoit par an que trois cens mille liures, & creut d'auoir haussé grandement le mariage des filles de France, que de leur constituer vingt mille escus. Pierre de France se plaignant que son apanage estoit petit, le Roy S. Louÿs son Pere luy haussa de deux mille liures de rente en assiette. En ce temps-là aussi il y auoit des Enfans de France qui se contentoient d'un simple Euesché, voire de moindres dignitez en l'Eglise. Or qui voudroit rapporter auourd'huy toutes choses à ce pied, ne seroit-ce pas se rendre ridicule ?

*Le sieur  
du Tillet.*

Quiconque nous voudroit rager en cet estat: ceferoit autant que qui voudroit marier les laides de l'argent des belles, ou faire comme Agis, qui voulant reduire tout à l'esgalité ancienne, fit apporter toutes les obligations qu'ilietta au feu, disant qu'il n'auoit iamais veu vn si beau feu. Vne chose est faisable en vn siecle qui est impossible en l'autre.

Ce n'est pas que le Roy ne vueille de tres-bon cœur soulager ses peuples, & ouuir l'oreille à leurs plaintes. Car si l'Empereur Tybere ordōna que l'esclauē qui auroit recours à son image fust en seureté, combien plus de grace, de faueur & de support doiuent trouuer des subjects libres & Chrestiens aux pieds de leur Roy Tres-Chrestien, auquel ils recourent, non cōme Esclauēs à leur Seigneur, mais comme enfans à leur Pere? Quoy que les meschās aussi sçachent calomnier du gouuernemēt de l'Estat, depuis le decez du grand HENRY, si est-ce que les Ministres du Roy son fils ont Dieu & les hommes vuides de passion pour tesmoins, qu'ils ont tousiours procuré par leurs bons aduis & conseils le soulagement du peuple. Car il est tres-certain qu'il a esté deschargé de plus de quatre cens mille liures de tailles chacune année, outre le rabais des gabelles, le peuple ayant auourd'huy le sel à beaucoup meilleur marché qu'il n'auoit. Et si les pensions ont esté augmentées, les fermes du Roy sont aussi rehaussées, plusieurs autres dépenses ayans celle, comme

entre-autres celles des bastimens. De maniere qu'il est facile de iustifier, que depuis la perte deplorable du feu Roy, les finances de sa Majesté ont esté administrées avec autant de l'egalité qu'elles furent oncques; ce digne Personnage à qui la Roynes en a commis le Contrerolle general s'en estant acquité avec tant de candeur & d'innocence, qu'on ne pourroit pas, sans vne insigne calomnie, luy imputer aucune maluersation en l'exercice de sa charge. Car si les Ephores de Lacedemone condamnerent à l'amende Agefilaus, parce qu'il possedoit seul les cœurs de tous, cet homme de bien aussi ne peut estre blasmé des langues mesdisantes que de ce que sa vertu & sa preud'homme est en bonne odeur à tous les François qui ayment vraiment la Religion & l'Estat, puis que ses travaux ne butent aussi qu'à la glorieuse conuersation des deux. S'il y en a d'autres qui en des charges particulieres ayent administré les mesmes finances, j'ay si bonne opinion de leur loyauté, que i'estime qu'il n'y a nul d'eux qui n'expose volontiers ses actions au iour, qui ne les soubmette à l'examen de iuges equitables, & qui sçachent discerner entre lepre & lepre, c'est à dire qui n'ignorent pas que c'est que d'une ligne de cōpte, parce que quelquesfois l'insuffisance & incapacité d'un iuge qui n'aura pas esté nourry à la pratique ny au maniemēt des finances, exagere ou relasche trop les choses. Les Parlemens & les Chambres des Comptes estans

*Monsieur  
le President  
Jeannin.*

donc les Iuges naturels & legitimes des Cōptables, ce doit estre à ces Lumieres de faire clairement voir à la France ce qui aura esté de bien ou de mal administré aux finances du Roy, puisque vous desirez si ardamment qu'on en face la recherche.

Pouruoians aussi à cette monstrueuse venalité d'offices, vous aurez toutesfois à considerer, en cas qu'on ne puisse trouuer sans la foule du peuple vn iuste remplacement des parties catuelles du Roy, si ne sera pas meilleur de souffrir le droict annuel pour quelque temps, & iusqu'à ce que le Prince y puisse pouruoir au contentement de tous, & sans vn si notable deperissement de ses finances, veu mesme que cette sorte de tribut est volontaire, nul Officier n'y estant forcé ny contraint. Si ne pouuans mieux, cela à estre toleré, au moins est-il à desirer qu'on tempere l'encherre des Offices, d'autant que par ce grand excez qui y est suruenu, il n'y a que ceux qui ont la bourse mieux garnie qui en peuuent approcher, & qui par ce moyen excluans quelquesfois les plus vertueux & les plus merittans, sont eux-mesmes contraints de reuendre chèrement au pauvre peuple ce qu'ils ont acheté à si haut prix. Car la crainte qu'on a que la corruptiō ne se glisse aussi bien dans la faueur que chacun recerchera auprès du Prince pour auoir des charges gratis, fait plus desirer qu'on achete les Offices de sa Majesté, que non point des Courtisans, lesquels

sans se soucier de suffisance ou d'incapacité, n'auroit autre affection que de facquerir des Creatures, & de les fourrer dans les Compagnies, pour y favoriser plustost leurs affaires particulieres, que celles du public. Chose où le Roy auroit vn notable interest, l'experience nous ayant fait voir que les Officiers, qui ne dépendoient que du Souuerain, ont esté cōme autant de garnisons dans toutes les villes du Royaume, pour contenir le peuple en deuoir, & pour à toutes occasiōs y faire le seruice du Roy, se sentans obligerz à la perpetuelle manutention de la Monarchie, tant par vn deuoir naturel que par l'interest de leurs fortunes particulieres, qui les y tient attachez. La longueur des procez, & ce nombre effrené de gens qui ne viuent que des noïses & des débats d'autrui, estant aussi vne chose espouuentable, les cris du peuple en montans iusqu'au Ciel, ce sera à vostre prudence d'y faire telles remonstrances que vous iugerez necessaires au bien de l'Estat, & au soulagement du public, aduisant sur tout à ce que cet abus des sollicitations mendrées & recherchées cesse, & que les Iuges les rejettans, ils n'admettēt que les parties seules à la recommandation de leurs affaires, encores que le meilleur seroit qu'ils ne les cogneussent par autre nom & qualité que de simple demandeur & de defendeur.

Le luxe & la profusion estant vne des pestes qui corrompt & infecte l'Estat, vous aurez,

Messieurs, à y donner ordre avec non moins de soing qu'à tout autre abus. Le desbordement y est si grand, qu'un homme qu'on estime estre riche de cent mille escus à encore peine à viure. Car l'Office en emportant vne bone partie, vne maison de plaisirs au chaps, vn autre dans la ville, avec la somptuosité des meubles par dessus le rang & la condition du personnage, tenas lien du reste de son bien, le reuenue net & liquide qui en promet est neantmoins si petit, qu'à peine peut-il les trois quarts de l'année soustenir la despense excessive de la table, du train & des habits sans compter le ieu & les festins extraordinaires. Si bien que le Pere fongageant pour paroistre aux yeux du monde, ce qu'il n'est pas, la succession s'en trouue si mineuse, que les enfans ne la recueillent le plus souuent que par benefice d'inuetaire. Plinedit qu'il y a en certains pais des viperes qui font mourir en riâc ceux qui en sont piquez. Le mesme arrive à ces Messieurs, qui dans les delices & dans le luxe mangent & consomment leur bien. Les Romains pouruoient autât à cela qu'à nulle autre chose qui concernant le bien de leur Republique, le Censeur condamnant à l'amende celui qui auoit seulement chez luy dix ou douze marcs de vaisselle d'argent, encores qu'il fust Sénateur. Aussi est ce chose honteuse de voir parmy nous de simples Clercs, des Cōmis, des Secretaires, voire des Vallers de Chambre porter de mesmes habits que les

plus qualifiez Seigneurs de la Cour, les Peres de ces gens-là n'ayans pas quelquesfois de quoy le vestir de simple bure. Ce desordre fait que tout est confondu, & qu'à l'apparence il n'y a plus de distinction de Maître à Valet. Cela merite vn reglement.

Estant aussi chose grandement necessaire à vn Estat, de pouruoir que les Vagabons & Faineants, sans adueu ne cognoissance battent le paué des bonnes villes, n'y viuans que de proye, que de brelan & d'afront, vous en sçaurez représenter le mal au Roy. & empêcher que tels corbeaux ne deuorēt la substance de ceux qui gaignent le pain à la sueur de leur front, telles gens oïsans mesme la liberté d'aller à vne heure de nuict par les rues, les villes, pour peuplées qu'elles soient, n'estans pas plus seurs que le coing d'un bois remply de brigands.

Et comme ce Capitaine Romain disoit qu'il ne falloit pas que mesmes les bestes sauvages de l'Afrique demeurassent sans esprouuer les forces des Romains, donnant quelques iours à chasser aux Tygres & aux Lyons: j'estime aussi, Messieurs, à fin que tout le resente de vostre reformation, que l'exemple de la pudicité estant vne des plus grandes benedictions qui sçauroiēt arriuer à vn Royaume bien policé, vous remettiez à Messieurs les Deputez de Paris, de pouruoir à ce que cette grande ville (qui doit seruir comme de miroir à toute la France) soit purgée d'une

ordure qui luy est à honte & en scandale, n'y ayant presque cartier où au veu & au sçeu de tout le monde, il n'y ait vn Bordeaux, les femmes prostituées à ce mestier n'estant differētes d'habits d'auec les plus honnestes Matrones. De sorte que se fourrans par tout, sans estre recogneuës, il n'y a pudicité qui ne puisse estre tentée, & qui ne coure hazard d'estre corrompue, pour soigneuse qu'en soit la garde. Je laisse à ces Messieurs de considerer, si ne pouuans tout à faict nettoyer leur ville de ces trains, il ne vaudroit pas mieux de les relancer dans quelque coing de ville ou de fauxbourg, à fin que la marque d'infamie qui seroit attribuée au cartier, aidast à les retirer du mal, ou qu'ayant à le continuer, il ne fust pas si cōtagieux qu'il est. Ce que i'en dy n'est pas pour penser introduire les Bordeaux que les Ordonnances de nos Rois ont deffendus: Mais ie le propose pour euitier à de plus grāds inconueniens, parce que tant qu'il n'y aura point de marque publique de la saleté de leur vie, le venin s'en rendra plus commun, & est pour empoisonner beaucoup de familles. Chose qui n'arriue pas aux lieux où tout visiblement ces femmes desbauchées sont recogneuës estre ce qu'elles sont, tant en la difference de l'habit, au marcher par la ville, à la priuation des Compagnies d'honneur, dont elles sont excluses, comme aussi de la sacrée Cōmunion, & de la sepulture en terre sainte, leurs corps estans iettez en lieu prophane, ne leur



ne leur estant non plus permis d'acquiescer rien de propre, ny d'en disposer par testament à qui que ce soit, ains tout ce qu'elles possèdent de meubles est réputé pour confisqué. De sorte que là où seroit la honte & la turpitude du mestier, là seroit la crainte de s'y prostituer, comme l'on ne trouua point de remede plus prompt pour guerir la frenesie de ses filles qui se desesperoient, que d'ordonner par cry public que leurs corps morts seroient exposez nuds à la veüe de tout le monde; ce qui les arresta de si court, que la seule crainte de ce des-honneur leur fit perdre leur rage & leur fureur.

Dauantage, ce n'est pas sans raison que Esope dit que les hommes portent à leur col deux besalles, & que dedans la poche de devant ils mettent les fautes d'autrui, & dedans celle de derriere les leurs propres. Car nous voyons aujourdhuy en France vne iene ne sçay quelle maniere de gens si prompts & si enclins à dire leur aduis de toutes choses, que c'est pitré de les ouïr declamer contre le gouvernement de l'Estat, encores que la plupart d'eux ne sçache pas à demy regir leurs propres familles, y ayant mesme le plus souuent beaucoup à redire à leur vie & à leurs mœurs. C'est en cette Categorie qu'on peut iustement ranger tous ces faiseurs de libelles. Or le public ayant vn notable interest au mal qu'ils sement, au preiudice & au scandale de la Religion & de l'Estat, iene doute point, Messieurs,

que vous n'y ayez esgard, à fin d'establiſſir des Loix si ſeueres, pour reſrener ces eſpris maniaques & enragez, que le monde ne ſoit plus infecté de leurs eſcrits, comme d'un air peſtilent & contagieux.

Si iamais libelle fut insolent, s'en eſt vn, eſclos depuis peu intitulé. *Le Caton François*. Tiltre qu'il emprunte à fauſſes enſeignes ſous le nom d'un Sage. Car ſi ſon authœur auoit ſeulement leu le Caton qu'on monſtre aux eſcholes de vilage, il y auroit appris qu'on ne ſe doit paſſinger de donner aduiſ & conſeil à autrui auant que d'y eſtre appellé: Mais puis que chacun veut faire l'homme d'Eſtat, vous verrez, Meſſieurs, comme ceſtuy-cy s'en acquitte, ne vous eſtant paſſ difficile de reſcognoiſtre d'abord de quelle parroiſſe il eſt.

Son diſcours eſt adreſſé au Roy, & comme vne ſeconde main d'Iſmaël, il donne contre tous. Il repreſente à ſa Maieſté les deſordres de la France, non tant pour plaindre le mal, ou pour y remedier, que pour concilier de la hayne aux perſonnes particulieres. Il dit qu'il  
 “ y a en la Religion, impieté, ſuperſtition, abus.  
 “ Es Paſteurs, ſimonie, ſacrilege, auarice, ambition, deſbauche, nul ſoin des troupeaux à  
 “ eux commis. En Juſtice corruption, point de  
 “ chaſtiment des coupables. Es plaintes des oppreſſez, meſpris & moquerie. Nul ſoin d'affaires publicques, que pour les diſpoſer au  
 “ train de paſſions particulieres des Miniſtres,  
 “ &c. Les finances mal reglées & prodiguées.

Que les Ministres ne se seruent de la bonté & facilité de la Royne sa mere, que pour cou- uerture à leur conubitise & domination. Que sa minorité a alteré plusieurs choses à l'entre- tenement de l'ordre, par la licence que se donnent ceux qui ont en main, sous l'autorité de sa Majesté, le maniment des affaires. Point d'amour de la patrie, ains vn travail continuel pour diuiser les subjects de l'Estat, & nourrir partialité entre-eux, pour rallumer le feu esteint des guerres ciuiles. Il dit qu'il est à craindre qu'on ne vueille destourner le Roy des occupations serieuses pour le ranger, ou à ne s'entremettre de rien du tout, ou à s'occuper a des choses inutiles & friuoles, afin d'auoir tousiours en main la direction de toutes choses, & faire les Rois. Qu'on craint quel'artifice de ceux qui veulent pescher en eau trouble, ne tasche par tout effort à diuertir le Roy des occupations dignes de sa Majesté, afin de n'estre esclairez de son Soleil.

Ainsi ce discours mordant & iniurieux, dit beaucoup & ne prouue rien, estant bien facile par ce moyen, de calomnier l'innocence la plus cogneüe. S'il y a quelque grain de sagesse en ce Caton, ie ne la trouue qu'en ce qu'il a teul le nom de son hoste au frontispice de ce bel ouurage. Certes qui voudroit excuser la France, comme vn corps exempt de toute corruption, ce seroit plustost la flatter, que d'en dire franchement la verité: Mais aussi de se figurer vn Estat si depraué, & où

tout soit renuersé, c'est faire tort à la Royne, & aux Ministres qui l'ont si fidellement assistée depuis le decez du feu Roy, estant ceux mesmes desquels ce grand Monarque s'est tousiours seruy en ses affaires plus importantes. L'ingratitude est vne trop maunaïse monnoye pour payer les veilles & les trauaux de ces dignes personages, qui auroient sujet de se repentir d'auoir si vrilement seruy, si l'esioüissance interieure de leur conscience, avec le tesmoignage, la loüange & approbation des gens de bien, ne leur estoit vn assez ample theatre, pour demeurer contents & satisfaits en eux-mesmes, avec vn desdain & mespris de la malice, de l'ignorance & aueuglee passion de ces plumes mesdisantes, lesquels semblable aux Cyprés, ne portent fruit quelconque, pour artificiel qu'en soit le discours. Si l'on n'a pas tousiours chastié les coupables, ains qu'au contraire le crime ait esté non seulement pardonné, mais comme recompensé, & que pour cela il se soit espuisé beaucoup de finances, ces beaux Censeurs doiuent considerer qu'en matiere d'Estat on couure & dissimule souuent beaucoup d'actions particulieres pour sauuer tout vn public, ainsi qu'on lit en Plutarque, que Diane laissa brulser son temple en Ephese, estant empresseé à la naissance d'Alexandre. Il n'y a en fin nul des Ministres du Roy qui ne desirast tres-volontiers que sa Majesté fust desia si capable de conduire elle-mesme son Estat, que chacun

d'eux se peult retirer, & acheuer sa courle en repos & en tranquillité, hors du tumulte des affaires publiques; tant s'en faut qu'ils vueillent deslourner la Majesté des occupations serieuses, pour l'amuser à des choses inutiles & frivoles, comme ce calomniateur leur reproche fausement. Tout vient à temps, les esprits qu'on cuide trop tost auancer, se rebuttēt souvent. Le Roy estant esleué de la main d'un Seigneur si accomply, qu'est Monsieur le Marechal de Souuré, il n'y a rien à desirer en sa nourriture, & quoy que son aage ne souffre pas qu'il puisse estre encore cloüé & attaché aux affaires: si est-ce qu'il prend desia vn grand goust à en ouïr parler, n'ignorant point en general ce qui peut servir ou nuire au bien de son seruice. S'il a des plaisirs & esbatemens propres à vn ieune Prince, comme est la chasle, les oyseaux, & autres exercices, nous auons plustost à luy en desirer la continuation, que fil se surchargeoit desia l'esprit du chagrin des affaires. Cela le fait croistre, cela le fortifie & esueille tousiours plus son esprit, lequel est de si bonne trempe, qu'il ne manquera pas, Dieu aydant, de donner à la France tout le fruiet qu'elle en espere, & dont il nous donne desia de bonnes arres.

De dire aussi qu'il n'y a point d'amour de la patrie, & qu'on veut rallumer le feu esteint des guerres ciuiles, les sages deportemens de la Roynemarkent assez ce qui est du soing qu'elle a tousiours eu de maintenir les subjects

du Roy, en concorde & bonne vnion sous la liberté des Edits, lesquels elle fit confirmer à l'entree de sa regence, & mesme le Roy commença par là la premiere action solemnelle de sa Majorité, n'y ayant rien qu'on n'ait supporté auant que d'auoir seulement voulu penser à rompre celien.

„ Nostre Caton voudroit bien qu'on establiss  
 „ vn Censeur, lequel esleué par dessus tous, eust  
 „ pouuoir de corriger les mœurs des Citoyens,  
 „ de changer & déposer tous Magistrats, &c. Ne  
 „ seroit-ce pas là partager la Royauté, qui ne  
 „ souffre point de compagnon non plus que la  
 „ Grece deux Lylanders?

„ Ne voulant mesmes qu'un Parlement en  
 „ France, il dir que le Roy pourroit faire redu-  
 „ ction de tous les Parlemens en vn seul, sous le  
 „ tiltre de Parlement de France, dont le siege  
 „ principal seroit en la ville de Paris, auquel tous  
 „ les affaires generaux & Edits seroient iugez,  
 „ & neantmoins pour la commodité des Pro-  
 „ uinces esloignées, les Officiers souuerains  
 „ qui y sont établis y seroient continuez, aux  
 „ mesmes droicts qu'ils ont à present, sous le  
 „ dit tiltre de Parlement de France, en la cham-  
 „ bre du lieu où ils sont à present ordonnez. De  
 „ sorte que ce nouueau Censeur casse six Cours  
 „ souueraines d'un trait de plume; mais laissant  
 „ les choses en l'estat qu'elles sont, nos Rois y  
 „ ayant veu plus clair que luy, ie serois bien plu-  
 „ tost d'aduis s'il m'estoit loisible de faire le  
 „ Caton, que pour le soulagement du pauvre

peuple, qui vient de cent & de six vingt lieues  
 plaider vn pré, ou vne vigne à Paris, ou esta-  
 blist à Poictiers & à Lyon deux Chambres  
 souveraines, comme deux ruisseaux de iustice,  
 qui dériuoiēt de ceste grosse source du Par-  
 lement de Paris. Or pour prendre les choses *Le sixr*  
 dès leur origine, nostre Histoire nous apprend *du Tillet*  
 que sous les deux premieres lignées de nos *en les*  
 Roys, les grandes causes estoient iugées en *Memoi-*  
 Parlement. En estoit Chef apres le Roy le *res fol.*  
 Comte du Palais. Ledit Parlement suiuoit le *254.*  
 Prince, estoit composé de Prelats, Barons & «  
 Maistres tous domestiques, & non seulement «  
 les Prelats, maintenant Pairs y auoient entrée «  
 & voix, mais tous les Prelats de France qui se «  
 trouuoient à la suite, ou qui estoient mandez, «  
 &c. Ledit Parlement depuis Huë Capet, «  
 composé desdits Prelats, Barons, & Maistres, «  
 a rendu à la suite du Roy la Iustice Souuerai- «  
 ne, iusqu'à Philippes de Valois, qui le fit sta- «  
 ble en la ville capitale en nombre centenaire, «  
 compris les douze Pairs de France, & huiet «  
 Maistres des Requestes. Le Roy Loüys le «  
 ieune, l'an mil cent soixante & dix-neuf, don- «  
 nant à l'Eglise de Reims la prerogative, de «  
 sacrer & couronner les Roys, auparauant de- «  
 batue, crea lesdits douze Pairs pour ledit sa- «  
 cre & couronnement, & pour iuger avec le «  
 Roy les grandes causes audit Parlement, le- «  
 quel, pour ce qu'ils ont priuilege de n'estre «  
 iugez ailleurs de leur honneur & estat, est «  
 appelé la Cour des Pairs, & eux la Cour des «

*Lib. 2* " Pais de France. Depuis le Roy Charles VII.  
*de l'e* " avant reduit la Guienne & le Languedoc en  
*stat* " son obeïssance, echipsa du Parlement de Paris  
*des af-* " quelque Prouince du bas Languedoc, & vne  
*fares* " parrie du pais d'Auvergne, & les mit sous le  
*de Frâ* " Parlement de Tolose. Puis fit celuy de Bor-  
*ce.* " deaux, & Loüys XI. institua celuy de Greno-  
 " ble en Dauphiné, & de Dijon en Bourgon-  
 " gne, & Loüys XII. fit celuy d'Aix en Prouen-  
 " ce, & celuy de Roüen, qui auparauant n'estoit  
 " qu'un Elchiquier, & celuy de Bretagne a esté  
 " estably depuis quinze ans. Mais concédant,  
 " comme il est tres-veritable, que celuy de Paris  
 " est le plus grand & le plus venerable de tous,  
 " comme premier & collateral de nos Roys,  
 " chacun d'eux neantmoins, sans rien innouer  
 " demeurera (n'en desplaie à nostre Caton) au  
 " rang & en l'autorité en laquelle il a pleu à nos  
 " Rois del'eriger.

Cedonneur d'aduis dit pour raison, que le  
 Parlemēt de Paris ayant à verifier seul les Edits  
 du Roy, sa Majesté seroit obeye generalement  
 par toutes les Prouinces de son Estat, & aussi  
 bien à Tolose qu'à Paris, &c. Vous iugez  
 bien, Messieurs, où luy tient l'encloüüre, en  
 ce qu'il nomme Tolose entre autres. Mais la  
 raison qu'il apporte n'est pas assez considera-  
 ble pour causer vn si grand changement, &  
 pour despoüiller des Cours Souueraines de  
 leur dignité, lesquelles ne cedent en zele au  
 Parlement de Paris enuers la Religion &  
 l'Estat. Car pour ce qui est de l'autorité du  
 Roy,



Roy, ou la verification de ses Edicts, il la  
sçaura tousiours faire valoir si absoluëment,  
que les autres Parlemens, non plus que celuy  
de Paris, ne resisteront iamais à ses comman-  
demens. Et quand ils le feroient, il leur sçau-  
ra tenir le langage que fit le Roy Charles IX. *En l'an*  
*sur mesme sujet. Vous auez, disoit-il à Mes-* 1573.  
*sieurs de la Cour de Parlement de Paris,* enten-  
du ma volonté, & comme ien'ay fait cette  
ordonnance de ma volonté seule, ny de celle  
de la Roynema mere, encores que ien'eusse  
à vous en rendre compte, pour estre vostre  
Roy & choses que les autres n'ont accoustu-  
mé: Mais pour ce coup ie l'ay voulu faire.  
Aussi ie vous veux dire, à fin que ne conti-  
nuez plus à faire comme auez accoustmé en  
ma Minorité, de vous mesler de ce qui ne  
vous appartient & ne deuez, & qu'à cette  
heure que ie suis en ma maiorité, ie ne veux  
plus que vous vous mesliez que de faire bon-  
ne & briefue Iustice à mes subjects. Car les  
Rois mes predecesseurs ne vous ont mis au  
lieu où vous estes tous que pour cet effect,  
à fin que leur conscience en fust deschargée  
deuant Dieu, & que leurs subjects ne ves-  
quissent en plus de seureté sous leur obeissan-  
ce, & non pour vous faire mes Tuteurs &  
Protecteurs du Royaume, ny conseruateurs  
de ma ville de Paris. Car vous vous estes fait  
accoire iusques icy qu'estiez tout cela. Et ie  
ne vous veux plus laisser en cet erreur: Mais  
vous commande, qu'ainsi que du temps des

„ Rois mes Pere & grand Pere, n'auiez accou-  
 „ stumé de vous mesler que de la Iustice, que  
 „ d'oresnauant ne vous mesliez d'autre chose.  
 „ Et quand ie vous cōmanderay quelque cho-  
 „ se, si y trouuez aucune difficulté pour ne l'en-  
 „ tendre, ie trouueray tousiours bon que m'en  
 „ fassiez remonstrance cōme souliez faire aux  
 „ Rois mes predecesseurs, & non comme mes  
 „ gouuerneurs, & apres les auoir faites ayant  
 „ ouy ma volōté, sans plus de rephique y obeir.  
 „ Et si faites ainsi, vous me trouueriez aussi bon  
 „ Roy en vos endroits qu'en eustes iamais. Et  
 „ faisans cōme auez fait depuis que vous estiez  
 „ fait accroire qu'estiez mes Tuteurs, vous  
 „ trouueriez que vous feray cognoistre que ne  
 „ l'estes point: mais mes seruiteurs & subiects,  
 „ que ie veux qui m'obeissent à ce que ie vous  
 „ commanderay.

Ce Caton apocriphe continuant à se mesler  
 de tout, exhorte fort le Roy de ne donner re-  
 „ pos à son esprit, que les auteurs de l'atten-  
 „ tat de la mort du feu Roy son pere ne soient  
 „ descouuerts, & la chose *dit-il*, sera facile si  
 „ on y procedecourageusement, les indices en  
 „ sont tres-grands, la voix du peuple est la voix  
 „ de Dieu. Et comme si les pauvres peres Iesui-  
 „ tes estoient aucunement coupables d'une si  
 „ horrible meschanceté, il les qualifie Docteurs  
 „ des assassins, & dit qu'il les ont tellement  
 „ appris, que cet apprentissage nous a rauy  
 „ deux de nos Rois de suite. Il adionste que les  
 „ Iesuites sont espies dans l'Estat, & lesquels

par leur impudence & ypocrisie surent les  
maisons & les consciences pour bastir sur  
icelles ce qu'ils iugent seruir à la grandeur de  
ceux qui les mettent en besongne, n'esparg-  
nans pas mesme celle de nos Rois, &c.

Il estoit deffendu en vne certaine Repu-  
blique de ne proposer aucune Loy que la hard  
au col, à fin que si elle estoit iugée inique,  
l'autheur qui la proposeroit en fust puny sur  
le champ: l'estime aussi, Messieurs, que ce  
seroit chose tres-equitable, que ceux qui  
accusent fussent seuerement chastiez, s'ils  
n'auoient de quoy auerer le crime qu'ils im-  
putent à autrui. Cet homme n'est-il pas for-  
cené, n'est-il pas enragé que de représenter  
à ce ieune Prince la chemise sanglante du feu  
Roy son Pere, & de luy mettre deuant les  
yeux vn si tragique spectacle, tel, qu'est la  
souuenance de la mort de ce grand Monar-  
que? Est-il pas meschant de luy faire conce-  
voir cette opinion, que les Auteurs d'un si  
cruel parricide demeurent impunis, sans tou-  
tesfois les y marquer & designer par des cir-  
côstances si visibles qu'on ne les peust reuo-  
quer en doute, à fin que la vengeance en fust  
exemplaire à toute la posterité? Car d'em-  
prunter le pretexte de ceste accusation pour  
blasmer seulement les Iesuites, comme s'ils  
estoiēt cause d'un si grand crime, n'est-ce pas  
se rendre criminel soy-mesme, n'est-ce pas  
estre, non simple calomniateur, mais fils du  
Diable, pere & propagateur de toute calom-

nie ? Or encores que l'innocence se deffende de soy-mesme, si est-ce qu'estant opprimée par les meschans, Dieu luy preste tellement la main, qu'à leur honte & confusion il la fait paroistre ce qu'elle est, à sçauoir tousiours pure & immaculée. C'est cete asseurance qui fait marcher les Iesuites la teste leuee deuant Dieu, & les hommes sans pâlir ny rougir d'une offense dont ils sentent leur ame n'estre nullement chargée, ains meus de commiseration de l'animosité de leurs ennemis, ils prient Dieu de leur donner plus de sens, plus de conscience pour n'oppresser de pauures Religieux qui ne les ont iamais offenze. Il faudroit auoir aussi vne voix d'airain, & vne plume d'acier pour parler & pour escrire incessamment sur des calomnies tant de fois dites, tant de fois refripees par les Heretiques & par leurs adherans. Quiconque en fin considerera la bonne affection que portoit le feu Roy aux Iesuites, les faueurs & les biens-faits qu'ils en receuoient, le besoin qu'ils auoient de la continuelle assistance & protection, iugera incontinent qu'il n'y a eu personne en toute la Frâce qui ait plus perdu qu'eux en sa mort, & que nul n'a eu plus de ressentiment de cette perte. Le contraire ne se peut imaginer sans combattre la raison & le sens commun. Toute la France sçait-elle pas qu'un Iesuite fut par le commandement de la Royne voir ce monstre Rauillac dans la prison, & que l'exhortant de descouurir

ceux qui l'auoient sollicité de faire ce coup, le malheureux respondit en ces termes : *Ne serois-je pas damné si j'accusois les innocens ?* Toute la France sçait-elle pas que par ses responses il ne chargea iamais personne de ce crime, & qu'il n'auoit esté induit à cela par la lecture d'aucun liure ? Tout Paris n'est-il pas tesmoing que cette victime d'abomination estant au supplice persista iusqu'au dernier soupir, qu'il n'auoit aucun complice, & qu'il n'auoit esté porté en cet attentat par l'induction d'aucun ? Comment en seroient donc coupables les Iesuites ? O que la passion est vne mauuaise conseillere ! car semblable au verre peint, elle nous fait trouuer les choses de la couleur qu'elle se les imagine

Faux est encores de dire que les Iesuites sont des espies dans l'Estat, & qu'ils furent les consciences. Ce n'est pas les cognoistre que de tenir ce langage-là d'eux. Le feu Roy, qui auoit eu loisir de les considerer, en faisoit bien tout autre iugement. Comme donc les Capitaines d'Alexandre, apres la mort de ce cher Maistre firent apporter son corps au milieu d'eux, à fin (dit Justin) qu'il y eust plus de poids, plus de reuerence, plus d'autorité en leurs deliberatiōs : ie rapporteray aussi deuant les yeux de ce calomniateur & de ses semblables ce que le feu Roy estimoit des Iesuites, à fin que le respect des paroles d'une bouche si veritable rende confuse la mesdisance de ceux qui les calomniēt iniustement. Pour-

tant, voicy vne partie du langage que ce bon Prince tint aux Peres de cette Compagnie, qui par la Congregation Prouinciale furent deputez vers sa Majesté à Villiers Costerets l'an 1606. Ce grand Roy, apres leur auoir dit qu'il recognoissoit bien que ce n'estoient que calónies dont ont les chargeoit, adjousta qu'il les auoit voulu mettre en sa propre maison, en celle de ses Peres, pour donner exemple à ses subjects de faire le mesme, qu'ils les auoit aimez & chervis depuis qu'il les auoit cogneus, scachant bien que ceux qui vont à eux, soit pour leur instruction, soit pour leur conscience, en reçoient de grands profits, aussi auoit-il tousiours dit que ceux qui craignent & aiment Dieu ne peuvent que bien faire, & qu'ils sont tousiours les plus fideles à leur Prince. Gardez, leur disoit-il, vos regles, elles sont bonnes, ie vous ay protegez, ie le feray encores. Et ce bon Prince parlant aux Iesuites de leurs affaires particulieres & des moyens de se conseruer, les conseilloit comme le pere fait les enfans, les exhortant de ne se soucier de ce qu'on peut dire, mais de bien faire. Et si de douze mille qu'ils sont quelqu'un vient à faillir, ce ne seroit pas grand merueille. Ce seroit plustost vn miracle qu'en vn si grand nombre il ne s'en trouuast pas dauantage, veu qu'il se trouua bien vn Iudas entre les douze Apostres. Cependant si quel que particulier faut, il disoit qu'il seroit le premier à luy courre sus, & qu'il ne se pren-

doit point au corps. Et leur monstrant celuy  
qu'ils auoient choisi pour aller à Rome, il les  
asseuroit qu'il tesmoigneroit à leur Perege-  
neral l'affection qu'il auoit en leur endroit,  
& qu'il les cheriroit comme la prunelle de  
ses yeux.

Voila, Messieurs, comme le feu Roy iu-  
geoit que sa conscience estoit fureté par les  
Iesuites, & ainsi iuge auourd'huy le Roy son  
fils, comme la sienne l'est par le Reuerend Pe-  
re Coton, qui a gouuerné celle du Pere, & du-  
quel la pieté, la doctrine & la vie exemplaire  
est si cogneuë, & en si bonne odeur à toute la  
Cour, que nous deuons benir Dieu de ce  
qu'un tel Religieux approche souuēt la sacree  
personne du Prince. Ainsi Henry le Grand  
parloit des Iesuites en termes d'honneur, apres  
les auoir cogneus. Ainsi les Roys ses prede-  
cesseurs Henry II. François II. Charles IX.  
Henry III. les ont establis & confirmez les  
vns apres les autres dans leur Royaume, le  
feu Roy les ayans reestablis par Edict de l'an  
1603. Ainsi tous nos Parlemens les ont re-  
cueillis, & presque toutes les villes capitales  
du Royaume, les Vniuersitez les ayans incor-  
porez & receus en leur sein comme vray  
Nourrissons & ornemens des bonnes lettres.  
Ainsi le Colloque de Poissy, ainsi le sacré  
Concile de Trente ont recommandé, loué &  
approuué leur institution, comme estant vne  
Société, dit le Pape Pie V. qui fournit à la  
Republique Chrestienne des hommes signa-

En sa  
Bule  
de Co-  
firmation.

„ lez en pieté , en exemple , en sainteté de  
„ mœurs , en lettres diuines , comme aussi de  
„ Precepteurs tres-Religieux , grand Predica-  
„ teurs & interpretes de la parole de Dieu , la-  
„ quelle ils portent & annôcent iusqu'aux plus  
„ barbares & esloignees nations de la terre , qui  
„ n'ont nulle cognoissance de Dieu. Ainsi,  
Messieurs, Dieu a permis qu'à la naissance  
de l'Apostat Luther , cette celebre Societé  
ait esté donnée à l'Eglise comme vne legion  
d'Athletes pour combattre l'heresie: de sorte  
que si la playe a esté faite d'une main, le bau-  
me nous a esté appliqué de l'autre pour la cō-  
solider. Et encores avec tout le fruiet que la  
France reçoit des Iesuites , avec les veilles &  
les travaux qu'ils contribuent à la nourriture  
de nostre Jeunesse , avec l'instruction de nos  
ames par leurs doctes predications: encores,  
dy-je, avec tout cela il se trouue des impies,  
des engeances de viperes qui les blasment,  
qui les calomnient, ces bons Peres estans plus  
gracieusement traictez dans Constantinople  
parmy des Turs, où ils sont establis , que  
non point dans Paris, où ce peu d'Hereti-  
ques & de mauuais Catholiques qu'il y a  
est comme vn grain d'antimoine qui vexe &  
agite ce grand corps: Mais Dieu qui veille  
d'en haut pour leur protection, tant de gens  
de bien qui les couurent de leur faueur &  
bien-vueillance, ne plus ne moins que les  
Soldats de Crassus le couuroient de leurs  
boucliers, fait qu'ils sōt preseruez de la mor-  
sure



sure de ces serpens, lesquels comme vn S. Paul, ils secolioient de la main sans en estre offensez.

Nous voyons que la passion de certains gens est si enflammée contre cette Compagnie, que s'il y a quelqu'un des leurs, fust-il du Calicut, qui face ou escriue la moindre chose qu'on ait à contre-cœur, cela est soudain imputé aux Iesuites de la France, comme s'ils auoient à estre garens des actions d'autrui.

C'est ce transport de rage & de fureur qui fait maintenant dire à ce Calomniateur, que si sa Majesté vouloit faire chose digne d'elle, & de se mettre à couuert de leurs attentats, elle feroit de point en point executer les Arrests donnez contre-eux, & banniroit entierement de son Estat cette peste, cette contagion qui a tant corrompu les peuples: Mais tant s'en faut que sa Majesté vueille hair vne Compagnie que le feu Roy son Pere a tant aimée, & de laquelle elle-mesme tire tous les iours tant de seruices, il est à esperer que ce sera proprement sous ces ailes qu'elle sera maintenue & conseruée, luy faisant la mesme grace en sa Majorité qu'elle luy a concedée en sa Minorité, touchant son reestablissement en l'Vniuersité de Paris, veu que le fruit en fera tres-grand. Car premierement la charité estant entre ceux qui doiuent seruir de lumiere aux autres, fera cesser le scandale de leur diuision, laquelle ne sert à l'heresie que de sujet de blasmer la foy Catholique. Les Escholiers qui sont espars çà & là, mesme ceux de Paris qu'on nourrit dans

les Colleges de leur Societé se rassemblant tous en vn lieu, l'Vniuersité en sera plus peuplée, & chacun par ce moyen aura occasion de s'esuertuer à qui mieux mieux par vne louable emulation à bien & vtilement servir le public. Car il est tout visible que l'absence des Iesuites rend ce cartier des Muses si abandonné, qu'il n'y a desert d'Arabie moins fréquenté qu'il est auourd'huy. Tant s'en faut donc que le Roy chasse les Iesuites de la France, il les y establira par tout, & comme l'Empereur Constantin ( au recit d'Eusebe ) baisoit les yeux creuez des prelatz qui souffroient persecution pour le nom de Christ, il embrassera cette celebre Societé, & en sera eternellement Protecteur.

Le bon est que pour comble d'honneur & de ce beau conseiller dit au Roy que les Iesuites ont vn vœu d'obeissance auelée à autres Prince qu'à sa Majesté, & qu'elle n'a pas lettres d'amitié perpetuelle avec le Pape: Mais on respond à cela, que l'obeissance que les Iesuites rendent au Pape ne preiudicie nullement au seruice qu'ils doiuent aux Princes Souuerains: comme ie le iustificeray cy-apres par leurs escrits. Or quoy qu'il y ait des esprits turbulens qui voudroient de gayeté de cœur rechercher des pretextes pour mettre le Roy en mauuaise intelligence avec la Sainteté, & ietter des ialousies & des meffiances entre ces deux grandeurs, pour auoir tant meilleur marché de la Religion & de l'Estat, sous

coulent de protéger le droit des Roys, & de  
 descrier les Iesuites, comme s'ils dogmati-  
 soient quelque chose contre les loix fonda-  
 mentales du Royaume: Si est-ce que la Ma-  
 jesté est si bien instruite de respect, de l'hon-  
 neur & de la reuerance qu'elle doit au Pape  
 comme Souuerain Chef del'Eglise que nous  
 n'auons rien à craindre pour ce regard. Car *En ses*  
 Monsieur de Fleurance Precepteur du Roy, *discours*  
 catechisant la Majesté sur tous les poincts de *faits au*  
 la Foy, & interpretant ce passage du Prophete *Roy. disce.*  
 Esaye, auquel il est dit que les Rois seront vos 7.  
 Nourriciers, & les Roynes vos Nourrices, ils  
 vous adoreront la venë portee en bas, & le-  
 cheront la poudre de vos pieds, & toute Na-  
 tion & tout Royaume qui ne vous rendra  
 seruice perira, il enseigne le Roy que c'est du  
 Pape que le Prophete parle; comme on peut  
 voir à la suite de tout le chapitre, & en pro-  
 duit trois poincts, Que les Rois l'esleueroient,  
 qu'ils luy baiseroient les pieds, & que ceux-là  
 periroient qui ne le voudroient recognoistre.  
 Librement donc, SIRE, reuez ce tres-sainct  
 Pere *submittito colla sicamber*, comme Roy  
 des François, dont la foy a esté de tout temps  
 remarquée en l'Eglise, adorez Iesus-Christ  
 en la personne de son Lieutenant & Vicaire  
 de Iesus, & secourez-le aussi promptement  
 aux occasions qui s'en presenteront, que vous  
 aimez le premier Chef & premier Maistre. Et  
 assurez-vous que Esaye ne vous a point doné  
 vn faux aduis, que tout Royaume & toute

„ Nation qui ne le recognoistra, perira. Que  
 „ nous iettions l'œil sur tous les peuples du  
 „ monde, sur tous les Estats qui ont eu forme  
 „ d'Empire depuis Iesus-Christ, nous y remar-  
 „ quons que tous les Princes qui se sont ban-  
 „ dez contre le saint Siege en ont esté punis  
 „ tost ou tard. Toutes les diuisions & heresies  
 „ qui sont venuës en l'Eglise & qui l'ont dechi-  
 „ rec & demembreë n'ont apporté que de la  
 „ ruine à leurs Autheurs, laquelle a passé quel-  
 „ quesfois si auant, que le nom & l'autorité en  
 „ a esté esteint. SIRE, où est l'Empire d'Orient  
 „ & de la Grece Schismatique? Où sont les  
 „ Royaumes des Gots & des Vandales Hereti-  
 „ ques, des Lombards rebelles? Les Rois de  
 „ France, vrais Seruiteurs des Papes, sont en-  
 „ cores debout, & leur Estat en honneur &  
 „ splendeur entre les gens de bien, & en terreur  
 „ à toutes sortes d'ennemis de la Croix. Dites  
 „ donc, SIRE, de bouche & de pensée, *Ipsè mihi*  
 „ *erit in caput.*

On lit qu'un des affranchis de Luculus luy  
 donna un certain breuage dont il se trouua  
 tres-mal, non qu'il l'eust fait à mauuaise in-  
 tentiõ, ains c'estoit pour se faire tousiours  
 plus aimer de son Maistre: le mesme arriue-il  
 à ceux qui pensans agreer aux Princes, leurs  
 mettent en l'esprit des ombrages contre le  
 saint Siege, dont ils ne reçoient en fin que  
 du desplaisir. Car il est beaucoup meilleur  
 pour eux & pour leurs peuples qu'ils sachent  
 qu'il y a vne puissance spirituelle superémi-

nente à la leur, qui les contient religieusement en deuoir, l'autorité de l'Eglise & de ses Prelats estant tousiours interposée entre le Roy & ses subjects pour les ranger, en cas qu'ils se portent au mal, la reuerence de la Religion pouuant plus en cela que toutes les terreurs, & tous les supplices des Loix Politiques.

Le Roy ayant l'ame teinte d'une si pure doctrine, nous n'auons pas à craindre qu'il die comme son voisin, qu'il ne se recognoist en rien inferieur au Pape, ains il embrassera encores l'instruction que saint Louys laissa à son fils, luy disant. Mon fils ie vous enjoins <sup>Suris.</sup> expressement que vous soyez tousiours vny <sup>»</sup> & obeissant à l'Eglise Romaine, & que vous <sup>»</sup> soubmettiez vos mœurs au Pontife d'icelle <sup>»</sup> de mesme qu'à vostre Pere spirituel. Sa Maje- <sup>»</sup> sté se ressouuiendra aussi toutes les heures de sa vie du serment solemnel qu'elle a fait en son sacre, y protestant deuant Dieu qu'elle maintiendra la Religion de ses Peres, & qu'elle protegera la Foy Catholique, l'espee Royale luy estant lors baillée à la main pour cet effect, nos Rois, dit l'Histoire, ne faisans iamais autre serment. (pour le regard de leurs subjects) que le serment solemnel faict à leur sacre, toutes leurs autres promesses estans soubz la simple parole de Roy. Le Prince estant donc nourry en cette innocence, en cette pieté, que pourrions-nous apprehender de mal de sa part? A quel propos veut-

*Le sieur  
du Tillet  
fol. 178.*

on aller au deuant d'un inconuenient qui n'arriuera iamais? A quoy se va-on imaginant que le Pape seroit pour entreprendre sur le temporel de nos Rois, & de donner par là cet auantage aux Heretiques d'esperer la diuision de ces deux puissances, pour déchirer tant plus facilement la robe de l'Eglise, & de s'esjouir de voir les semences d'un Schisme déplorable entre les Catholiques à la ruine de la Religion & de l'Estat? A quoy cet esprit de contradiction, de se figurer qu'il y en a qui enseignent les attentats contre les sacrées personnes des Rois, comme si la doctrine de l'Eglise Catholique ne scauoit pas ce qui leur est deu? Certes, Messieurs, nul de vous n'ignore que le principal obiect du Pape est le salut de nos ames, & que la propre fonction de sa charge est vraiment spirituelle, n'ayant rien à voir sur le répoirel des Princes, sur leurs Sceptres, sur leurs Couronnes, sinon qu'en tant qu'il les dirige comme moyens qui doivent tendre à leur vraye fin, qui est la gloire de Dieu, appartenant au Pape, comme Chef de l'Eglise, de veiller sur tout le troupeau qui luy est commis, & dont les Rois sont reputez ouailles, comme leurs subiects, à fin que nulle impieté ne s'establisant, le Throsne du Fils de Dieu ne soit renuersé. Car quand de malheur il arriue que les Rois, de brebis se font Loups raiissans & cruels persecuteurs de la bergerie de nostre Seigneur, c'est au Pape à les resfréner par les censures

Ecclesiastiques, nul Catholique n'ignorant pas pourtant l'amour & l'obeissance qu'il doit à son Roy, quand bien il verroit l'Anatheme tombé sur son chef. Il y a mesmes des cas où les actions d'un Pape passionné, ne seroient pas reputées ouurage ny ministration des Clefs de saint Pierre, comme s'il vouloit injustement degrader nos Roys & les despoüiller de leur temporel. Nostre histoire nous fournit assez d'exemples des oppositions que la France a sçeu tousiours faire à la violence & à l'attentat d'un Pape irrité sans sujet contre ceste Couronne.

Aussi l'aduertissement que nous donne nostre Seigneur, de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, & à Cesar ce qui appartient à Cesar, est vne belle instruction de ce que nous deuons à Dieu & de ce que nous deuons aux Roys. Si ce mot, Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, s'entend de la puissance Ecclesiastique, se peut-il trouuer vn passage plus formel pour monstrier la grandeur & l'excellence de la souveraine autorité du Pape & de la plenitude de sa puissance? Si Iesus-Christ a dit que ce que l'on rend à Cesar appartient à l'Empereur, & que ce que l'on rend à l'Eglise en la personne de son Chef visible appartient à Dieu, & si le deuoir qu'on doit rendre à Dieu au gouuernement de son Eglise s'exécute en la personne du Pape, qu'elle sorte d'obeissance ne luy doit-on rendre? A quoy auourd'huy ces vaines disputes & propositions

de la puissance Ecclesiastique & Politiques. Ces gens veulent-ils régler par assignation de partage ce qui appartient à Dieu & ce qui appartient au Roy? Les Chrestiens bien instruits ne font point ce partage, ains sçauent que les paroles de nostre Seigneur sont vne instruction de deuoir, auquel nous sommes obligez enuers Dieu & enuers le Roy, à fin que rendans au Roy ce qui appartient à Cesar, nous nous gardions bien de luy donner ce que nous deuons à Dieu, & encores d'oster à Dieu ce qui luy appartient, pour le donner à Cesar, c'est à dire postposer ce qui est de l'honneur de Dieu & du salut de nos ames, à ce qui concerne les biens corporels & comoditez tem-

*In Matt. cap. 25.* potelles. Nous deuons beaucoup, *dit saint*  
*Hilaire ce bon François*, au Roy, estably sur  
 » nous de l'ordonnance de Dieu: mais nous ne  
 » luy deuons rien que nous ne deuions à Dieu,  
 » duquel il est Lieutenant, & nous deuons beau-  
 » coup de choses à Dieu que nous ne deuons  
 » pas au Roy. Nostre deuoir enuers le Roy est  
 » borné, & enuers Dieu nostre deuoir n'est ia-  
 » mais acheué. Au Roy nous deuons beaucoup,  
 » à Dieu nous deuons tout. C'est pourquoy  
 tous les anciens Peres, cōformément à saint

*Monsieur le Cardinal du Perron au luy. de la Vocation fol.* Hilaire, n'ont iamais confondu ces deux puis-  
 sances, ny les bons Empereurs non plus ne se  
 sont voulu attribuer ce qui ne leur apparte-  
 noit pas. Car comme a doctement remarqué  
 vne des grādes Lumieres de ce siecle, les Prin-  
 ces, les Potentats & les peuples n'ont nulle

autorité



autorité pour décider les choses de la Reli-  
 gion, comme ainsi soit que nostre Seigneur  
 leur die à eux-mêmes par saint Paul : Obeis-  
 sez à vos Prelats, car ils veillent, ayans à ren-  
 dre compte pour vos ames. Au moyen de-  
 quoy ils peuuent bien signer les décisions Ec-  
 clesiastiques pour en iurer l'observation, ou  
 en commander temporellement l'exécution,  
 mais non pas pour leur donner aucune au-  
 thorité spirituelle. Hosius parlant à l'Empe-  
 reur Constance. Il ne nous est pas licite de  
 tenir l'Empire en terre, ny à vous de prendre  
 l'encensoir, & usurper l'autorité de la Reli-  
 gion. Saint Athanase. Quand est-ce que  
 cela a esté ouy d'aucune memoire d'homme,  
 que les iugemens de l'Eglise ayent pris leur  
 autorité de l'Empereur ? Saint Gregoire de  
 Nazianze. Oyez-vous vne parole libre ?  
 C'est que la Loy de Christ vous soumet à ma  
 iurisdiction & à mon tribunal. Car nous som-  
 mes aussi Empereurs nous autres, voire d'un  
 Empire plus grand & plus parfait. Oyez donc  
 patiemment la liberté de cette parole, ie sçay  
 que vous estes vne ouaille de mon troupeau.  
 Saint Ambroise. Qui doute, soit que nous  
 regardions l'ordre de l'Escrirure, ou l'antiqui-  
 té de l'Eglise, que les Eueques aux causes de  
 la foy n'ayent accoustumé de iuger des Empe-  
 reurs Chrestiens ? Pourtant les bons & Reli-  
 gieux Empereurs se deffendoient à eux-mes-  
 mes & à leurs Officiers toute autorité en  
 cette sorte d'affaires : Il ne m'est point permis

*Anast. in  
 epist. ad  
 solit. vit.  
 agen.*

*Ibid.*

*Orat. 17.  
 ad cines  
 Nazianze*

*Epist. 32.*

*Sozom. lib. 6.*

*cap. 7.*

*Cyrillus*  
*tom. 4.*  
*epist. 17.*

*En la Presa-*  
*ce au Roy*  
*Henry IV.*

» à moy, disoit l'Empereur Valentinian, qui  
 » suis personne Laïque, de m'attribuer la curio-  
 » sité de ces recherches. Et l'Empereur Theodo-  
 » se second escriuant au Concile d'Ephese : Il  
 » est illicite (dit-il) que celuy qui n'est point  
 » de l'ordre des Euesques s'emesse de la decision  
 » des affaires Ecclesiastiques. Ce mesme grand  
 » Prelat louant la modestie du feu Roy en la  
 » Conference de Fontaine-bleau, disoit à sa  
 » Majesté, qu'elle ne vouloit point prendre  
 » l'encensoir comme ce Roy de Iuda, qui fut  
 » frappé de Lepre : C'est à dire qu'elle ne vou-  
 » loit point vsurper l'autorité Sacerdotale, ny  
 » se constituer Iuge, ny donner des iugemens  
 » en matieres Ecclesiastiques. Aussi, nul Prince  
 » depuis la conuersion ne fut iamais plus zélé  
 » à reuerer l'Eglise & ses Pasteurs, que fut ce bon  
 » Roy, notamment le saint Siege, disant sou-  
 » uent que quand il n'y auroit point de Pape il  
 » en faudroit instituer vn, tant cette dignité est  
 » necessaire, mesme pour composer les querel-  
 » les & les debats des Princes de la Chrestienté,  
 » desquels il est Arbitre & Pere commun.

N'estant donc besoin de rien innouer en  
 ce qui regarde l'obeissance que la France doit  
 au Pape, nous nous y conseruerons inuiola-  
 blement, ne ressemblans pas à ceux, qui pour  
 raualer la dignité de ce Souuerain Pontife, ma-  
 gnifient celle des Rois, comme les Arriens,  
 qui pour deprimer la personne du Fils exal-  
 toient la diuinité du Pere, y ayant des hon-  
 neurs pour tous, à sçauoir & pour la Tyare

du Pape & pour le Diademe des Rois. Le miel fait de fleurs d'Aconit ne vaut rien, non plus que les beaux pretextes qui couurent vne mauuaise intention. Considerons que ce ne fut pas sans sujet que le Pape par son Bref exhortoit les Catholiques d'Angleterre de ne prester le serment qu'on exigeoit d'eux, non pour les exciter à desobeissance enuers leur Roy, mais bien pour ne leur faire mesconnoistre l'autorité spirituelle du saint Siege. Car comme dit ce docte & celebre Prelat, Si le serment ne concernoit que l'obeissance ciuile, & qu'on ne requist point autre chose des Catholiques, sinon d'estre subjects à sa Majesté en tout ce qui n'est point contraire à la Foy Catholique, à l'obeissance qu'on doit à Dieu & au Pape, touchant le spirituel, iamaïs aucun ne l'eust repris, & n'eust point esté besoin d'exhorter les Catholiques Anglois par des Brefs Apostoliques. Le Pape Clement VIII. le mesme Paul V. son successeur ont admonesté souuent les Catholiques de ce pais-là de rendre à leur Roy l'obeissance que l'Escripture sainte commande, de rendre aux Princes, & qu'à ces fins ils se donnassent garde d'esmouuoir des tumultes & des seditions: Mais le Pape Paul V. voyant qu'on vouloit exiger des Catholiques vn serment, qui sous pretexte de ciuile obeissance, commandoit de faire breche à la Foy Catholique, il auertit aussi-tost les fideles d'euiter ces embusches & de se ressouuenir du dire de

*Le Cardinal  
Bellarmín en  
son Apologie  
à Matth.  
Torty.*

Act. 4. „ L'Apostre, qu'il vaut mieux obeir à Dieu  
 „ qu'aux hommes. Il dit là mesmes, parlant du  
 „ Secondissime Roy d'Anglerette, que Paul V.  
 „ voulant experimenter si les remedes plus doux  
 „ seroient plus salutaires & plus profitables, &  
 „ principalement puis qu'il s'agissoit de la per-  
 „ sonne d'un Roy si sage & si scauant, & de qui  
 „ les pere & mere auoient tousiours fait pro-  
 „ fession de la Foy Catholique, il iugea qu'il  
 „ n'estoit pas expedient de l'excommunier  
 „ nommément, ou de le declarer publiquement  
 „ excommunié. Si bien que pour ce regard, tant  
 „ s'en faut qu'il ait deschargé ses subjects de l'o-  
 „ beissance qu'ils luy doiuent, ainsi que Pie V.  
 „ fit autrefois la Royne Elizabeth, qu'au con-  
 „ traire il a tousiours commandé que ses sub-  
 „ jects luy obeissent en ce qui concerne le ciuil.  
 „ C'est ainsi que ce grand Cardinal & Iesuite  
 „ sçait parler dignement de la reuerence que  
 „ les peuples Catholiques doiuent à leurs Sou-  
 „ uerains, ayans seulement à se garder du  
 „ Schisme, l'horreur duquel est si grande, que  
 „ la terre s'ouurit pour engloutir Core, Datan  
 „ & Abiron, qui s'estoient mutinez contre  
 „ Moyse & Aaron, vray Pontife. Le Cardinal  
 „ Bellarmin ne fait donc pas du Pape un Nem-  
 „ bror, qui rait le temporel des Princes Chre-  
 „ stiens. Au contraire, il dit ailleurs, qu'il reste  
 „ maintenant que nous demonstions que le  
 „ Pape n'est directement, ny de droit diuin  
 „ Seigneur temporel d'aucun lieu. Et cela se  
 „ prouue par cette raison: Iesus-Christ comme

Lib. 3. de „  
 Rom. Pont. „  
 cap. 4. „

Homme, tant qu'il a esté au monde n'a pris ny voulu aucune Seigneurie temporelle. Or le Pape est Vicaire de Iesus-Christ, & nous le représente tel qu'il estoit tant qu'il a conuersé parmy les hommes. Le Pape donc, comme Vicaire de Iesus-Christ, & comme Souuerain Pontife n'a nulle Seigneurie temporelle.

Les Iesuites de la France, Messieurs, tiennent-ils pas aussi l'autorité de nos Rois inuiolable, quand ils disent en termes expres, qu'ils soustiennent & maintiennent qu'il n'y a goutte de sang dans leurs veines qu'ils ne voulussent librement espandre pour maintenir de bouche & de plume, qu'entre toutes les choses purement humaines la Majesté des Rois est la plus sacrée, qu'ils sont en terre les speciales images de la supreme puissance, qu'ils sont les oincts du Seigneur, qu'ils sont les Lieutenans de sa Souueraineté, & les premiers executeurs de ses commandemens, que Dieu ordonne de les respecter & honorer, voire pour la seule qualité de Roy, encores qu'au reste ils fussent mal viuans, que telle est la doctrine de l'Eglise, telle celle de Rome, telle celle du saint Pere, que qui veut dogmatiser au contraire il commet sacrilege, il est imposteur, factieux, perturbateur du repos public, & ennemy de la Religion & de l'Estat.

Et tant s'en faut que les Iesuites fassent, comme on leur impute faussement, vne doctrine contraire à la conseruation des Rois & manutention de leur vie, ils enseignent que si

*Plaidoyé des  
Iesuites par le  
Sieur de Mō-  
tholon f. 364.*

*Ibid. f. 365.*

„quelqu'un s'oublie de tant que d'attenter sur  
 „leurs personnes, il n'y a meurtre, briganda-  
 „ge, parricide, qui arrive à l'enormité de ce  
 „crime; ny supplice trop grand pour chastier  
 „celuy qui auroit attenté sur le Pere commun  
 „de la chose publique: Mais aussi comme ce  
 „crime est grand, horrible, detestable, abomi-  
 „nable, pareillement incomparable est la ca-  
 „lomie, quand quelqu'un en est accusé fausse-  
 „ment; & que c'est l'imposture des impostures  
 „qui merite le mesme supplice du crime qu'elle  
 „impose;

*Ibid. f. 342.*  
 & 343.

Est-ce là parlé à demy-bouche? Peut-on  
 dire qu'il y ait des equivoques en ce langage?  
 Est-ce là, Messieurs, vne doctrine qui ensei-  
 gne à degrader les Rois & à tuer les Tyrans?  
 „Aussi les Iesuites disent, que c'est vne proposi-  
 „tion si absurde, de dire que le Pape puisse  
 „disposer des Royaumes, qu'il n'y a esprit rai-  
 „sonnable qui le puisse supporter ou lire en pa-  
 „tience, & le saint Pere mesme y est & s'en  
 „tient grandement offensé. Car quel est l'in-  
 „censé qui luy vueille donner plus de droict  
 „sur le temporel des Chrestiens qu'aux Rois &  
 „Princes Souuerains sur le bien de leurs pro-  
 „pres subjects? Or quel est le Souuerain, quand  
 „ce seroit vn Neron, ou vn Domitian, qui se  
 „soit attribué de disposer des biens de ses sub-  
 „jects à sa fantaisie? Les Iesuites disent &  
*Ibid. f. 343.* maintiennent encores, non seulement de  
 bouche & par escrit, mais en toutes façons &  
 „contre qui que ce soit, que la puissance tem-

porelle des Rois , & notamment du nostre „  
 tres-Chrestien est souueraine, qu'elle ne reco- „  
 gnoist en matiere de temporalité aucune au- „  
 tre plus haute , qu'elle est independante de „  
 toute superiorité & puissance temporelle a- „  
 pres Dieu, duquel seul Seigneur Souuerain & „  
 vrayement Haut-Iusticier releue le Sceptre & „  
 la Couronne de nos Rois. „

Le mesme Aduocat, qui embrasse la iuste *Ibid. f. 368.*  
 defense des Iesuites, refusant celuy qui auoit *Tolet 6. cap.*  
 declamé à outrance contre-eux, rapporte *lib. 5. instit.*  
 qu'un Estranger de leur Societé, conformement *num. 18.*  
 à ce qu'ils enseignent en France, dit que „  
 nul ne peut tuer vn homme, & beaucoup „  
 moins vn Roy de son autorité, pour mes- „  
 chant qu'il puisse estre, &c. Et qu'il n'est loi- „  
 sible d'occire vn Tyran qui a le tiltre de Roy, „  
 jaçoit qu'il traite tyranniquement ses subjects, „  
 & que qui soustient le contraire, il est perem- „  
 ptoirement conuaincu d'heresie par le Concile „  
 de Constance. Il allegue encore vn autre Iesui- „  
 te Espagnol, qui tient que le Prince qui est ex- *Suarez tom.*  
 communié n'est point priué de son Domaine, „ *5. disp. 15.*  
 Principautez, ou Royaumes en vertu de l'ex- „ *sect. 6.*  
 communication, que les subjects sont tenus ne „  
 plus ne moins qu'auparauant de luy obeïr & „  
 payer tailles & tributs, que c'est de tout temps, „  
 & non seulement depuis le Concile de Con- „  
 stance. „

Et encores que le mesme Iesuite esctiue des  
 choses en son pays, sans crainte de la Censure  
 du Magistrat Catholique, ains il le fait avec

approbation des Ecclesiastiques, notamment de l'Inquisition, lesquelles neantmoins nous rejettons en France pour plusieurs bonnes considerations: Si est. ce qu'il y a parmy cela des poincts que nous pouuons ce me semble embrasser, sans approuuer toutesfois ce qui est reietté d'un commun consentement des gens de bien, comme quand il dit en son liure contre les erreurs d'Angleterre, que le Prince pour son gouuernement tyrannique,

” ou pour quelque autre sorte de crime, ne peut  
 ” estre mis à mort par aucun d'autorité priuée,  
 ” & que l'assertion en est commune, alleguant  
 ” tous les Autheurs qui le tiennent ainsi avec  
 ” saint Thomas; laquelle verité il dit estre con-  
 ” forme au commandement de l'Apostre saint  
 ” Pierre, qui nous instruit d'estre subjects à tou-  
 ” te creature pour l'amour de Dieu, soit au  
 ” Roy, & c. Il allegue mesme sur cela vn passage  
 de saint Augustin, qui dit qu'il n'est permis  
 à aucun d'autorité priuée de tuer vn hom-  
 me coupable, nulle loy ne luy permettant.  
 Et tant s'en faut que cela soit loisible; il dit  
 qu'il n'est pas permis à vn particulier de tuer vn  
 homme condamné à mort. Il proteste enco-  
 res, que c'est chose sainte & louable de reue-  
 ler la trahison contre les Princes. & soustient  
 mesmement qu'il n'y a personne qui enseigne  
 que le Pape puisse injustement & à sa fan-  
 taisie, donner pouuoir à vn Prince de prendre  
 les armes contre vn Roy, ou autre son sujet,  
 le Pape ne pouuant non plus lascher la bride  
 comme

Lib. 6. cap. 4  
num. 2.

Lib. 1. de  
Cimit. Dei,  
cap. 17. &  
18.

Num. 19.

Lib. 6. cap.  
3. num. 7.

Num. 8.



comme il luy plaist aux peuples pour exciter „  
 du trouble contre leur Roy. Et s'il dit „  
 quelque traict au desaduantage des Roysty-  
 rans, ou tombez en Apostasie, qui est le fre-  
 netique qui voudroit couvrir de ce blasme le  
 front des bons Roys. Enfans de l'Eglise, & sur  
 tout des nostres, qui en sont les aînez? Fina-  
 lement ce mesme Iesuite proteste en l'Epiître  
 de son liure, adressée aux Roys & aux Princes  
 Catholiques, qu'encores qu'il escriue contre  
 le Serenissime Roy de la grande Bretagne, il  
 ne le fait que pour maintenir la Foy del'Egli-  
 se, *Non ut tanti Regis nomini et splendori offi-*  
*ciam, quod nec possum nec cupio.* Ce n'est pas  
 l'iniurier, comme Luther faisoit Henry VIII.  
 son predecesseur, disant qu'il auoit droict  
 d'asperger la Majesté Anglicane de sa boue &  
 de sa fiente, & fouler aux pieds sa couron-  
 ne, blasphemant contre Christ.

C'est ainsi que les Iesuites parlent digne-  
 ment de l'Estat & de la personne sacrée des  
 Roys, y ayant eu toutesfois des Docteurs de  
 l'Eglise qui n'estoyent pas Iesuites qui ont  
 bien passé plus auant, comme entre-autres  
 sainct Thomas en ces termes, *Et ideo quam*  
*cito aliquis per sententiam denunciatur excom-*  
*municatus propter apostasiam à fide, ipso facto*  
*eius subditi sunt absoluti a dominio eius & iura-*  
*mento fidelitatis quo tenebantur.* Et vn Gerson,  
 jadis Chancelier de l'Vniuersité de Paris,  
 estoit il Iesuite, qui a escrit si licencieusement  
 contre les Roys, iusqu'à en attribuer la degra-

2.2. quest.

„ 12. art. 2.

„

„

„

„ in Serm.

ad Reg. Frâ.

dation aux simples Bacheliers & Maistres aux Arts? Combien y a-il d'autres Autheurs Catholiques qui ne furent jamais Iesuites, qui pour celebrer le soin que Dieu a tousiours eu de la conseruation de son Eglise, ont remarqué dans leurs escrits que le peuple Iudaïque par commandement de la Loy, n'establissoit aucun Roy qui ne fust de ses freres & de mesme Religion? Combien y en a-il qui ne furent jamais Iesuites qui rapportent l'onction extraordinaire du Roy Iehu, qui purgea tout Israel de son impieté, faisant vn retraict du Temple de Baal, que les Rois idolatres auoient basti contre le vray culte & seruice de Dieu? Combien y a-il d'Escruains qui ne furent jamais Iesuites, qui disent que saint Paul defendoit aux Chrestiens de vuidier leurs differens deuant des Iuges infideles, les exhortans „ d'en creer de leur Religion? Ne scauez-vous „ pas (leur disoit l'Apostre) que nous iugerons „ les Anges, combien plus les choses de ce sie- „ cle? Ie le dis a vostre honte, est-il ainsi qu'il „ n'y ait point de sage entre vous, non pas vn „ seul qui puisse iuger entre son frere? Est-ce „ vn Iesuite qui a fait ce Canon, où il est dict, „ que cōbien que l'Empereur Iulian fust Apo- „ stat, il auoit neantmoins en son armee des „ Soldats Chrestiens, auxquels quand il com- „ mandoit de combattre pour la defense de la „ Republique, ils luy obeysssoient: mais quand „ il leur vouloit faire attaquer les Chrestiens „ ils recognoissoient lors l'Empereur du Ciel.

*Deuter. 17.*

*4. des Roys  
chap. 11.*

*1. Corinth.  
chap. 6.*

*11. 93. C.  
Iulianus.*

Le Roy d'Espagne est-il Iesuite, quand n'est-  
pargnant son propre sang, il stipule en l'un des  
articles du mariage de leurs Alteſſes Albret Ar-  
chiduc d'Autriche & d'Isabelle d'Autriche sa  
ſœur, que tous les enfans & descendans de ce  
mariage, imitans la Pieté & Religio qui reluit  
en iceux, deuront viure & mourir en nostre  
ſaincte Foy Catholique, comme le tient &  
enseigne la ſaincte Eglise Romaine? Et auant  
que prendre la poſſeſſion deſdits pais bas, en-  
feront le ſerment ala forme couchee dans les  
articles : & au cas qu'aucun des descendans  
ſe deſuoyast de la ſaincte Foy, & tombast en  
quelque hereſie apres que nostre ſainct Pere  
le Papel'auroit declare tel, il ſoit priué de l'ad-  
ministration poſſeſſion & proprieté deſdites  
Prouinces, & que les ſubjects & vassaux d'i-  
ceux ne luy obeyſſent plus, ains qu'ils admet-  
tent & reçoient le plus proche Catholi-  
que ſuiuant en degré, qui au cas du trespas  
de tel foruoyé de la Foy luy doit ſucceder, &  
ſera tel Heretique reputé comme ſi reellem-  
ent il fuſt decedé de mort naturelle. Sainct  
Pierre & S. Iean eſtoient ils Iesuistes François,  
qui reſiſtans aux Saduceens, qui leur defen-  
doient la publication de l'Euangile, diſoient,  
iugez s'il eſt iuſte deuant Dieu, de vous obeir  
pluſtoſt qu'a Dieu ? Mathatias ce bon Ma-  
chabee eſtoit-il Iesuite, qui voyant le Roy  
Antiochus piller le Temple, bruſler les liures  
de la Loy, & forcer les Iuiſſa l'impieté & ido-  
latrie, reſpondit a haute voix, Quand meſ-

Article 10.  
Le Sieur Ma-  
thieu lin. 1.  
narration 5.

Aff. 4.

1. Machab.  
cha 2.

„ mestoutes les Nations obeyroient au Roy  
 „ Antiochus, tellement qu'vn chacun se retire-  
 „ roit de l'obeyssance de la Loy de ses Peres, &  
 „ qu'il consentiroit a ses commandemens, si  
 „ obeyrions nous a la Loy de nos Peres, moy,  
 „ mes fils & mes freres. Dieu nous soit propice  
 „ il ne nous est pas profitable de laisser la Loy  
 „ & la Iustice de Dieu. Nous n'escouterons  
 „ point les paroles du Roy Antiochus, & ne  
 „ sacrifierons point en transgressant les mande-  
 „ mens de nostre Loy pour aller par autre voye.  
 Combien en fin y a-il de Catholiques qui ne  
 furent iamais Iesuites, qui ont de tout temps  
 semé dans leurs elcrits les Histoires de diuers  
 Empereurs, qui ont esté rudement censurez  
 pour s'estre monstrez ennemis du saint Sie-  
 ge, comme est vn Anastase, vn Leon, vn  
 Henry IV. vn Othon IV. vn Frideric II. le-  
 quel Innocent V. excommunia & deposa au  
 Concile de Lvon, le Roy saint Louys ( dit  
 Paul Æmile) offrant au Pape toutes les forces  
 & tout le Cōseil de son Royaume pour main-  
 tenir la puissance & dignité du saint Siege.  
 Il n'y a rien ( dit vn Ancien ) de si iniuste que  
 l'ignorance.

Apol. chap  
 13.

Brefle Cardinal Bellarmin respondant au  
 Serenissime Roy de la grande Bretagne, nie  
 „ que la vie eternelle ait esté promise aux meur-  
 „ triers qui attentent sur la vie des Roys & des  
 „ Princes, ne l'ayant iamais leu, & iamais les  
 „ vrais Catholiques n'ont tenu vn tel discours.  
 „ Au contraire, il a leu dans les Actes du Con-

cite de Constance, qu'on a condamné publi-  
quement cet article: *Qu'il soit licite et bien fait*,  
*a un subiect et a un vassal de tuer un Tyran*,  
*&c.* Le Concile doncques condamna telle-  
ment cet article, qu'il declara Heretiques &  
punissables, comme vrais Heretiques, ceux  
qui defendoient cette maudite proposition.  
Et tant s'en faut que le mesme Cardinal  
soustienne qu'il faille attenter contre les Ty-  
rans par voye de faict, il dit que nous sommes  
d'accord que tous les Chrestiens sont tenus  
en conscience d'obeyr a leurs Rois & a leurs  
Empereurs, bien que Payens, aux choses tou-  
tesfois qui ne sont pas contre Dieu. La que-  
stion n'est pas aussi sur la seule personne du  
Prince, pour laquelle, en cas d'Apostasie,  
tous les Catholiques auroient a prendre le  
sac & la cendre & a prier Dieu pour sa con-  
uersion, mais si son impieté montoit a tel  
excez, & qu'il eust le cœur si obstiné & si  
endurcy qu'il voulust changer nos Eglises en  
Mosquées & nous faire renoncer Chresme  
& Baptisme, ie demanderois volontiers a ces  
bons Politiques, à qui nous aurions lors à re-  
courir pour n'estre infideles ou Heretiques,  
& si de peur des Conclusions d'un Aduocat  
passionné nous nous laisserions emporter à  
tous les Diables? Inconueniens si extremes  
que, graces à Dieu, ils n'ont iamais à nous  
arriuer: Je les propose seulement pour mon-  
strer le mal où nous enuelopent ceux qui  
sans limitation & pourquoy que ce soit, ex-

*Ibid. fol.*  
*128. vers.*  
*France.*

cluent l'autorité spirituelle du saint Siege, le Pape, comme chef de l'Eglise, ayant a respondre deuant Dieu du salut des Rois & de leurs peuples. C'est pourquoy aussi vous autres Messieurs du Clergé & de la Noblesse vous vous opposez si genereusement a cette nouveauté, ayans plus d'interest que tous a la conseruation de la Foy Catholique & a la manutention inuiolable de la grâdeur de l'Estat & de la sacrée personne de nos Rois.

Mais bon Dieu, quelles gens ont iamais escrit d'un stile plus aigre & plus outrageux contre les Rois qu'ont tousiours fait les Heretiques? Qu'on lise seulement leurs memoires de l'Estat de France sous Charles IX. & on y verra le pouuoir effrené qu'ils attribuent au peuple de degrader les Roys, luy permettant les attentats & voyes de faict contre les Tyrans. Le Roy (disent-ils) ne doit presumer que le peuple ne soit tousiours en puissance de deposer luy & son lignage avec mesme droit qu'il a eu de l'installer, quand il monstera d'auoir courage d'ennemy enuers la patrie de laquelle il est constitué protecteur, &c. Et parlans des Tyrans, ils disent qu'il est loisible a toute personne de leur courre sus, comme estans ja tous condamnez par vn iugement donné de Dieu & de nature. Si les hommes ne les tuent, la iustice de Dieu fait qu'ils se precipitent d'eux-mesmes. Bucanan veut qu'il y ait vn prix pour ceux qui les auront tuez, comme pour ceux qui auront tue

Volum. 3.  
fol. 159.

Ibid. fol.  
168.

Lib. de iu-  
re regni  
apud Sco-  
tus.

des Loups, ou des Ours. Vn autre dit-il pas, „ *Caſobon.*  
que combien qu'il ne ſoit loisible à vn parti „ *lib. de li-*  
culier de tuer quelqu'un, que toutesfois „ *bert. Ec-*  
quand la Republique est opprimée, si quel- „ *cles.*  
qu'un tue un Tyran, à certuy-là, comme à „  
un homme qui a bien merité du public, il „  
faut ordonner recompense? Vn autre, „  
quoy que Catholique, & refusant au Pape *Barcla. lib. 3.*  
la iurisdiction spirituelle qu'il exerce sur ses *cap. 16. pag.*  
Rois impies, ne concède-il pas pis à un peu- *213.*  
ple effrené, quand il dit qu'il y a deux poincts  
pour lesquels le peuple peut prendre les armes „  
cōtre son Roy & le despoüiller de son droit? „  
Le premier est, s'il veut renuerſer la Re- „  
publique, comme on dit d'un Neron & d'un „  
Calicula. L'autre, si se mettant ſous la pro- „  
tection d'autrui, il aſſeruit le Royaume qu'il „  
a receu libre de la main de ſes deuanciers. „  
Caluin meſme tient que les Rois qui ne veu- „  
lent croire en Dieu à ſa mode, ſe despoüillent „  
eux-meſmes de leur dignité, & ne ſont plus „ *In Dan.*  
Princes, indignes meſmes d'eſtre appelez hō- „ *cap. 6.*  
mes, & que rāt ſ'en faut lors qu'on leur doiue „  
obeir, que pluſtoſt il leur faut cracher au viſa- „  
ge. A leur conte les Roys ſeront Tyrans & en- „  
nemis de la patrie, quād ils s'opposent à leurs  
deſſeins, & qu'ils ne leur ſouffrent la ſubuer-  
ſion de la Foy Catholique & le renuerſement  
du Throlne de leurs predeceſſeurs, pour dref-  
ſer une Democratie au modelle de leurs voiſins  
& cōfreres. Auſſi eſt-ce la Gloſſe de l'Aurheur  
du remerciement des Beurrieres, lequel vou-

*Instit. lib.*  
*4. cap. 20.*  
*sect. 32.*

*Article 5.*

„ lant excuser son Maistre Calvin dit, qu'on  
 „ espluche tant qu'on voudra ses œuures, il ne  
 „ se trouuera jamais vn seul mot de tuer les  
 „ Rois, non pas seulement de se rendre refra-  
 „ ctaire a leurs commandemens en aucune fa-  
 „ çon, sinon en cas qu'ils voulussent empescher  
 „ leurs subjects de seruir Dieu, & qu'ils vou-  
 „ lussent establir leur throsne par dessus celuy  
 „ de Dieu, auquel cas leurs subjects ne sont pas  
 „ tenus de leur obeir. Calvin s'en estoit assez  
 „ expliqué luy-mesme, disant que l'obeissance  
 „ que nous auons enseignee estre deuë aux Su-  
 „ perieurs, il y doit tousiours auoir vne excep-  
 „ tion, ou plustost vne regle. C'est que telle  
 „ obeissance ne nous destourne point de l'o-  
 „ beissance de celuy, soubz la volonté duquel  
 „ il est raisonnable que tous les Edicts des Rois  
 „ se contiennent, que tous leurs commande-  
 „ mens cedent a son Ordonnance, & que leur  
 „ hauteſſe soit humiliée & abaissée soubz sa  
 „ Majesté. Et a fin qu'on ne croie pas que ce  
 „ soit Calvin seul qui apporte cette obeissance  
 „ conditionnée, la confession de tous les Hu-  
 „ guenots de la Frâce, parlant des Magistrats &  
 „ „ puissances superieures, le proteste en ces ter-  
 „ mes. Nous tenons donques qu'il faut obeir  
 „ „ à leurs loix & statuts, payer tributs, impôts  
 „ „ & autres deuoirs, & porter le ioug de bonne  
 „ „ volonré & franche, encores qu'ils fussent infi-  
 „ „ deles, moyennant que l'empire Souuerain  
 „ de Dieu demeure en son entier.

Et que direz-vous de ce beau serment d'v-  
 nion



nio n faiët en l'assemblée de Saumur, & de là par tous les Synodes de la France, vn de ces Messieurs confessant par sa propre bouche, „ qu'il ne doutoit point que le serment d'v- „ nion qu'il auoit faiët & signé, n'augmentast „ les animositez contre luy, & partant qu'il „ auoit sujet de requerir l'assistance entiere de „ toutes leurs Eglises; sans neãtmoins desirer, „ *adroust*oit-il, qu'il en procede aucune altera- „ tion! Grand-mercy, Monsieur, de vostre „ humeur pacifique.

Je tay comme les Heretiques, à mesme temps qu'ils ont paru, se sont mutinez & souleués cõtre leurs Princes. On sçait quels tumultes ils susciterent en Escosse contre la mere & l'enfant du berceau. On sçait comme en Suede ils leuerent vne armee contre Sigismond leur Roy, & comme ils le firent prisonnier. On sçait comme en Boesme ils firent perdre la vie & l'Estat à leur Roy Vinceſlaus. On sçait cõment en Alemagne ils se rebellerët contre Charles V. leur Empereur. On sçait comme ceux des pays bas se sont comporteز enuers leur Souuerain. On sçait comme à l'arriuee des Calvinistes la France s'est veüe remplie d'armes, de sieges, de combats, de sang, de meurtres, de saccagemens d'Eglises, de prophanations d'Aurels, & d'esgorgemens de Prestres.

De quel autre droit que sous pretexte de Religion les Holãdois ont-ils dressé vne Republique cõtre la Monarchie d'Espagne?

De quel autre droit que sous pretexte de Religion reiette-on en Suede le Roy de Pologne qui est Catholique? De quel autre droit que sous pretexte de Religion ceux de Geneue ont-ils secoué le ioug d'obeyssance à leur Euesque, qui estoit Souuerain de ceste ville-là en tout, ou en partie? Et de quel autre droit que sous pretexte de Religion les Huguenots reietteroient-ils aujourd'huy vn Article qui les voudroit engager d'obeir à leur Roy en tout & par tout, sans limitatiō ou reserue quelconque? C'est grād cas que ces gēs là veulent que tout leur soit loisible, pour establir & fortifier leurs erreurs, & que ce soit crime aux pauvres Catholiques de dire le moindre mot qui regarde la conseruation, le soustien & l'appuy de leur Religion: Mais ils ont beau faire, Satan ny ses supposts, ny mesme les portes d'enferne preuandrōt iamais cōtre l'Eglise, suiuant la promesse infallible du Roy des Rois. Et mesmes de quel autre droit que sous pretexte de Religiō les Ligueurs fermoient-ils les portes des villes capitales de la France au feu Roy, mangeans des chats & des chiens plustost que de le recognoistre, auant qu'il eust esté à la messe? O Prothees!

Voilà l'Antithese de la doctrine des Heretiques & de celle des Iesuites Iugez de là, Messieurs, qui sont les meilleurs François, & qui sont ceux qui parlent plus reueremment de la dignité des Rois. Si vous desirez

voir vn discours plus estendū à la iustification des calomnies qu'on leur impute, lisez, s'il vous plaist, ceste doctē Apologie que Monsieur du Perron a mise au iour depuis peu en leur faueur, où avec l'elegance de la diction il y a des raisons si fortes & si pressantes, qu'elles ne peuuent estre reiettees que par des ames iniustes, sans zele & sās amour au bien de la Religion Catholique. Aussi les Iesuites ne peuuent auoir des ennemis que de ceste estoffe, non plus que Ciceron disoit, qu'il n'estoit haï que de ceux qui estoient mal affectionnez à la Republique.

## TROISIEME PARTIE.



Il y a encores, MESSIEURS, vne chose à resoudre sur la quelle du siecle, touchant la Confession Sacramētale, le secret de laquelle les Catholiques tiennent qu'il se peut descouvrir pour destourner quelque grande ruine, pourueu que l'on n'accuse point celuy qui s'en est confessé, & disent qu'il est loisible de descouvrir vne trahison cogneuë en termes generaux à vn Prince Chrestien & pieux, afin qu'il remédie au mal qui le menace, parce qu'on

*Tiré de l'Ap-  
pol du Card.  
Belliar. par le  
Sieur Behot-  
te en sa res-  
pōse à l'An-  
ticoton.*

Pag. 17.

sçait que ce Prince ne s'enquerra de rien  
 outre ce qui est permis de dire : Mais à vn  
 Prince mal affectonné à la Religion, qui se  
 moque du sceau de la Confession comman-  
 dee de Dieu, & que l'on sçait assez quil ne  
 permettra pas qu'on luy cele celui qui s'est  
 confessé, il n'est nullement loisible. De ceste  
 sorte, & non autrement, est admissible ce  
 que l'Autheur du *Miroir de saint Louys* re-  
 quiert de vous, Messieurs, qui est: Qu'il soit  
 enjoint à tous Confesseurs, sur peine d'A-  
 natheme, de reueler la Confession de ceux  
 qui auroient conspiré ou machiné quelque  
 chose contre le Roy & son Estat. Aussi le  
 secret de ce Sacrement est grandement im-  
 portant, parce qu'il est cause qu'un penitēt  
 confesse librement le dessein d'un acte sce-  
 lerat, lequel autrement il tiendrait couuert,  
 s'il auoit ceste persuasion en son esprit qu'il  
 y eust du mal & de l'inconuenient pour luy  
 de le dire à l'oreille de son Confesseur. Si  
 donc l'Eglise ne s'estoit obligee de garder  
 en cela le secret, ceux qui auroient conspiré  
 contre les Rois, ne s'adresseroient non plus  
 aux Prestres qu'aux Procureurs Generaux  
 des Cours Souueraines, & ainsi les Con-  
 fessions seroient plus cachees, & les Princes  
 courroient plus grande fortune de leur  
 vie.

Quant à ceste autre question du Pape par  
 dessus le Concile, ou du Concile par dessus  
 le Pape, elle n'a, selon l'aduis d'un docte per-

sonnage, pris naissance que durant le Schisme, quand plusieurs se disoient Papes, à sçauoir du temps du Cócile de Pise, qu'un Gregoire XII. & Benoit XIII. se disoiēt Papes. Elle a continué depuis au Concile de Constance, sur ce que trois prétendus Papes ne se vouloient pas soumettre au iugement des Euesques assemblez pour oster le Schisme. Or en ce cas il n'y a point de lieu de disputer contre les Catholiques. Car l'assemblée des Euesques peut iuger qui est le vray Pape, si pas vn d'eux n'est legitime d'en eslire vn autre, ayans puissance de se pouruoir d'un Chef quand le Siege est vacant par mort, ou quand quelque Pape seroit tombé en infidelité ou heresie, d'autant que par cet acte là, cessant d'auoir vniō exterieure & exterieure avec les autres membres de l'Eglise, il cesse d'estre Pape. Et partant la question ne sera plus que quand il y aura vn vray Pape en l'Eglise, &c. Surquoy il faut sçauoir, que comme il ne se peut rien resoudre en l'Empire es choses tēporelles sans l'autorité de l'Empereur, ny en Frāce sans l'autorité de Roy: De mesme en l'Eglise il ne se peut rien decider en matiere de foy & de mœurs sans l'autorité du vray & legitime Pape. Car comme l'Empire n'est point formellement Empire, ny vn Royaume formellement Royaume sans le Roy, l'Eglise n'est point aussi formellement Eglise sans le vray & legitime Pape, puis que tous ces Estats sont Monar-

*Le Sieur de  
Beaulieu en  
l'aduís sur  
le comment.  
de la resp.  
du conc. de  
Basl.*

chiques. D'où l'õ peut recueillir que l'assemblée des Euesques , durant qu'il y a vn vray Pape, n'a point d'autorité sãs luy pour decider de la Foy, & n'est point Eglise formee, ny par consequent vn vray Concile representant l'Eglise.

Au Pape soit donc l'hõneur & la prerogative de presider en l'Eglise & en ses Conciles avec autorité supereminẽte, comme le Chef sur les mẽbres du corps , le Pape pouvant en la perpetuelle assistance du S. Esprit, iuger quand l'Eglise a besoing d'un Concile general ou non, & interpreter les Canons des Conciles, en dispenser, regissant l'Eglise deuant & apres la conuocation desdits Conciles, comme durant la tenuẽ d'iceux, tout Chrestien estant obligé de recourir à cet Oracle doüé de l'esprit, d'infalibilité aux choses de la Foy & des mœurs , enseignant (s'entend) de la chaire de saint Pierre. Bref l'autorité du Concile par le nombre des Prelats, cõme disent les Theologiens, *est in discernendi acumine*, parce que plusieurs yeux voyent plus qu'un seul , & l'autorité du Pape, *est in decernendi soliditate*, & de tous les deux ensemble, *in vi obligandi*. Et encores qu'il semble à Monsieur de la Marteliere que c'est heresie de ne tenir pas la doctrine de Sorbonne, si n'estimeray-je pourtant de luy desplaire d'en parler de la façon , veu que c'est vn poinct problematique, voulant en toute autre chose embrasser de cœur &

d'ame la creance d'une Eschole si celebre.

Retournant à nostre Caton, voyons ce qu'il dit encores d'insolēt & d'outrageux. Il se formalise de tout, voire iusqu'aux moindres particularitez, comme si l'ō auoit à luy en rendre conte. On n'a nul soing, *dit-il*, des „ gouuernemens, plustost donnez à des Estrā- „ gers ingrats, qu'à ceux qui les ont meritez „ par leurs seruices. C'est pitié de voir cet hō- „ me s'aueugler ainsi dans sa passion. Car pour deux Estrangers seruiteurs du Roy, à qui il a pleu à la Roine de faire du bien & de l'honneur dans le Royaume, il veut blasmer ceste sage Princeesse, comme si elle n'auoit pas comblé de ses faueurs & de ses biens-faiçts tous les grands de la France, n'y ayant nul d'eux, voire de la Noblesse particuliere, qui n'ait sujet de se louer de sa munificence & liberalité: Mais pour auoir fait du bien à ces deux Seigneurs Estrangers, qu'à fait sa Majesté que tous nos Rois n'ayent pratiqué à l'édroit de ceux qu'ils ont estimez dignes de leur faueur? Est-ce d'aujourd'huy que la France recueille les Estrāgers, & qu'elle les reçoit dans son sein cōme ses propres enfans, imitant en cela vn Alexādre, qui tenoit les Barbares vertueux pour Grecs, & les Grecs vicieux pour Barbares? La France n'a-elle pas tousiours vsé de ceste courtoisie & humanité? N'auōs nous pas veu beaucoup de familles estrāgeres monter aux plus hauts degrez d'hōneur dans cet Estat, soit pour les digni-

tez de l'Eglise ou pour les armes? N'auons-nous pas veu l'estime que nos Rois ont faite des Biragues, des Strosses, des Triuilles, des Gondis, des Dornano, & autres maisons estrangeres, qui ont dignement seruy ceste Couronne, sans qu'on leur puisse reprocher aucune ingratitude, non plus qu'à ceux qu'on esleue maintenât, & lesquels ne reçoient du bien en Frâce que pour le bien de la Frâce, & pour le partager aux François, leurs charges, leurs moyens, leurs acquisitions n'estans que dedans l'enclos de la Frâce. C'est auoir le courage malin & plein d'euie, que de regarder de mauuais œil la fortune & la prosperité d'autrui. Il y a du bien assez pour tous, qu'on tasche seulement de le meriter & de s'en rendre digne, non par le murmure, non par la mutinerie, mais par la modestie, par l'humilité & en bien seruant.

C'est par là qu'on se rend recombmandable, & non pas en portant l'agraphe au mâteau, ou au cœur, comme songe ce Calōniateur, qui faisant le Conseiller d'Estat sans breuet, „ conseille sa Maiesté, qu'entre ceux de ses su-  
 „ jets à qui elle doit dōner la main plus raisō-  
 „ nablement & vtilemēt, elle le doit faire à ses  
 „ Princes, aux Princes de son sãg, &c. Qu'il est  
 „ raisonnable qu'ils ayēt telle part au gouuer-  
 „ nemēt de l'Estat, que le rang qu'ils y tiēēt  
 „ le peut requerir. Leurs Majestez n'ōt pas at-  
 „ tēdu iusqu'à l'aduis de ce Caton à rēdre aux  
 Princes du sang ce qui est iustement deu à  
 leur



leur naissance & à leur merite. Eux aussi ne se plaignent pas de n'auoir tout autant de bonne part aux affaires qu'ils en peuuent desirer. Le Roy n'ignore non plus l'amitié qu'il leur doit porter, ny la confiance qu'il doit auoir en eux, comme en des precieux fleurons de sa Couronne, lesquels la maintiendront en eternelle gloire & splendeur. Dieu les benisse aussi de plus en plus à cet effect, & fasse que son Esprit preside tousiours en leurs Cōseils au bien de la Religion & au salut de l'Estat.

Nostre Coton dit dauantage, qu'il confesse que le Roy est absolu dans son Estat. & qu'il donne telle loy qu'il veut à son peuple: Mais il veut aussi qu'il soit sujet à ceste mesme loy. Et mettant le nez par tout il dit: Qu'aux Estats Generaux le Prince daigne en quelque façon communiquer son authorité à ses sujets, & qu'il est de son deuoir, puis qu'il s'y soubmet, de ne leur y faire violence, mais de les laisser libres, & en leurs personnes, & en leur voix, &c. Où est-ce que ce Censeur a pesché que le Roy soit mesme suiuet aux loix de son Royaume? Les loix punissent celuy qui tuë; & quand donc il arriueroit qu'un Roy tuast quelqu'un en deuroit il mourir? Cela est ridicule. Monsieur Seruin n'est pas de cet aduis en l'allegatiō qu'il fait d'un Docteur de l'Eglise sur vn autre sujet. Saint Ambroise, dit-il, parlant du Roy Dauid sur ces mots qu'il auoit dit à Dieu: *Paye péché à toy seul*, nous apprend qu'il estoit Roy &

*En fin  
Plaidoyé  
contre le  
Cardinal  
Bellarm.*

„ n'estoit tenu à aucunes loix, d'autant que les  
 „ Rois sont libres des liens des delicts. Car ils  
 „ ne sont appelez à aucune peine par les loix,  
 „ assurez de la puissance de leur Empire. Il  
 „ n'a donc peché à l'homme à qui il n'estoit  
 „ point tenu ny obligé: Mais encore qu'il fust  
 „ assuré de son Empire, toutesfois il estoit su-  
 „ ject par deuotion & par foy à Dieu & à sa  
 „ loy, à laquelle se recognoissant tenu, il ne  
 „ pouuoit pas nier son peché; mais il luy con-  
 „ fessoit comme coupable avec amertume.

Lib. 1. f. 51.  
 c. 52. in  
 marg.

Et sur ce qu'il dit des Estats Generaux, cela  
 seroit excusable à vn Turquet, qui tient que  
 „ les Royaumes sont des fiefs, & que les Rois  
 „ sont tenus de iustifier leurs procedures extra-  
 „ ordinaire deuant les Estats Generaux. Mais  
 „ vous, Messieurs, nourris en meilleure Escho-  
 „ le, ne parlez pas de la façon. Car cōme vous  
 „ represente vn iudicieux esprit, qui a voix &  
 „ sceanee en vostre assemblée: Vous sçauiez  
 „ les causes pour lesquelles vous estes assem-  
 „ blez, qui toutes en somme se reduisent à ce  
 „ chef, qui est pour aduiser aux desordres qui  
 „ se sont introduittes en ce Royame, afin que  
 „ l'on y puisse apporter des bons reglemens &  
 „ vne vtile reformation: Il faut que vous sça-  
 „ chiez aussi que vous n'estes pas assemblez  
 „ comme Iuges, ny pour determiner si tout ce  
 „ que vous pourriez qualifier desordre l'est  
 „ veritablement, ny pour decider les remedes  
 „ que vous y proposerez y sont salutaires & re-  
 „ ceuables. Vous estes sujets d'un Prince, qui

Discours  
 imprimé.

est le plus absolu de tous les Princes de la terre. Il n'y a point de Monarchie au monde qui soit establie par de si iustes tiltres que la sienne. C'est vn heritage qui est escheu à la sacree famille de nos Rois par la disposition du Ciel, & le tenant d'une si puissante main, ils ne peuuent ny ne doiuent receuoir de compagnon en leur autorité. Vous deuez donc premicrement vous contenir dans les termes de supplians, &c.

Où en serions-nous aussi reduits, si les Estats Generaux, ou tout autre corps dans le Royaume vouloient raualer iusques-là la dignité de nos Rois, que d'estre Censeurs ou Arbitres de leurs Actions? Car comme dit mesme vn docte Iurisconsulte; Si les Princes, dependoient de la volonté de leurs sujets, certes ils ne seroient pas Rois, mais esclaués miserables. Ce ne seroit pas vne Monarchie, mais vn Estat populaire, de pire condition que la Royauté des Lacedemoniens, où il estoit permis à vn Ephore & simple Magistrat de fourrer leur Roy en prison comme il arriua à Pausanias, &c. De sorte que ce seroit vne chose dangereuse & tres meschante, si le sujet se donnoit ceste licence de prendre cognoissance des actions de son Prince & de le censurer, n'y ayant rien qui menace vn Estat de plus prochaine ruine.

Ce n'est pas que le Prince doie pour cela abuser de son pouuoir ny de son autorité, ains il doit dire avec ce bon Empereur, qu'il

*P. Greg. in  
Synt. iur.  
vniuer. p.  
l. de reb.  
l. 6.*

s'estimeroit indigne de l'Empire s'il n'estoit meilleur que tous ceux à qui il commande, luy estant moins permis lors que tout luy est loisible. Vous n'avez pas aussi, Messieurs, nul sujet de vous plaindre que leurs Majestez vous ayent violencez, ny en vos personnes, ny en vos voix, comme vous voudroit persuader ce conteur par son discours, auquel  
„ parlant des alliances de la France il dit: Qu'il  
„ y en a qui sont anciennes, & d'autres, bien  
„ qu'elles ayent esté entées dans le trouble, si  
„ est-ce que la vicissitude des affaires du monde en a affermy le bastiment: Mais à qui en veut-il, qui est ce qui luy renoque cela en doute? Sçauons-nous pas bien ce que nous deuons d'amitié à tous nos alliez, soient Flamens, Allemans, Suisses & autres? Qu'elle de toutes ces Nations se pourroit iustement plaindre de nostre affection en leur endroict, n'y ayant sorte de soing que la Roynne n'ait apporté pour en conseruer la bien-vueillance? Et sur ce qu'il dit: Qu'encores que nous  
„ soyons differents de naturel & contraires  
„ d'humeur avec les Anglois, ils ne nous peuvent pas porter dommage pour ceste grande  
„ separation que Dieu y a mise. Voila bien recommandé ses amis, côme s'il y auoit moins de courtoisie & moins de bonté aux Anglois qu'aux autres Nations. Sçachez Caton, que ce n'est pas ceste separation qui nous fait viure paisiblement avec eux, ains c'est la seule prudence de ce grand Roy qui les regit, &

qui vray amateur de paix & de concorde, vit en bonne intelligence avec tous les Princes ses voisins, sans prester l'oreille à ces boute-feux, qui sous couleur de religion le voudroient engager au trouble de la Chrestienté; comme est entr'autres celui qui le conuioit au sac & l'euerfion de murs de Rome.

Cet homme de bien veut en fin que nous soyons amis avec tous, horsmis avec les Espagnols, parce qu'il n'a pas accoustumé d'en voir l'Ambassadeur à Charenton, & comme si le project des estroites alliâces de ces deux illustres maisons estoit aussi à contre-cœur aux gens de bien qu'il luy desplaist, il presente au Roy qu'il ne doit passer outre, ains „ doit casser & annuler ce qui a esté fait, & re- „ stablir toutes choses cōme auparauāt. Or par „ ce que l'alliâce ayant à estre mutuelle & non plus auantageuse d'une part que d'autre, il a esté raisonnable que ces deux ieunes Princesses n'ayēt eu nō plus de droit sur leurs maisons l'une que l'autre. C'est pourquoy elles renoncent toutes d'eux aux successions des Souuerainetez qui leur pourroient arriuer. l'une à celle de la Couronne d'Espagne, & l'autre à celle de Nauarre, à laquelle les filles peuvent succeder, comme aussi à la Principauté de Bearn; ainsi qu'il est expressement stipulé par leurs Majestez au cōtract de mariage fait de la part de la France, où les tiltres & qualitez illustres du Roy sōt couchez aux termes & au stile qu'il conuient à l'honneur

& à la grandeur de ceste Couronne. Faux est  
 „ donc ce que ce Calomniateur dit au Roy,  
 „ Que le Roy d'Espagne ait pris sujet de des-  
 „ heriter sa fille sur l'honneur qu'il luy feroit de  
 „ la faire cōpaigne de son liēt & de sa Courōne.

I'estimerois, Messieurs, d'abuser de vostre  
 patiēce, si ie m'amusois à refuter les inepties  
 de ceste plume mesdifante contre la maison  
 d'Espagne, comme quand il dit que sa mau-  
 uaise foy, son ambition, & son avarice insa-  
 tiable l'a accreue ainsi que nous la voyons,  
 aux despens de tous les Estats du monde. Cet-  
 te fausseté est desmentie par vn des doctes  
 hommes de ce siecle, lequel attribue la grā-  
 deur & l'aduanacement de ceste maison à la  
 pieté de ses Ayeuls. Car il rapporte que Raoul  
 d'Autriche, simple Comte de Hasbourg, ré-  
 contrāt vn Prestre qui portoit en campagne  
 le S. Sacrement de l'Eucharistie, pour la con-  
 solation d'vn malade assez esloigné, ce bon  
 Prince ayant fait monter le Prestre sur son  
 cheual, & l'accompagnant à pied & teste nue  
 luy & sa Noblesse, le Prestre luy donna sa be-  
 nediction, & cōme par Prophetie luy annō-  
 ça la gloire aduenir de luy & de sa posterité.  
 Voila, Messieurs, la mauuaise foy dōt la mai-  
 son d'Espagne s'est seruie pour semēce de sa  
 premiere grandeur. C'est l'artifice dont elle  
 vse encores aujourd'huy pour se maintenir  
 en splendeur. Sa pieté, son zele, son amour  
 au seruice de Dieu, sa haine implacable con-  
 tre les Infideles & contre les Heretiques la

*Lipsi. lib. de  
 Concil. &  
 exempl.  
 concil. 3.*

faict regner, la faict prosperer. Quel comble de felicité n'auons-nous donc à esperer de l'alliance d'un Prince, qui au tesmoignage de ses propres ennemis, vit avec vne telle innocence & integrité de mœurs, que la France n'en vaudra que mieux de l'auoir pour amy? Bref le fruit de ceste alliâce est tel, que toute la Chrestienté s'en resiouyt, voyant deux si grands Monarques ainsi vnies & confederer au bien de la Religion en general, & a l'vtilité particuliere de leurs Estats & de leurs pauvres subjects: lesquels par ce moyen viuront en perpetuelle paix & concorde.

C'est ce que le mesme Deputé de vostre *Page 65. &* assemblee, duquel i'ay parlé cy dessus, vous a 45. si elegamment representé par son discours, auquel il loue la Roynie de ce qu'elle vous presente les pompes du plus grand & du plus auguste mariage qui se puisse contracter sur la face de la terre. C'est aussi, *adiouste-il*, la premiere chose à quoy l'on pouruoit dans les petites familles, qui est d'asseurer la suite des successeurs, à plus forte raison falloit-il pour uoir à faire renaistre vne precieuse lignee de nostre Roy, qui cōseruast sa Couronne apres qu'il l'aura possedee des siecles entiers dans son illustre & sacree famille, la plus grande & la plus ancienne de tous les Rois du monde. On ne la pouuoit enter sur vne tige plus glorieuse que sur ce grand Empire d'Espagne, dont l'estêdue n'a point d'autres limites que celles du Soleil: Mais quel autre Empire

„ pouuoit estre digne de nostre alliance ? Et  
 „ quelle autre alliance nous pouuoit estre plus  
 „ vtile que celle-là ? De qui pouuons-nous ap-  
 „ prendre de plus iustes loix, de plus louables  
 „ mœurs, ou plus de pieté ? De qui pouuons-  
 „ nous receuoir plus de secours & plus à point  
 „ nommé que de ceste nation qui est à nostre  
 „ porte, & qui apres auoir esleué ses estendarts  
 „ sur tout ce qui estoit à conquerir, n'a plus à  
 „ faire qu'à veiller sur la paix vniuerselle, & sur  
 „ l'entretien de la société du genre humain ?  
 „ Sans doute si ses armes secōdent les nostres,  
 „ la partie sera mal faite de tout le reste du  
 „ monde contre nous : O que les mauuais sub-  
 „ jets, les esprits seditieux sont estonnez ! Ils  
 „ sçauent bien qu'ils ne pourront plus impu-  
 „ nément susciter des factions, fomenteur des  
 „ rebellions, ny fauoriser des desobeyssances.  
 „ Bref toutes les circonstances necessaires à  
 „ nostre bien se rencontrent si heureusement  
 „ en ce salutaire dessein, que l'esprit de la Roi-  
 „ ne se peut dire auoir esté quand elle le con-  
 „ ceut, plustost illuminé d'une inspiration di-  
 „ uine, que guidé par vne prudence humaine.  
 A quoy tient il, Messieurs, que vous n'ayez  
 desia sur vos testes des chapeaux de fleurs, &  
 dans vos mains les flambeaux allumez pour  
 solemniser ce triomphant Hymenee ?

C'est là vrayement le langage d'un Caton  
 François, & non pas d'un Caton de contre-  
 bande. Dieu sçait aussi, si tels qui desirent la  
 rupture de ces mariages, nous voyãs engagez  
 plus



plus que iamais aux prises avec vn Roy d'Espagne, nous viendroient assister sur la frontiere pour l'en repousser, ou si pluſtost ils ne tascheroient pas de broüiller & de faire leurs affaires d'autre costé, le passé nous en seruant d'exemple, au tesmoignage de nostre Histoire, laquelle leur reproche qu'ils n'ont regret que d'auoir failly à ceste memorable & glorieuse reprise d'Amiens, & à la retraite de l'ennemy, pour laquelle leurs Peres eussent pris la poste à cent lieues de là. La mesme Histoire remarque encores qu'on a ouy dire au feu Roy qu'il fouoit Dieu d'auoir repris Amiens sans les Huguenots.

Le Sienn  
Mathien  
lin. 2.  
fol. 207.

C'est chose deplorable de voir que la passion de ce mesdisant le porte à cet aueuglement, de n'espargner pas mesmes les ombres & ceux qui reposent dans le cercueil. Car impie & prophane qu'il est, il remuë les cendres d'une des plus Augustes Princesses qui ait iamais esté au monde. Vangez cet outrage, Ô GRANDE ROYNE, vous qui restez seule de l'illustre tige des VALOIS, & qui en vous seule faites reuiure tout ce qu'il y a eu de plus heroi- que en vne race si pleine de zele enuers la Religion, & si affectionnee à l'amour des lettres, vostre Palais, vostre table estant comme le Temple & l'Autel où le sacré nom des Muses est perpetuellement solemnisé, par le fauorable recueil que vostre Maiesté fait aux personages de merite & de vertu. Vangez, di- je, Ô GRANDE ROYNE, vangez ce que

ceste langue de feu profere contre la celebre  
Princesse CATHERINE DE MEDICIS.

» Elle estoit, dit-elle, vne grande Princesse, d'un  
» grand & admirable esprit : mais ambitieuse  
» & conuoiteuse de commandement, pour se  
» maintenir en autorité, se seruoit des Princes  
» estrangers contre les Princes du sang, les ho-  
» norant des principales charges de l'Estat, con-  
» duisant les armées royales. Et blasmant en-  
» cores ces vertueux Princes vos freres, il nous  
» veut faire accroire qu'aucuns d'eux estoient  
» de belle esperance : mais abastardis & desbau-  
» chez par l'artifice des Gouverneurs, afin de  
» regir toutes choses absolument : Or qui  
» scait la vie de la Mere & des Enfans n'ignore  
pas que la France n'ait esté tres-heureuse tant  
qu'elle l'a gouvernee, & que ces genereux  
Princes ont remply le trosne de leurs Peres  
auec autant de Vertu, de Pieté & de Iustice,  
qu'on pouuoit esperer de la digne nourriture  
d'une telle Mere, la religion & l'Estat s'estans  
maintenus sous leur Sceptre en autant de  
gloire & de splendeur qu'ils firent oncques.  
C'est merueille que ce mesdisant, pour ampli-  
fier la fable, n'ait dit encores apres vn de nos  
Historiens, que le Pape donnant à la France  
ceste Princesse sa parente, predist qu'elle seroit  
le flambeau fatal de sa ruine; comme s'il estoit  
bien croyable qu'une ieune Princesse à l'age  
d'onze ans, & nourrie en toute innocence,  
en toute pieté, eust eul'ame si mal creée que  
de procurer du mal à vn Estat, ou au contraire

elle n'a apporté que toute benediction.

Et sur ce qu'il blasme ceste Princesse d'avoir donné des charges à des Princes, lesquels il designe assez, sans nous laisser à deviner de qui il entend parler. De quel courage plus Martial se pouvoit-elle servir que de celuy de ces valeureux Princes de Lorraine pour la deffense des Autels, veu que le malheur du temps portoit que les Princes du sang fauorisoient le party contraire? Si ce calomniateur ignore cōme le nom de ceste race belliqueuse est celebré, qu'il lise nostre Histoire & les escrits de ce grand Poëte, qui adressant son discours au Miracle de son siecle en parle comme s'en suit.

Epistre de  
Ronsard à  
Monsieur le  
Cardinal de  
Lorraine.

Bien que vos freres soient magnanimes guerriers,  
Adroits, prudens & forts aux combats les premiers,  
Soit qu'il faille garder sagement la muraille  
De Mets environné, ou soit qu'en la bataille  
De Renty, par les coups de leurs glayues treuchans,  
Il faille d'hommes morts engraisser tous les champs,  
Ou soit que sur la Mer pour nostre Foy Chrestienne  
Ils respendent le sang de la race Payenne,  
Si n'estes-vous pourtant ny superbe, ny fier,  
Mais humble, il ne vous plaist, hant vous glorifier  
Des faits des vos Ayeuls, Bisayeuls, & grands Peres,  
Ny des gestes nouveaux achenez par vos freres.  
C'est le plus grand honneur que vous scauriez avoir,  
Tant plus vostre grandeur est puissante en pouvoir,  
Tant plus vous maniez les affaires publiques,  
Tant plus vous soustenez les Decrets Catholiques

*Des vieux Peres Docteurs, tant plus vous gouuérnez  
 Nostre Roy, sous lequel ses loix vous nous donnez,  
 D'estre humble & gracieux: le sçay que vostre race  
 De victoires ornee, est digne qu'on luy face  
 Honneurs dessus honneurs: le sçay tres-bien que vous  
 Meritez à bon droict qu'on baise vos genoux,  
 Qu'on se iette à vos pieds:*

Que ce mesdisant, di-je, lise l'Histoire, & il y apprendra les glorieux faits d'armes, les batailles, les rencontres, les sieges & combats signalez dont de pere en fils ceste race heroi-que a rendu son nom immortel. Qu'il contemple ces vertueux Princes, qui vrais reiet-tons d'une tige si illustre, ne degenereront iamais de la valeur de leurs Ayeuls, n'ayans tous autre but que de s'immoler pour la deffense & protection de la Religion & de l'Estat.

C'est ce que i'auois, Messieurs, à refuter des inuectiues de ce Caton, qui ne s'estant esclos seul au monde, a esté suiuy d'un frere gemeau qui ne luy cede en impudence ny en imposture. Et comme l'un, pour iniurier avec plus d'artifice a emprunté le nom d'un Sage, l'autre pare aussi le front de son libelle du tiltre venerable d'Amour de Iustice, cachant ainsi sous la voix de Iacob les mains d'Esau. Les Cantarides (dit Plutarque) se prennent volontiers aux roses plus espanouies, ce calomniateur s'attache aussi à la reputation d'un Seigneur si cogneu & si estimé pour sa pieté

& pour sa valeur, que tant s'en faut que la calomnie nuise à sa vertu, qu'elle la rend plus glorieuse, tout ainsi que les gouttes d'eau salees qu'on iette dedans vne fontaine d'eau douce luy donnent vne certaine pointe qui la rend plus sauoureuse. Ce grand courage donc semblable à vn Alexandre, qui disoit que c'estoit chose digne de luy d'oïr mal pour faire bien, dedaigne ces mesdisances, s'eslouyssant du tesmoignage interieur que luy rend sa conscience, & de l'estime que les gens de bien font de son merite, n'ignorant pas que celuy seroit autant de blasme d'estre loué des meschans, que ce luy est de gloire d'estre reueré des bons. Ceux qui sçauent l'extraction de ce Seigneur, & le rang eminent que ses de-uanciers ont tenu dans leur Prouince, où mesme feu Monsieur de la Vallette son pere estoit Lieutenant General d'un de nos Rois ne diront iamais cōme cēt imposteur, qu'il est esleué de la poussiere. Faux est-ce qu'il luy reproche aussi, qu'il est entré dans le Temple de l'honneur, sans entrer & passer premiere-ment par celuy de la vertu, & faux est encores comme la faulxeté mesme, de dire qu'il a osé,, entreprendre contre l'autorité souueraine,, de la Cour de Parlement, & attenter iusqu'à,, la personne mesme des Officiers de sa Maiesté,, & Souuerains Magistrats, entrant à main ar-,, mee iusques dedans le Palais. Le Roy Hen-,, ry III. son premier Maistre & bien-faïcteur, estoit Prince si iudicieux, & qui se cognoissoit

si parfaitement au choix des hommes, qu'il ne se fust pas ainsi delecté de l'esleuer & agrandir dans son Estat, sans auoir recogneu en luy vn merite digne de ceste grande faueur. Ce Seigneur n'ignore non plus le respect qu'il doit à Messieurs de la Cour, du corps de laquelle il a l'honneur d'estre comme Duc & Pair de France. Et si dernièrement on interpreta ses deportemens tout au rebours de l'integrité de son intention, la Cour neantmoins demeure si satisfaite du contentement qu'il luy en donna, qu'elle estimeroit digne du fer chaud les paroles de cet esprit immonde, qui ose ainsi calomnier vn personnage qui a si dignement seruy ceste Couronne, & la prudence duquel a esté si necessaire au bien du public depuis le decez du feu Roy, que nous pouuions dire de luy & de ses semblables, si Dieu ne nous les eust reseruez, que c'estoit fait de la Republique, comme les Romains disoient de leur Marius. Puisse-il donc viure & fleurir vn siecle au soustien de la Foy Catholique, & à l'eternelle manutention de l'autorité Royale.

Vous voyez, Messieurs, comme la licence effrenee d'escrire tout est vn crime trop toleré en France. Chose où vous aurez, s'il vous plaist, à remedier, afin que comme au Temple de Minerue, les mauuais Harangueurs estoient contraints d'effacer avec la langue leurs mauuais discours, aussi il y ait du chastiment pour ces Aragnes qui conuertissent les fleurs en venin, & qui ne deuant employer leur style, &

leur talent, qu'à declamer contre le vice, le destournent contre les plus vertueux. Car auant que tels escriuains n'ayent matiere de mesdire, ils se forgent des monstres en l'esprit, & s'imaginent des choses qui ne furent oncques. I'accorde bien que sans escrits il ne faut mesme que la conuersation d'un seul homme mal affectionné à l'Eglise, & à ses Pasteurs pour corrompre beaucoup d'esprits qui infectent puis apres les Prouinces de ce bel apprentissage : Mais s'il est loüable d'arracher yne coupe de la main de celuy qui veut empoisonner vn particulier, combien est-il plus à estimer de ne souffrir qu'il empoisonne les fontaines publiques ? C'est pourquoy, Messieurs, avec les Liures qui traittent de la Religion, vous auez grandement à veiller sur l'Histoire de France, à ce que la cause de l'Eglise n'y estant mal traittée par des laschetes, & complaisances, l'heresie ne prenne de là occasion de pulluler dauantage, ces mardites semences, estans si nuisibles à toutes personnes, & sur tout à la ieunesse, qu'il n'y a fable, ineptie, ny erreur qu'elle n'embrace pour verité, quand elle se persuade d'auoir pour garand vn meschant Liure, qui portera sur le front le tiltre specieux d'Histoire de France. Ce sera chose digne de vous, Messieurs, de pouruoir à cela, & de supplier leurs Majestez d'agreer qu'on repurge ce qu'il y a de contagieux dans tels Liures, à fin que la posterité vous aye cette obligation de luy.

auoir laissé les faicts heroïques de ses Roys  
vrayement Chrestiens & Catholiques, rap-  
portez avec vn style si chaste, si pieux & si ve-  
ritable, que les ames innocentes les puissent  
lire sans crainte de s'infecter d'aucune mau-  
uaïse opinion qui altere leur zele enuers l'E-  
glise. Mettans ainsi puïssamment la main à  
l'œuvre en tout ce qui regarde la reformation  
de l'Estat, Dieu bénira d'enhaut l'heureux  
gouuernement que la France attend de son  
Roy, à cette heure qu'elle le voit Majeur, & en  
capacité de tenir luy-mesme les resnes de cet-  
te Monarchie.

En premier lieu, sa Majesté ayant esté si so-  
igneusement nourrie en l'amour & crainte de  
Dieu, elle croira n'estre pas moins subiecte  
aux diuins commandemens de ce grand Roy  
des Rois, que ses peuples sont tenus de ployer  
à ses Loix & Ordonnances. Les subiects  
estiment aussi ne pouuoir receuoir aucun mal  
d'un Prince lequel ils croyent estre en la grace  
de Dieu, & lequel ils voyent embrasser avec  
zele la Religion de ses Peres. Or d'autant que  
la reuerence que l'enfant doit à ses parents  
est vne partie de la vraye Pieté, sa Majesté  
sçaura rendre à la Roïne sa Mere tout le res-  
pect & l'obeïssance qu'un Prince bien né doit  
à celle qui avec l'amour & bien-vueillance  
naturelle enuers sa personne, a un soing parti-  
culier de son Estat; ce sage Roy Salomon luy  
ayant appris que le Prince qui honore sa Mere  
est semblable à celuy qui assemble des Tre-  
sors



sors, tant cela luy attire de benedictions sur son chef.

Sa Maïesté estant aussi honorée de ce tiltre auguste de Roy Tres-Chrestien, elle veillera à ce que l'Eglise soit tousiours pourueüe de fideles Pasteurs, qui adherent constamment à leur Chef, & lesquels edifient son peuple autant par l'exemple d'une vie innocente & nullement scandaleuse, que par leur sçauoir & suffisance. Si bien qu'imitant nostre Seigneur, elle chassera du Temple tous marchands, Simoniacques, vendeurs & acheteurs de benefices. La pieté florira en son siècle comme en celuy du bon Roy saint Louys, seuer Reformatteur des abus de l'Eglise. Les Pasteurs estans ainsi choisis à la seule marque de leur doctrine & probité, le Roy leur rendra tout l'honneur qui est deu à ceux qui luy annoncent son salut. Il sera leur protecteur, il leur fera tenir en sa Cour le rang qu'ils meritent, la reuerence qu'on defere à la personne des Ministres se rapportant au Maistre qu'ils representent. Et estans interessez, comme ils sont, à la conseruation de l'Estat, sa Maïesté se seruira de leurs aduis & conseils. Aussi seroit-ce vn trop mauuais augure de l'aduancement de l'Eglise, si ceux qui sont les parties nobles de ce Corps n'auoient vne particuliere vnion avec le Prince, qui est proprement le Chef d'où dériue le bien ou le mal. Son principal but sera donc de rendre aux Autels leur premier honneur &

Eccel. chap. 3.

de restaurer la Religion; se gardast sur tout de tomber en l'abyfme d'une maudite indifference. Car le cœur qui va par deux voyes ne prosperera point.

Encores que pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Estat il seroit à desirer que tous les subiects de sa Maiesté fissent profession de la Religion Catholique: Si est-ce que pour laisser les choses en la mesme assiette qu'elle les a trouuées à son aduenement à la Couronne, elle souffrira ses peuples viure en la liberté de conscience que leur permettent les Edicts des Roys ses predecesseurs, lesquels elle leur a mesme confirmez.

Nonobstant ceste diuersité de créance, elle ne laissera de les cherir & aimer à l'égal de ses autres subiects, tant qu'ils seront vnis & portez de mesme fidelité & affection au bien de son seruice comme ils ont esté iusqu'à present, sans favoriser aucune faction ny partialité au dehors ny au dedans du Royaume. Sa Maiesté neantmoins les conuiera gracieusement de se faire instruire de leur salut, s'esioüissant de la conuersion de ceux que Dieu aura inspirez, & ne souffrira d'autre costé que les plus opiniaftres d'entre-eux blasphement contre la Religion Catholique, soit par libelles ou par discours prophanes & iniurieux, toute sorte de malediction ne pouuant qu'arriuer en vn Estat où l'impieté est licencieusement rolerée.

La Iustice estant la seconde colomne qui

souſtient les Royaumes, ſa Maieſté luy dreſſera vn nouueau Temple, & la fera adminiſtrer à ſes peuples par des Magiſtrats qui ſeront gens de ſcience & de conſcience, oyans les cris de la veſue & de l'orphelin. Or pour rendre la Juſtice tant plus venerable, les Officiers d'icelle ſeront perſonnes graues, d'un aage mûr & raiſſis. Car le Sage teſmoigne, *Que c'eſt vne* ,, Ibid. ch. 25  
*belle choſe de voir en la chaire de iudicature* ,,  
*ceux qui ont la teſte blanche, l'experience de* ,,  
*plusieurs choſes ſervant de chapeau de fleurs* ,,  
*aux Anciens. Et parce que la venaliſté des offi-*  
*cies porte facilement le Financier au larcin, le*  
*Juſticier à la corruption des preſens, & le*  
*Guerrier à la violence & au rençonnement, ſa*  
*Maieſté, tout autant que le bien de ſes affaires*  
*le pourra ſouffrir, auancera aux charges du*  
*Royaume ceux qui n'ont autre degré pour y*  
*monter que leur ſeule vertu.*

Combien que la Clemence ſoit l'interprete de la Loy, & celle qui retient comme en l'air le glauiue de la Juſtice, ſa Maieſté neantmoins ne fera iamais vne iniuſtice ſoubs couuerture de Clemence, elle ne luy ſeruira point de maſque, elle ne luy preſtera iamais ſa robe à mauuiſe fin. En penſant à la douleur particulière, elle poiſera l'intereſt public & la conſequence de l'impunité. Car il eſt autant abominable deuant Dieu d'abſoudre le meſchant que de punir l'innocent. Et à fin que la Juſtice ſoit tant plus réueree des peuples, ſa Maieſté meſmes honorera le Magiſtrat, ne ſouffrât

qu'il recoiue iuiure ne mepris de personne  
que se soit. Le Magistrat aussi, sans s'enor-  
gueillir, recognoistra que tout ainsi que les  
mitours ards n'ont lueur que celle qu'ils em-  
pruntent du soleil, que semblablement il ne  
tient que du Souuerain tout ce que sa robe  
luy apporte de lustre & d'esclat. Les Offi-  
ciers sans donc autan de ruisseaux qui deri-  
uent de ceste source, ils ne peuvent sans cri-  
me capital attendre faueur ny protection  
d'ailleurs.

Parce que les Roys ne regnent pas seule-  
ment de la force du bras, mais de la prudence  
& sagesse de l'entendement, sa Maiesté adra  
toufiours pres d'elle de bons & fideles Con-  
seillers, qui aimeront la grandeur de l'Estat,  
qui seont pluszelez au bien du public qu'à  
leur interet particulier & qui preferans la  
gloire de Dieu à toutes considerations mē-  
ment politiques & temporelles, ne feront pas  
de la Religion un simple gage de fortune.

Or s'il y a de l'inconuenient de fier l'admi-  
nistration de la Iustice à des testes esuētes &  
estourdies, le peril n'est pas moindte qu'un  
Prince soit assisté de gens sans experience aux  
affaires importantes de son Estat. C'est pour-  
quoy sa Maiesté aura soing de retenir tou-  
fiours pres d'elle les Ministres du feu Roy son  
Pere, afin que ceste grande suffisance qu'ils  
ont acquise au maniment des affaires soit un  
secours prompt en tous accidēs, l'Histoire re-  
marquant que la plus grande faute que fit le

Roy Charles VIII. en sa ieunesse, fut de souffrir la retraite des bons & anciens seruiteurs de Louys XI. son Pere. Car outre le dommage que le Prince reçoit de leur absence, les peuples ont moins d'esperance du salut du vaisseau quand ils le voyent abandonné par les Pilotes plus experts qui résistent aux tempestes & aux orages. Quand mesme il faudroit par necessité remplir ces places, sa Majesté sçaura faire choix de personnes qui luy seront nettement acquises, & lesquelles n'y estant foutees par la main d'autrui, seront reputées ses propres creatures.

Et tout ainsi qu'en l'œconomie d'une famille particuliere les charges y sont tellement distinctes qu'elles n'entrent point les vnes dans les autres: De mesme en vn Estat bien reglé, l'ordre est tel au Conseil du Prince, que chacun sans s'embarrasser sert seulement à la fonction à laquelle il est destiné. C'est ce qui fait observer à nostre Histoire, Que Louys XI. Charles VIII. Louys XII. & François I. „ *Le Sieur*  
 „ *du Tillet*  
 „ *fol. 302.*  
 jusqu'à son retour d'Espagne diuiserent leur Conseil Privé en trois. Le principal fut pour la guerre & affaires de leur Estat. L'autre fut pour les Finances, & l'autre pour la Justice. En chacun y avoit personnes esleues suffisantes pour s'en acquiter & en respondre. Ores que les Rois eussent guerres à peu pres continuelles, leurs subiects furent plus soulagez qu'ils n'ont esté depuis, que ledit Conseil Privé l'an cinq cens vingt-six fut remis en vn,

„ il y a eu confusion d'affaires, &c. Ceux qui en-  
 „ tendent les Finances ignorent souvent la Ju-  
 „ stice, où l'État, & plusieurs sont entrez au-  
 „ dit Conseil qui n'y ont seruy que d'assistance,  
 „ &c. Desordre où la Maïesté sçaura prudem-  
 „ ment remedier, parce que comme l'estomach  
 „ qui engourit beaucoup de viandes ne les  
 „ peut digerer: De mesme ceux qui embras-  
 „ sent toutes sortes d'affaires à peine s'en peu-  
 „ vent-ils acquiter, & le plus souvent en vou-  
 „ lant tout faire, ne font rien que de tenir les  
 „ choses en langueur, d'où naissent les muti-  
 „ mures & mescontentemens des peuples, qui  
 „ par ce moyen se croient estre dedaignez,  
 „ voyans qu'on n'a nul soin d'eux en general  
 „ ny en particulier. Le Conseil de la guerre soit  
 „ donc à ceux de ce mestier, le ietton au Finan-  
 „ cier, & la Justice à la robe longue: sans toutes-  
 „ fois faire du Conseil du Roy une cohue, par ce  
 „ qu'il ne se doit traiter deuant ce Tribunal que  
 „ de choses graues & importantes.

„ Encorés que les Auteurs remarquent  
 „ qu'il n'y a eu gueres d'Empereur plus sçauant  
 „ que Neron, ne sçignare que le bon Traian:  
 „ Si est-ce que la lecture des liures n'est pas  
 „ moins requise au Prince, d'autant que les  
 „ exemples continuelles de la vertu & valeur  
 „ des grands Monarques tiennent son ame en  
 „ plus forte assiette, luy haussent & animent le  
 „ courage. Pourtant la Maïesté, avec la leçon  
 „ de l'Histoire, dont elle a desja une si parfaite  
 „ cognoissance, aura agreable d'auoir pres d'el-

le des personnes doctes, qui l'entretiendront de tout ce qui luy peut former l'esprit, & le rendre tousiours plus capable de gouverner dignement ses peuples. Et prenant ainsi goust aux lettres qu'elle apprendra dans la conuersation, comme ont fait beaucoup de ses predecesseurs, elle les fera fleurir dans son Royaume, sans souffrir toutesfois qu'elles soyent si communes que les arts mecaniques, le trafic & le labourage en deperissent.

Auec la Religion, la Iustice & les lettres, le Prince se rend encores plus redoutable s'il aime les armes, s'il fait estime des gens de guerre, à fin qu'ayant de quoy s'opposer puissamment à ses ennemis, on perde l'enuie de l'attaquer. Sa Maiesté est yssue d'un pere trop brave & genereux pour auoir besoin d'estre excitée à la vaillance & grandeur de courage.

Semblable donc à ce grand Mars, elle se portera par tout où elle verra quelqu'un s'élever contre-elle, ayant tousiours Dieu & les hommes pour tesmoins de la Iustice de sa querelle. *Car pour conseruer le repos d'un Estat, il ne faut rien faire d'iniuste, ny rien souffrir de honteux.* Toute paix desarmée estant si foible qu'elle est tousiours à la veille du trouble, sa Maiesté releuera tellement l'honneur des armes, qu'elles seront en terreur aux meschans, comme elles seruiront d'azile & de seureté aux bons, à fin que les peuples vivent donc pacifiques dans les Prouinces, & que nul n'ose en troubler le repos, ie laisse à mediter au Con-

Polyb. lib. 4.

feil de sa Maïesté, si ce ne seroit pas chose digne de la grandeur de l'Estat, qu'elle eust continuellement sus pied de bonnes troupes, lesquelles, comme vn tonnerre, pourroyent foudre en vn instant la où naistroit le mal. Car laissant le Prince desarmé, c'est donner audace à ceux qui ayment les mouuemens d'entreprendre & de faire du ravage, que le temporisement & la longue attente du remede rend irreparable.

Quatre mille François, deux mille Suisses de ses gardes ordinaires, & deux Regiments des vieilles bandes de deux mille hommes chacun, avec douze cens cheuaux des Compagnies de gensdarmes & cheuaux legers suffiroient pour faire regner sa Maïesté absolue, ces troupes-là n'estans iamais esloignées d'elle plus d'une ou deux iournées. L'Estat en viuroit en eternelle paix, ayant encores en chacune de ses Prouinces vn Arcenal, où d'abord on trouuaist des canons & munitions avec tout l'attelage necessaire; dix mille hommes nourris en ceste discipline rendans plus d'effect que vingt mille de nouvelles leuées, la despence n'en estant de nul surcrois de charge au peuple, veu que sa Maïesté entretient beaucoup plus d'infanterie, le moindre retranchement des Garnisons qui ne sont sur la frontiere estant suffisant pour tenir eternellement sus pied ce petit corps d'armée, lequel seroit comme le feu sacré des Vestalles que les Romains tenoyent pour fatal à la conseruation de leur Empire.



Les finances & le tresor du prince estant encores vne des bases principales sur laquelle l'estat se repose, le fonds en doit estre si bien mesnagé qu'il ne tarisse iamais, parce qu'un Prince necessiteux n'est nullement craint de ses subiects, ny redouté de ses voisins. Or comme on donne volontiers le commandement des armes aux plus vaillans, aussi n'employera-on que les plus loyaux à l'administration des Finances de sa Majesté, à fin que cuidant faire espargne, elle ne fust destrobée par des gens, qui sans seruir leur Maistre avec dignité n'en prescheroient que la misere & l'indigence. Non que pour amasser beaucoup d'or & d'argent le Prince doive humer le sang & engloutir la substance de ses peuples, ains les traitant doucement, les graces du Ciel le multiplieront sur son chef, ressemblant en cela à l'Empereur Adrian, lequel disoit qu'il gouvernoit la Republique de telle façon, qu'il auoit appris que c'estoit le bien du public & non le sien propre. Sa Majesté espargnera donc, non en escorchant son peuple par nouueaux impôts, ains en ne prodiguant ses finances en dons immenses, ny en despeses superflues. La parole de Dieu luy apprend aussi, *Que le Royaume est transporté d'un peuple à l'autre, à cause des iniquitez, des outrages & des richesses iniustement acquises.*

*Ecclesiast.  
chap. 16.*

Et parce que l'on estime les Rois estre tels, que ceux qui sont à l'entour d'eux, sa Majesté ne donnera accez, credit ne faueur qu'à ceux

qui sont vrayement gens d'honneur & de vertu aimant mieux le parler libre d'un homme sage & discret, que le discours emmiellé des flatteurs, lesquels ne disent iamais au Prince ce qu'il est, mais beaucoup plus que ce qu'il n'est pas. Si bien que complaisans à l'oreille de leur Maistre, ils ne l'entretiennent que de ce qui luy agrée, ne luy touchent ses imperfections que pour les chatoüiller, & le desguisant à soy-mesme, luy transforment ses vices en vertu, sa lascheté en clemence, & son impudicité en galanterie. Bref ils luy preschent que ses paroles sont des Oracles, & l'esleuans iusqu'au tiers Ciel, luy font accroire qu'il est non Officier, mais compagnon de Dieu. Sa Majesté fuira donc la rencontre de telles gens, les chassera d'alentour d'elle, voire de sa basse-cour. Et iugeant de soy par elle-mesme, imitera cette Vierge que dit Pline, laquelle se regardant au miroir, voulut tirer son portraict de sa propre main, pour fuir la flatterie du Peintre.

La faueur du Prince estant desirée de tous, sa Majesté la despartira avec tant de discretion, que faisant du bien & de l'honneur aux vns, elle osterá aux autres tout sujet de jalousie & de mescontentement. Si bien que viuant en Pere commun de ses peuples, elle donnera les charges, non tant par la recommandation & au gré d'autrui, que par la cognoissance qu'elle sera curieuse d'auoir du merite de chaque particulier. Car l'authorité Royale sera

d'autant plus absoluë, que nul ne receura du bien que du seul mouuement du Prince. Et cōme Lisander se plaignoit au Roy Agefilaus qu'il scauoit abaïsser les amis. Ouy, respondit-il, ceux qui veulent estre plus grands que moy, au contraire ceux qui s'estudient de maintenir mon autorité, c'est raison qu'ils s'en preualent: Aussi sa Majesté scaura humilier ceux qui se mescognoïstront & qui voudront estre plus qu'ils ne doiuent, comme à l'opposite elle esleuera les humbles & debonnaïres.

D'autant que là où la vertu est reconueë, là elle croist, là elle fleurit, n'y ayant rien qui anime tant les seruiteurs à bien seruir que la recompense, sa Majesté se delectera de recognoïstre vn chacun selon son merite, la liberalité estant la vertu que les Rois seuls peuuent dignemēt exercer. En laquelle neantmoins ils doiuent tenir telle mesure, qu'elle ne degenerate iamais en prodigalité & profusion. De rauir aussi aux vns pour donner aux autres, ce ne seroit pas liberalité, mais iniustice. Ce que sa Majesté donnera donc ne sera aux despens ny à la foule de son peuple.

Parce qu'à peine vn Prince peut estre beaucoup aimé, si luy-mesme ne tesmoigne de l'affection enuers les siens, sa Majesté aymera de tout son cœur les Grands de sa Court, notamment Monsieur, comme estant son bras droit, & pour la grande esperance de sa nourriture. Mes Dames & les princes de son sang

Ibid. chap.  
4.

auront aussi tres-grande part en ses bonnes graces, n'y ayant nul, mesme de la Noblesse particuliere, lequel sa Majesté ne recueille gracieusement, portant ses seruiteurs en toute Iustice, à fin que ne se voyans abandonnez de son support, ils ayent tousiours plus de chaleur & d'affection à faire tout, à entreprendre tout pour son seruice. Les pieds de sa Majesté estans comme vn Autel de refuge à tous ses subjects, nul d'eux ne partira iamais mal-content de deuant elle. Ne rejette point, *dit le Sage*, la priere de l'oppressé, & ne destourne point ta face du pauvre. Vse de douceur enuers celuy qui prie humblement, & ne differe point de luy faire grace. Pourtant sa Majesté prestera vne oreille à celuy qui se plaindra d'vne offense, & reseruera l'autre pour la iustification de l'absent, à fin que iugeant de toutes choses avec prudence & sans precipitation, l'innocent soit protégé, & le calomniateur opprimé.

Ibid. chap.  
11.

L'esprit d'un grand Roy doit estre si esgal, qu'il n'y ait accident sinistre ou fauorable qui le porte iamais dans vne passion desreglée. C'est pourquoy si sa Majesté a la fortune prosperée, elle ne s'en esioüira desperduement, comme si au contraire elle luy tourne le dos, elle ne s'en estonnera ny affligera outre mesure. *Au iour de prosperité les maux ne soient point mis en oubly, & au iour des afflictions qu'il se souuienne du bien.* L'habitude de cette force & grandeur de courage se forme insensiblement

Le Prince s'accoustume à la modestie & à la tranquillité d'esprit, sans se donner en proye à la colere & au chagrin par vne impatience & aspreté en ses actions, qui luy rendent l'ame d'une assiete inegale, tant à souffrir le mal qu'à s'esioüir du bien.

On dit que le Lyon, qui est le symbole des Rois, dort les yeux ouuerts, pour demonstrier le soing qu'ils doiuent auoir de veiller eux-mesmes sur leurs affaires, sans s'en descharger tout à fait sur les bras d'autrui, qui seroit proprement regner, non en personne, mais par suffragant. Le Prince ne pouuant aussi auoir le corps & l'esprit tousiours rendu aux choses graues & serieuses, il a besoin de quelque peu de relasche, lequel neantmoins n'ait rien de mol ny d'effeminé. Les exercices accoustumez de sa Majesté, comme est la chasse, le monter à cheual, & le tirer des armes, sont exercices dignes d'un grand Roy, parce que fortifiants le corps, ils rendent le courage tousiours plus Martial.

Or tout ainsi qu'il y a vne certaine plante qui se tourne au mouuement du Soleil: De mesme la Noblesse se transforme selon la vertu ou le vice du Prince, imitant tousiours ce qu'elle luy voit faire de bien ou de mal. C'est pourquoy sa Majesté bannissant de sa Cour toute sorte de ieus illicites, comme est entre autres le Brehan, la Noblesse ne s'y ruinera point, ains par son bon mesnage & par sa frugalité elle sera tousiours en estat de seruir &

d'accompagner sa Majesté, sans luy estre en charge ny importunité.

La maison d'un grand Monarque estant comme le Temple des Dieux, où tout se faisoit avec solemnité, & les yeux du public se repaissant volontiers de l'ornement extérieur qui y paroist, sa Majesté s'y fera servir avec tant d'ordre, de pompe & d'esclar, que les Estrangers, & ses propres subjects auront en tant plus d'admiration la grandeur de cette couronne, qu'ils verront les Officiers domestiques de sa Majesté & les Seigneurs de son Conseil porter en leur vestement des marques d'honneur qui les separent & distinguent du commun.

La parole estant aussi la vraie image de l'ame, sa Majesté aura soing qu'il ne sorte en public de sa bouche que choses dignes de ce-luy, au discours duquel tous ont l'oreille tendue, ses paroles, sa contenance, toutes ses actions en fin estans exposées sur un theatre si eminent, qu'elles ne peuvent fuir la louange ou le blasme de ceux qui les regardent & considerent. Car ne plus ne moins que si on veut iuger si un portrait est bien representé au vif, on s'arreste plus à en considerer la face que les autres parties: De mesme la gloire & la reputation d'un Estat est plus considerée en la seule personne du Chef qui le regit, qu'en toute autre chose.

La Cour du Prince ayant aussi à servir d'exemple de pudicité à tout le Royaume.

sa Majesté se commandera soy-mesme, ne plus ne moins qu'elle commande les peuples, & estimera estre chose digne d'un Prince vertueux de ne s'asservir aux voluptez sensuelles, ains elle les domptera mieux que ses propres ennemis, ne presumant point que tous doivent vivre réglement, & qu'il soit loisible à elle seule des'abandonner au vice. Quand elle aura donc vne legitime Espouse pour compagne de son lit, elle se souviendra qu'elle n'a non plus de priuilege de luy fausser la foy, que la mesme Espouse ne luy doit violer celle qu'elle luy a promise. *N'abandonne point ton cœur aux paillardes, que tu ne perdes roy & ton heritage. Destourne ton œil de la belle femme qui n'est point tienne. Car plusieurs ont esté deceus par la beauté de la femme. N'obey point à ton desir & à ta force, pour cheminer à l'appetit de ton cœur. Ne dy point combien ay-je de puissance? Qui me maistrisera pour mes faicts? Car Dieu qui vange, vengera l'iniure que tu as faite. Ne dy point, j'ay peché, & qu'est-ce qui m'est aduenn de fascheux? Car le Seigneur est patient, mais il ne te laissera impuny.*

*Ecclesiast.  
chap. 2.*

*Chap. 3.*

Finalemēt, comme les hautes montagnes sont les plus exposées aux foudres & aux tonnerres : Les Royaumes aussi qui semblent estre les mieux affermis sont subjects à de grands & soudains changemens. C'est ce qui fera considerer à sa Majesté l'inconstance & l'instabilité des choses du monde, à fin de ne se mesconnoistre iamais en sa felicité, ains

Ibid. cap.  
20.

s'humiliant, tiendra toutes les grandeurs de la terre, comme la fleur des champs qui se seche & fanit, la vie mesme des Rois, comme celle des moindres hommes, estant si incertaine, qu'ils doiuent viure avec autant d'innocence & de pureté, que si chaque heure du iour en deuoit estre le dernier periode. *D'où vient, dit la parole de Dieu, que la terre & la poudre s'enorgueillit, veu que quand l'homme meurt il deuient la pasture des serpens, des bestes, & des vers ?*

Sapien.  
chap. 9.

Ce sont là les vertus heroïques qui reluiront sur le front de sa Majesté, & la Sapience estant la principale qui luy doit affermir le sceptre à la main, il la demandera à Dieu avec ce grand Roy. *Enuoye-la de tes saints Cieux & du siege de ta gloire, à fin qu'estant avec moy, elle s'employe à travailler, & que ie sçache ce qui est agreable deuant toy. Car elle sçait & entend toutes choses, & me conduira sagement en mes faitts, & me gardera par sa puissance. De sorte que mes œuures seront bien receues & gouverneray iustement ton peuple, & seray digne du Trône de mes Peres.*

F I N.







